4831
300-

IRISH 1798 COLLECTION

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/robertemmet00haus_0

ROBERT EMMET

Paris. — Imprimerie de Wittersheim, 8. rue Montmorency.

ROBERT

EMMET

DEUXIÈME EDITION

REVUE ET CORRIGÉE

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
Rue Vivienne, 2 bis

—

1858

Reproduction et traduction réservées.

ROBERT EMMET

I want a hero : an uncommon want.
(Byron.)

I

Qui connaît en France Robert Emmet? Peut-être quelques lecteurs ont-ils un vague souvenir de sa mélancolique destinée. Il n'y a guère plus de cinquante années que ce jeune héros est mort sur l'échafaud, à peine âgé de vingt-trois ans, et ceux qui l'ont connu vivent encore; l'Irlande et l'Amérique honorent sa mémoire comme celle d'un martyr

de la liberté. Une si courte vie ne tient pas, il est vrai, grande place dans l'histoire, et cependant, grâce aux poésies de Thomas Moore, à quelques pages touchantes de Washington Irving, cet épisode des troubles de l'Irlande où figura Robert Emmet, est devenu une sorte de légende héroïque et romanesque. Il m'a semblé que, même après le poëte irlandais et le romancier américain, une simple biographie sans autre mérite que l'exactitude historique exciterait encore l'intérêt. Souvent la poésie n'égale pas le charme de la vérité, et la vie humaine apparaît, dans sa poignante réalité, plus romanesque que le roman, et plus tragique que la tragédie.

Robert Emmet, le héros de cette histoire, naquit à Dublin, en 1780. Sa famille, ancienne et honorable, était originaire du comté de Cork; elle appartenait à la race des gentilshommes de campagne (*gentry*), où se recrutent habituellement les hommes distingués en Irlande et en Angleterre. Son père vint s'établir à Dublin en 1760, au moment de son mariage;

il eut de sa femme, miss Élisabeth Temple[1], trois fils, qui devaient tous trois jouer un rôle éminent et laisser un nom illustre dans les annales de leur pays[2]. L'aîné, Temple Emmet, devint avocat au barreau d'Irlande en 1781, et, pendant les sept années que dura sa carrière (il mourut à trente ans), s'éleva au premier rang, soit comme orateur, soit comme légiste. « L'éclat de son éloquence, la variété et la profondeur de ses connaissances en jurisprudence et en théologie étaient telles, » dit Grattan dans ses mémoires, « que nul parmi les juges, les avocats et les évêques de l'Irlande n'aurait été capable de lui tenir tête dans la discussion; il laissa,

[1] Miss Temple descendait de sir William Temple, écrivain et homme d'État célèbre sous le règne de Guillaume III.

[2] Temple Emmet, Thomas Addis Emmet, Robert Emmet. Il eut aussi une fille, mistress Holmes, qui, dans cette famille remarquablement bien douée, ne se montra inférieure à ses frères ni par l'élévation du talent, ni par l'énergie des convictions. Il reste d'elle une brochure éloquente, publiée sans nom d'auteur au moment de l'acte d'union. (*United Irishmen*, Madden.)

en mourant, une réputation qui depuis ne fut jamais égalée[1]. » Doué de talents moins brillants, mais non d'un esprit moins remarquable que son frère aîné, Thomas Addis Emmet fit ses études en Écosse, à l'Université d'Édimbourg. Sir James Mackintosh, son compagnon d'études et son ami, parle souvent de lui avec éloge dans ses mémoires, et dit l'avoir vivement exhorté à embrasser la profession d'avocat. Thomas Addis Emmet suivit ses conseils, et fit son droit à Londres. C'était cependant plutôt comme homme politique que comme avocat qu'il devait un jour se faire connaître en Irlande. Mais le plus célèbre des trois frères, celui dont les talents, le caractère, la tragique destinée doivent exciter à plus d'un titre l'intérêt de la postérité, fut le jeune et infortuné Robert Emmet.

S'il est vrai, comme on l'a dit, que les hommes distingués sont avant tout les fils de leur mère, il

[1] *Grattan's life and times.*

serait curieux de reconnaître dans le tour particulier de leur esprit et de leur caractère, la trace de cette influence féminine qui fait souvent avec le destin de leur vie un étrange contraste. Le père de Robert Emmet était un homme honorable, d'un esprit simple et ferme, mais ordinaire. Quelques lettres de sa mère, publiées dans la vie de Thomas Addis Emmet[1], nous révèlent une nature délicate et fière, une sensibilité vive et un esprit pénétrant. De ses trois enfants, celui qui lui ressembla le plus fut le jeune Robert, né bien longtemps après les autres, lorsque déjà sa jeunesse s'était enfuie, et que ses fils aînés avaient atteint l'âge d'homme. L'amour qu'elle portait à ce troisième fils lui inspira des soins

[1] Madden, *the United Irishmen, their Lives and Times, Thomas Addis Emmet, Robert Emmet.* Le docteur Madden a publié la vie des principaux chefs des Irlandais Unis. C'est dans la biographie de Robert et de Thomas Addis Emmet que l'on peut trouver, sur la vie de ces deux hommes célèbres, des renseignements d'une parfaite exactitude, puisés aux meilleures sources et recueillis avec un soin pieux pour leur mémoire.

particuliers, auxquels celui-ci répondit par delà toute espérance. Il annonça de bonne heure de rares et brillantes facultés. Un singulier mélange d'enthousiasme et de sagacité, une grande force d'attention, une ardente et poétique imagination jointe à un esprit exact et pénétrant, le rendaient également propre aux études littéraires et scientifiques. Il se distinguait aussi par une indomptable énergie de volonté unie à une grande douceur de caractère. Ce n'est pas sans intérêt que l'on voit se dessiner dès l'enfance les premiers traits des natures d'élite; et Madden raconte dans la vie de Robert Emmet une anecdote, puérile en apparence, mais qui révèle la force de sa volonté et la pénétration de son esprit. Il eut de bonne heure la passion des sciences exactes; les mathématiques et la chimie furent dès l'âge de douze ans ses études favorites. Il avait l'habitude de faire des expériences de chimie dans la maison de son père. A la suite d'une de ces expériences, il se mit à étudier un livre d'algèbre, et chercha la solu-

tion d'un problème qui, de l'aveu de l'auteur, était de la plus extrême difficulté. Dans sa préoccupation, il porta imprudemment la main à sa bouche, et s'empoisonna avec du sublimé corrosif, qu'il venait de manipuler peu d'instants auparavant. Les violentes douleurs qu'il éprouva aussitôt l'avertirent de son danger, et de la cause de ses souffrances. Toutefois, craignant qu'en punition de son imprudence on ne lui interdît désormais l'usage de ces dangereuses expériences, il ne voulut prévenir personne; il descendit dans la bibliothèque de son père, prit un volume de l'Encyclopédie, et trouva à l'article *Poison*, que la craie délayée dans de l'eau était recommandée comme remède dans un cas pareil au sien; se souvenant qu'il avait vu de la craie au fond d'une remise attenante à la maison, il descendit dans la cour, brisa la porte de la remise qui était fermée, parvint à trouver cette craie, en fit usage, et se remit tranquillement à l'étude du problème qui le préoccupait. Le lendemain matin, son précepteur, le

docteur Lewis, le voyant paraître à déjeuner, la figure si décomposée qu'il en était à peine reconnaissable, l'interrogea avec anxiété, et obtint de lut l'aveu qu'il avait passé toute la nuit dans de cruelles tortures, mais que profitant de l'insomnie, il n'en avait pas moins continué à étudier son problème, et l'avait résolu.

Le docteur Lewis, chargé de l'éducation de Robert Emmet, était un ministre protestant d'un esprit éclairé et d'opinions libérales. Il prit plaisir à cultiver les dons variés de cette riche nature, et ce fut lui, dit-on, qui le premier inspira à son jeune élève la haine de l'intolérance et de l'oppression religieuse. Après avoir suivi successivement l'école de Samuel White dans Camden-Street, célèbre à cette époque, surtout pour les études mathématiques, et les cours de Trinity College, Robert Emmet entra, en 1796, à l'Université de Saint-Columbo. Saint-Columbo s'élève à quelque distance de Dublin, sur une colline d'où l'on embrasse au loin la vue de la mer,

de la ville, des montagnes, et de cette baie que les Irlandais, dans leur patriotique orgueil, comparent à la baie de Naples. Il poursuivit ses études avec un grand éclat, et obtint chaque année des prix dans diverses facultés. On montre encore à Saint-Columbo les débris d'un temple de forme circulaire, au-dessus de noirs rochers que le soleil couchant colore d'une teinte rosée. C'était là, dit-on, à l'ombre d'un hêtre, sur un tronçon de colonne brisée, que Robert Emmet allait s'asseoir, songeant déjà, dans ses ardentes et tristes rêveries, aux souffrances et aux injures de son pays.

Pendant que son enfance studieuse s'écoulait sous les paisibles ombrages de Saint-Columbo, l'orage grondait au dehors, et les troubles sans cesse renaissants de l'Irlande éclataient enfin en une insurrection redoutable. La rébellion de 1798, étendue sur toute la surface du pays, fut un moment sur le point de réussir. Il n'entre pas dans notre intention de retracer ici ces années mémorables;

quelques observations préliminaires sont cependant indispensables, et il importe, pour l'intelligence du sujet, de remettre sous les yeux du lecteur le tableau d'événements ignorés ou plutôt oubliés de nos jours.

On l'a dit si souvent qu'il est presque inutile de le redire, la domination anglaise en Irlande n'a été, durant des siècles, qu'une longue tyrannie d'autant plus odieuse qu'elle empruntait les formes de la liberté. D'un côté la population catholique, réduite à l'état d'esclavage, soumise à un code de lois draconiennes qui la privait non-seulement de tous les droits du citoyen, mais des premiers droits de l'homme, et de l'autre un vain simulacre de gouvernement représentatif, tel était encore au temps où vécut Robert Emmet l'état social et politique de ce malheureux pays[1]. Le Par-

[1] Il suffira de quelques exemples pris au hasard pour juger des lois qui opprimaient alors le peuple irlandais. Non-seulement les catholiques se trouvaient exclus de tous les emplois

lement protestant de l'Irlande catholique siégeait comme une garnison dans un pays conquis. Com-

civils et politiques, mais il était interdit à un catholique de porter des armes pour sa défense personnelle; celui qui l'attaquait et le dépouillait sur la grande route n'était passible d'aucune peine. En vertu d'une loi de délation, celui qui dénonçait un catholique entrait immédiatement en possession de sa fortune. Il était interdit aux parents de diriger l'éducation de leurs enfants, et l'enfant, s'il venait à abjurer sa foi, héritait aussitôt de la fortune de son père. Il était interdit au catholique de posséder par voie d'achat ou d'héritage des propriétés territoriales, etc., etc. Suivant une déclaration solennelle du lord chancelier en pleine cour de justice (1769), l'existence de la grande majorité de la nation n'était pas reconnue par la loi, et ne dépendait que de la tolérance du gouvernement. Sur les vices de l'administration anglaise en Irlande, voyez M. Gustave de Beaumont : *De l'Irlande sociale, politique et religieuse;—Life of Curran by his son.*

De l'aveu même des Anglais d'aujourd'hui, les plus sincères admirateurs de l'Angleterre sont obligés de passer condamnation sur sa politique d'autrefois. Voyez là-dessus Harwood's *Irish Rebellion; Past and present policy of England towards Ireland*, par Greville.

« Parlez de l'Irlande à un Anglais, » dit quelque part Sidney Smith, « et vous avez aussitôt affaire à un idiot ou à un scélérat. »

posé d'une chambre des lords et d'une chambre des communes dont la durée n'avait pas de terme fixé par la loi, il n'était en réalité qu'une assemblée de dictateurs perpétuels, gouvernant au nom d'un pouvoir étranger. Toute liberté lui était donnée d'opprimer à son gré le peuple qu'il était censé représenter; mais, à la moindre velléité d'opposition, le gouvernement anglais lui faisait aussitôt, à l'aide de mesures violentes, sentir son état de dépendance, quand il n'achetait pas ses votes par un trafic incessant de corruption. Le Parlement, la justice, l'administration, tout était vénal en Irlande, de sorte qu'en réalité l'Irlandais protestant n'était guère plus libre que son compatriote catholique. Soumis comme lui à un pouvoir étranger dont il n'espérait ni justice ni miséricorde, il n'achetait la faveur de ses maîtres qu'en leur livrant les intérêts de son pays. Esclave et tyran tout ensemble, il se faisait entre leurs mains l'instrument de l'oppression des autres. Tout cet écha-

faudage de tyrannie, sans égal dans le monde, était couronné par un vice-roi qui, ne résidant presque jamais en Irlande, restait la plupart du temps aussi ignorant qu'ignoré du pays qu'il avait à gouverner. La charge de vice-roi d'Irlande était une sinécure dont le ministère anglais disposait dans un intérêt politique, et qui servait souvent à réparer la fortune de quelque grand seigneur ruiné.

On comprend difficilement comment l'étroite distance de la mer d'Irlande pouvait ainsi séparer un peuple libre d'un peuple esclave. La grandeur du gouvernement de l'Angleterre, la sage équité de ses lois ne faisaient que mieux ressortir l'hypocrite dureté de sa conduite. Un citoyen anglais, qui n'eût jamais permis à un policeman de pénétrer dans sa maison sans un warrant conforme à la loi, ne pouvait pas traiter une nation voisine comme ses possessions des Indes ou ses colonies des Iles Ioniennes; la nécessité de colorer l'arbitraire d'un

certain décorum de légalité, le rendait peut-être plus haïssable encore[1]. L'iniquité constante de cette politique fut, durant des siècles, une de ces étranges anomalies si fréquentes dans le pays de tous le plus fécond en contrastes et en inconséquences. Grâce à son admirable constitution, effet combiné du temps, du hasard, et de la sagesse des hommes, l'Angleterre a toujours eu le privilége de fixer les regards du monde. Objet tour à tour d'admirations passionnées et de haines aveugles, cette grande, heureuse, et singulière nation peut avec quelque apparence de vérité servir de thème aux déclamations les plus opposées. En effet, on a vu parfois les Anglais se dévouer avec une ardeur désintéressée à de nobles causes, à l'abolition de la traite par exemple, et cependant tout n'est pas faux dans les banales accusations que soulève toujours chez l'étranger leur égoïste politique. Ils ont jusque dans

[1] Voir là-dessus : *De l'Irlande*, par M. Gustave de Beaumont.

l'emportement de leurs passions une conviction sérieuse qui commande le respect, sans inspirer la confiance ; plus orgueilleux que fiers, plus naïfs que sincères, plus honnêtes qu'élevés, plus justes que généreux, leur foi superbe en la grandeur privilégiée de leur race est tout ensemble leur force, leur vice et leur excuse. Chez les nations plus encore que chez les individus, le bien et le mal découlent souvent de la même source.

Supérieurs à leurs voisins par la facilité, la grâce et l'ardeur, par une certaine vivacité héroïque, les Irlandais furent pendant longtemps aussi calomniés qu'ils étaient opprimés ; le caractère des vaincus n'a guère été peint que par les vainqueurs. On est aisément sévère pour les peuples vaincus ; et madame de Staël a dit quelque part : « Les nations méritent leur sort quel qu'il soit. » La sentence peut sembler rigoureuse et ne paraît pas tout à fait juste, car on réussit souvent par ses vices, tout comme on échoue par ses vertus. L'indomptable persévé-

rance des Anglais, leur résolution d'en venir à leurs fins par tous les moyens, peut être une qualité si l'on veut, mais ne saurait s'appeler une vertu; le naturel aimable des Irlandais, leur générosité confiante n'est assurément pas un vice, et leur a beaucoup nui dans la lutte qu'ils eurent à soutenir contre une politique à la fois dure et perfide. Il faut le dire à son honneur, jamais ce peuple n'accepta son humiliante dégradation, et son histoire n'est que la succession de ses efforts toujours renouvelés et toujours impuissants pour secouer le joug.

La longue lutte de l'Irlande contre l'Angleterre fut au fond, quoi qu'on en ait cru, plutôt une guerre de nationalité qu'une guerre de religion. La religion servit de voile aux passions politiques; elle devint d'un côté l'étendard de la révolte et de l'autre le drapeau de la persécution. Mais en 1798, si l'armée de la rébellion était catholique, la plupart des chefs étaient protestants. Du côté du nord, on en comptait

un grand nombre jusque dans les rangs du peuple[1]. Chose étrange, les catholiques ne furent pas au début les plus ardents dans la guerre de l'indépendance. On eût dit que leur âme brisée par la servitude se refusait à l'espoir d'un meilleur avenir. Aussi ne faut-il pas s'étonner si l'esprit d'hostilité entre les deux nations survécut longtemps à l'émancipation des catholiques. Aujourd'hui même encore, si vous rencontrez dans les vertes campagnes de l'Irlande un petit paysan aux joues rosées, aux cheveux dorés comme un rayon de soleil, il vous dira d'un air fier et résolu : « Mon père était un rebelle. » C'est là son titre de noblesse. Et cependant, par prudence, par respect pour les intérêts bien entendus de leur pays, les historiens de la rébellion font précéder leur récit d'une certaine déclaration de « loyalty » vis-à-vis de l'Angleterre. En renouvelant le souvenir

[1] Lord Fitz Gerald et les Emmet, entre autres, étaient protestants.

de ces luttes récentes, ils n'osent dire toute leur pensée; on sent qu'ils marchent sur des cendres encore brûlantes, sur une lave à peine refroidie.

A la fin du siècle dernier, l'heureuse révolution d'Amérique apportait déjà d'au delà des mers aux gouvernements comme aux peuples de redoutables enseignements; mais ce fut surtout au souffle de liberté s'élevant de l'autre côté du détroit, que l'on vit en Irlande s'agiter les esprits, s'enflammer les imaginations, et se réveiller le sentiment du droit. La France, avec cet amour désintéressé de la justice et de l'humanité qui est l'éternel honneur de la révolution de 1789, apparut alors aux opprimés comme l'ange libérateur du monde. Il y eut toujours entre l'Irlande et la France une certaine sympathie qui éclata plus vivement que jamais à l'aurore de la révolution française. On vit en effet l'esprit public se réveiller en même temps dans les deux pays. A Dublin, et dans toutes les villes du littoral, les volontaires armés pour la défense des côtes pendant la

guerre d'Amérique, se transformèrent en une vaste association qui prit le nom d'Association des Irlandais Unis. Réclamer les libertés de leur pays vis-à-vis de l'oppresseur étranger, non en esclaves suppliant leurs maîtres, mais en hommes résolus de les soutenir à la pointe de l'épée; réunir tous les rangs de la société sous l'étendard d'une nationalité qu'aucune tyrannie n'avait pu dompter; tel était le but des Irlandais Unis [1]. Fidèle à la maxime connue de diviser pour régner, l'Angleterre avait sans cesse fomenté les factions et les haines religieuses afin de mieux établir sa domination. Animés par l'esprit généreux de la révolution française, les Irlandais

[1] L'association des Irlandais Unis fut fondée en 1771 par le général Russell et Théobald Wolfe Tone; elle se divisait en comités de baronies, de comtés, de provinces, et enfin en un comité supérieur, qui prenait le nom de Comité national. Les membres s'engageaient sous le sceau du serment à se garder mutuellement le secret, et à répandre leurs principes par tous les moyens de propagande publique et privée qui seraient en leur puissance.

Unis prirent pour drapeau la tolérance mutuelle, et l'oubli, dans l'intérêt commun, de toutes les divisions religieuses[1].

A son début (1791), l'association des Irlandais Unis ne demandait que la réforme du Parlement, une représentation nationale réelle et complète, et l'émancipation des catholiques. Ses chefs n'élevaient pas plus haut leurs vœux et leurs espérances; et pourtant ils pensaient que toutes les misères de

[1] Ce fut à cette époque qu'on vit un auditoire composé par moitié de catholiques et de calvinistes écouter avec recueillement le même sermon. Un homme exécuté à Carrick Fergus marcha au supplice accompagné d'un côté d'un prêtre catholique et de l'autre d'un ministre presbytérien. Si l'on était curieux de connaître les plans et les espérances des Irlandais Unis, il faudrait lire l'interrogatoire de Thomas Addis Emmet et de Mac Neven, dans les *United Irishmen* (Madden). On trouve aussi dans les Mémoires de lord Holland (*Memoir of the whig party*) une appréciation très-équitable, remarquable chez un Anglais, de la politique des Irlandais Unis, de la justice de leur cause, et de ses chances de succès. Sur l'organisation intérieure de l'association des Irlandais Unis, voir Madden, tome II, appendice.

l'Irlande venaient de la domination anglaise; délivrée de ce joug, elle reprendrait le cours naturel de ses prospérités; l'oppression religieuse était, selon eux, le moindre de ses griefs; son commerce, ses manufactures, toutes les sources naturelles de sa richesse se trouvaient taries par une tyrannie inquiète et jalouse; par moment ils allaient jusqu'à entrevoir et désirer la séparation définitive de l'Irlande et de l'Angleterre; ce remède suprême leur paraissait la seule délivrance de ses maux. Cependant ce ne fut qu'en 1798, lorsque l'insurrection eut éclaté malgré eux et échappé, comme il arrive toujours, à la direction de ses chefs, qu'ils embarquèrent leur fortune et celle de leur pays dans cette périlleuse aventure. En peu de temps l'association s'étendit sur toute la surface du pays; les hommes les plus distingués de l'Irlande la dirigeaient de leurs conseils; elle comptait dans son sein l'intelligence et le rang. Le vent de la popularité soufflait du côté de la rébellion. On se figure difficile-

ment ce que peut être la soif ardente d'une liberté encore inconnue et colorée des plus séduisants prestiges de l'imagination, chez un peuple dont la passion égale l'inexpérience; passion dangereuse, car pour l'éternel malheur des nations opprimées, l'apprentissage de la liberté ne se fait que par la liberté même. « Je ne sais quelle flamme héroïque, » dit lord Cloncurry dans ses mémoires, « s'était alors allumée dans toutes les classes de la société. Au barreau, à la chaire, dans le salon du grand seigneur, comme dans la cabane du paysan, la même étincelle électrique faisait vibrer les âmes à l'unisson, et animait d'un mâle courage jusqu'au cœur des femmes et des enfants[1]. » L'attachement du peuple irlandais à son aristocratie, trait distinctif du caractère national, ne rendait que plus aisée cette union de toutes les classes dans un but commun. Malgré le respect qu'on doit aux faits accomplis, on

[1] *Lord Cloncurry, and his times.*

peut affirmer que si jamais cause fut juste et mérita de réussir, ce fut celle de la rébellion de l'Irlande; si jamais passions furent généreuses et sincères, ce furent celles qui animèrent les Fitz Gerald, les Emmet et les O'Connor. Qu'étaient les griefs des colonies de l'Amérique ou de l'Angleterre sous Jacques II, auprès de ceux de l'Irlande? Si l'on n'admet pas en politique une morale à deux faces, indulgente aux vainqueurs et sévère aux vaincus, on doit convenir que jamais peuple ne fut plus opprimé, et par conséquent rébellion plus légitime. « Si l'on s'étonne, dit avec raison monsieur Duvergier de Hauranne, c'est qu'une nation de plusieurs millions d'hommes ait supporté un pareil joug si longtemps[1]. »

Il n'est pas sans exemple dans l'histoire du monde qu'un peuple faible ait secoué le joug d'un voisin plus puissant que lui. Pauvres et sans armée, les Suisses ont, au moyen âge, chassé les Autrichiens de

[1] *Revue des Deux Mondes*, 1840.

leurs montagnes ; envahis un instant par l'Espagne, les Portugais ont, au XVIe siècle, recouvré leur indépendance. Nous avons vu de nos jours la Grèce s'affranchir du joug de la Turquie, et la Belgique se séparer de la Hollande. En 1798, l'Angleterre humiliée par l'échec de la guerre d'Amérique, en hostilité avec la France, inquiète et effrayée des mouvements de l'Irlande, comme l'est toujours au fond l'oppresseur vis-à-vis de l'opprimé, n'était pas l'Angleterre que nous voyons aujourd'hui. Il faut se défier de cette disposition trop naturelle à juger d'après l'événement, à décider que ce qui n'a pas été ne pouvait nécessairement pas être. Peut-être l'amour-propre se sent-il plus à l'aise du côté du vainqueur, et l'on ne compromet pas son jugement en démontrant, sans grands efforts de sagacité, que ce qui a réussi devait réussir, que ce qui a échoué devait échouer. L'éblouissement en face du succès altère cependant toute vérité, même dans le passé, et mieux vaut le temps où l'on se vantait de mépriser

la fortune, où les vaincus se sentaient au fond de l'âme plus fiers que leurs vainqueurs.

Les Irlandais ne ressemblaient pas, il est vrai, à ces fiers enfants des puritains, élevés à l'ombre d'une foi libre et forte, qui firent pour la première fois, sur les rivages du nouveau monde, reculer la fortune de l'Angleterre. Il y eut toujours chez les sauvages habitants de la verte Érin un mélange de dispositions diverses, qui leur aurait rendu difficile de trouver une forme de gouvernement capable de les satisfaire. La haine de la tyrannie, de certains instincts révolutionnaires et insurrectionnels, s'alliaient en eux au goût des pompes et des splendeurs monarchiques. Peut-être trouverait-on en France la trace de contradictions semblables. « Ils sont mauvais comme sujets, » disaient les Anglais, « et pires encore comme rebelles. » Si l'insurrection eût triomphé, il était à craindre que toute cette masse catholique, ignorante et aveugle, dégradée par des siècles de persécution, ne se retournât contre ses chefs ; la guerre

commencée au nom de la liberté, serait alors devenue une sorte de jacquerie, de guerre servile, et les généreux chefs de la rébellion en eussent été les premières victimes. On se trompe cependant en mal comme en bien, et l'humanité n'est pas toujours si mauvaise qu'on la fait. Qui n'eût, lors de la brusque émancipation des esclaves, en 1848, prévu des scènes de violences dans les colonies françaises ? Qu'en a-t-il été cependant ? La justice et la liberté ont triomphé paisiblement, sans désordre et sans effusion de sang.

Quoi qu'il en soit, l'événement a donné raison, on doit le reconnaître, aux patriotes modérés de l'Irlande, à ceux qui comme Grattan, Curran, Ponsonby, Barrington, etc., pensaient qu'attaché à un grand gouvernement libre, leur pays devait revendiquer ses droits sans prétendre à la séparation. Ils se dévouaient avec talent et courage à une tâche ingrate ; ils travaillaient à faire pénétrer quelque vérité dans les formes mensongères d'une vaine et fausse consti-

tution. Malgré leurs efforts infructueux, ils comptaient encore sur la puissance de la liberté pour contraindre l'oppresseur à rendre tôt ou tard justice aux opprimés. De leur vivant, ils ne devaient pas voir se lever l'aurore de jours meilleurs pour l'Irlande. Plus heureux que ses devanciers, O'Connell se servant tour à tour vis-à-vis de l'Angleterre de l'aiguillon du remords, de la crainte et de la pitié, prêta depuis à la même politique un éclat et une grandeur qui ont fixé les regards de l'Europe attentive. Ceux auxquels l'avenir a donné raison, ont le droit de dire qu'ils ont été les plus sages. Et cependant, même au point de vue du bon sens, on ne doit pas condamner les patriotes irlandais qui, encouragés par l'heureuse fortune des rebelles d'au delà des mers, prévoyaient et désiraient une autre issue. On oublie trop facilement que les contemporains n'avaient pas le secret de l'avenir. En vérité rien n'était plus incertain, et ce secret que possèdent les historiens les rend souvent injustement dédaigneux des espérances et des

passions de leurs devanciers. « En histoire comme en guerre malheur aux vaincus ! » dit éloquemment monsieur de Lamartine. « Ce ne sont pas les contemporains seuls qui sont adulateurs du crime heureux ; l'avenir l'est aussi. Il y a dans l'humanité tout entière une certaine inclination lâche ou perverse, qui la porte à donner raison à ce qui a force, et à condamner sans examen ce qui a succombé[1]. » C'est là, en effet, un des caractères de la tyrannie heureuse, de faire pénétrer le mensonge jusque dans le fond même des âmes.

Au nombre de ceux à qui les souffrances de l'oppression étaient le plus amères, et qui ne pouvaient accepter le repos sans honneur dans un pays esclave, il faut compter au premier rang le frère aîné de notre héros. Thomas Addis Emmet fut un des principaux acteurs de la rébellion de 1798. Entré en 1796 dans l'association des Irlandais Unis, il la dirigea par la

[1] M. de Lamartine, *Vie de César.*

sagesse de ses conseils, plutôt encore qu'il ne prit une part active à l'insurrection. D'un naturel fier, réservé, silencieux, quoique plein de passion, d'un esprit large et d'un cœur bienveillant, mais dominé par des principes inflexibles et prêt pour sa cause à tous les sacrifices, Thomas Addis Emmet avait plusieurs des qualités nécessaires à un chef de parti. « Lord Fitz Edward Gerald, » disaient les Irlandais, « était le plus aimable, le plus noble et le meilleur des hommes, mais ce n'était pas lui qui pouvait mener à bien une révolution ; l'homme qu'il nous fallait était Thomas Addis Emmet[1]. » Il devint en 1798 avec lord Fitz Gerald, lord Cloncurry, Arthur O'Connor, un des membres du Directoire exécutif proclamé dans la ville de Wexford, pendant un des courts triomphes de l'insurrection. De concert avec le général Russell et Théobald Wolfe Tone, il prit la résolution de de-

[1] Thomas Addis Emmet. Madden, *United Irishmen*. « Des Irlandais Unis le plus habile et le plus capable, dit aussi lord Holland dans ses Mémoires, était Thomas Addis Emmet. »

mander dans la lutte que soutenait l'Irlande contre l'Angleterre, les secours du Directoire et de la République française[1]. Théobald Wolfe Tone partit pour la France chargé de traiter personnellement des affaires de l'Irlande avec le général Hoche. On raconte que leur dernier entretien, avant le départ de Tone, eut lieu dans un petit champ de forme triangulaire, situé sur une hauteur auprès de Rathfarnham ; c'était l'habitation de campagne de Thomas Addis Emmet. En se séparant de ses compagnons, Emmet leur fit remarquer que ce champ était exactement semblable

[1] Comme le remarque avec raison Thomas Moore dans la vie de lord Fitz Gerald, si l'on était tenté de reprocher aux Irlandais Unis d'avoir dans leur faiblesse demandé le secours des Français, il faudrait se souvenir que les auteurs de la révolution de 1688 se crurent, à tort ou à raison, permis d'aller chercher l'armée du prince d'Orange, non pour se délivrer du joug d'une nation étrangère, mais pour renverser le gouvernement de leur pays. C'était l'avis de l'empereur Napoléon que l'expédition du général Humbert en 1798 avait toutes chances de succès, et qu'elle eût, sans des circonstances purement accidentelles et impossibles à prévoir, infailliblement assuré la délivrance de l'Irlande.

à celui où Guillaume Tell et les conjurés de la Suisse avaient juré la ruine de l'Autriche et la délivrance de leur pays [1].

Mais ces jours d'espérance furent de courte durée. Le désastre de la flotte et de l'expédition française, en 1798, acheva la défaite de l'insurrection. L'Angleterre se précipita sur l'Irlande comme un taureau furieux, aveuglé par la colère. Le sang coula par torrents, et que de nobles vies furent alors sacrifiées à la plus juste des causes ! L'effroyable répression de 1798 fut la Terreur de l'Angleterre, disent les Irlandais dans leur amer ressentiment. Il y a peut-être quelque exagération dans cette comparaison ; toutes les atrocités commises par les hommes d'Orange et les cours martiales, les massacres, les tortures, les exécutions sans jugement, bien que non-seulement tolérés, mais encouragés par le gouvernement anglais, ne purent être aussi directement l'œuvre de

[1] *Tone's life.*

lord Camden et de lord Castlereagh, que les crimes de la Terreur le furent de la Montagne et du Comité de salut public. « J'ai vu cependant, » disait un prêtre qui, par une singulière fortune, s'étant trouvé successivement en France durant l'année 1793 et en Irlande en 1798, eut ainsi le triste avantage de pouvoir comparer les deux terreurs, « j'ai vu la vie humaine traitée avec autant de mépris en Irlande qu'en France, mais je n'ai jamais vu en France de malheureuses créatures expirant dans les supplices de la torture[1]. » En effet, la torture fut en Irlande une singulière aggravation de la loi des suspects. Il est inutile

[1] En réalité, le gouvernement anglais fut l'agresseur, et le régime de la terreur avait été inauguré par lord Camden pour dissoudre l'association des Irlandais Unis, avant l'explosion de l'insurrection. Après que la rébellion eut été domptée, des populations paisibles et nullement disposées à la révolte furent soumises au régime des cours martiales; et ce régime des cours martiales, c'étaient les massacres, la torture et les exécutions sans jugement. Dans les endroits mêmes où les cruautés des rebelles précédèrent celles de l'armée anglaise, il est certain qu'elles ne les égalèrent pas à beaucoup près. On s'accorde

d'insister sur ce rapprochement qui fait peu d'honneur à l'humanité, à la civilisation moderne, et aux deux plus grandes nations de l'Europe. La Providence, dans ses desseins mystérieux, peut, quand il lui plaît, tirer le bien du mal ; mais les instruments de ce mal n'en doivent pas moins être réprouvés. Si l'ancien régime avait fait son temps, si les conséquences de la révolution ont été heureuses pour la France, ce n'est assurément pas une raison d'amnistier le régime de la terreur. On ne doit donc pas, ce me semble, accorder à l'administration de lord Castlereagh l'absolution qu'obtient aisément le succès. Cette

assez généralement à reconnaître que la race irlandaise est plus douce que la race anglaise. C'est un fait remarquable que les mêmes accidents de l'histoire se retrouvent parfois chez les peuples de même origine. On peut dire qu'aujourd'hui l'esclavage est pour le pays le plus libre de la terre, l'Amérique, ce que l'Irlande était pour l'Angleterre. Veut-on savoir comment les Anglais en agissaient avec les rebelles qui leur tombaient sous la main? Qu'on lise le récit des traitements infligés aux esclaves par les Américains des Etats du sud. Jamais ressemblance ne fut plus frappante.

cruelle politique n'eut même pas le mérite d'une certaine habileté; elle fut aussi stupide que féroce. Si le temps a amené aujourd'hui en Irlande un état, sinon heureux, du moins paisible, on doit l'attribuer à des circonstances que nul à cette époque ne pouvait prévoir[1]. Du reste, il est à remarquer, comme trait du caractère national, que les Anglais n'ont jamais cherché à faire l'apologie de leur conduite en Irlande; ils en ont parlé peu et discrètement; c'était en vérité ce qu'ils avaient de mieux à faire. Par instinct politique et par un sentiment honorable à la fois, ils jettent un voile sur les fautes de leur pays. Peut-être leur exemple serait-il utile à suivre en France, où le goût des théories fait apparaître, suivant les temps et les partis, des réhabilitations de

[1] Une des circonstances a été la dépopulation au moyen de ces grandes émigrations, qui ont reçu chez les Irlandais le nom de l'Exode, la race indigène ayant pris le parti de céder la place aux vainqueurs. « La Providence, » dit monsieur de Lavergne dans son remarquable ouvrage sur l'agriculture en Angleterre, « a fait la paix en Irlande par la solitude. »

la terreur et des apologies de la Saint-Barthélemy.

On sait quelle fut la fin tragique des chefs de la rébellion irlandaise. L'aimable et malheureux lord Fitz Gerald mourut en prison, sous le poids d'une accusation entraînant la peine capitale; Théobald Wolfe Tone périt sur l'échafaud. Traités avec plus de douceur que les autres, Arthur O'Connor, Mac Neven, Thomas Addis Emmet, durent être déportés et furent retenus pendant quatre ans en prison au fort Saint-Georges. La femme de Thomas Addis Emmet vint le rejoindre et vécut pendant ces quatre années enfermée dans sa cellule, lui donnant les preuves d'un dévouement pareil à celui de madame de Lafayette dans la prison d'Olmutz.

II

Le jeune Robert, pendant que son frère expiait en prison son prétendu crime d'État, venait, à dix-huit ans, de couronner ses études par les plus brillants succès, surtout dans les mathématiques et les sciences naturelles. L'ardeur de savoir, l'ambition de vaincre, n'occupaient pas seules cette vive intelligence. Robert adopta de bonne heure, à l'école de son frère aîné, les principes républicains et démocratiques qui étaient ceux des principaux chefs des Irlandais Unis; les temps orageux où il était appelé à vivre vinrent se refléter dans son âme forte et pure. Chez cette nature ardente, l'amour de la patrie fut toujours le plus impétueux des sentiments. On dirait que par une précaution providentielle, les pays les moins favorisés du sort, comme l'Irlande et la Pologne, ont inspiré à leurs enfants le

plus profond attachement. Sans doute Robert Emmet se disait :

« Que plus la mère est malheureuse,
» Plus les enfants doivent l'aimer[1]. »

Élevé dans les horreurs de la répression de 1798, Robert prit en haine le joug de l'Angleterre; là-dessus il sentit avant de raisonner; à dire le vrai, jamais haine ne fut plus légitime.

Les sentiments qui l'agitaient se peignent dans des vers composés sans doute à cette époque, et qui ne manquent pas d'une certaine verve lyrique. Ces stances sont intitulées *Arbour Hill* — *Arbour Hill*, colline située près de Dublin, où étaient exé-

[1] Vers que monsieur de Boufflers adressait jadis à la Pologne. — Tes chaînes qui te meurtrissent, ton sang qui s'écoule, dit Thomas Moore, ne te rendent que plus chère à tes fils, dont les cœurs, comme la couvée de l'oiseau du désert, boivent l'amour dans chaque goutte qui s'échappe de ton sein.

cutés et enterrés les criminels pour haute trahison[1]. « Aucune colonne ne s'élève sur cette place où périt plus d'une noble victime. Mais le sang qui a coulé ici par torrents crie vengeance au ciel, sur la tête de l'oppresseur qui se joue de la douleur humaine et se moque des larmes qu'il fait couler... Voyez-vous ces plaines désolées, arrosées du sang de ses enfants; voyez-vous les flammes qui s'élèvent de ces hameaux embrasés; entendez-vous ces cris d'horreur? Ici une victime expire dans les agonies de la torture... O sainte justice, délivre ce pays d'une tyrannie abhorrée. Reprends ta balance et ton siége; reprends ton épée, mais remets-la promptement dans le fourreau. Que la liberté se lève suivie de la miséricorde, que son triomphe ne soit pas souillé de sang, et que les cendres des tyrans ne se mê-

[1] No rising column marks this spot
Where many a victim lies.
But, oh! the blood which here has streamed
To heaven for justice cries, etc.

lent pas à celles de nos martyrs... Et vous qui reposez ici, que votre nom soit sacré. Cette terre n'a pas été bénie par de saintes prières. Le son solennel des cloches ne retentit pas dans les airs. Aucun monument ne s'élève sur cette place. Mais c'est ici que coulent les larmes des patriotes, c'est ici que l'on entend les bénédictions du pauvre, et qu'elles élèvent jusqu'au ciel la renommée de votre mort et de vos vertus... »

Au début de l'année 1798, Robert Emmet fut reçu membre de la société historique de Dublin. Cette société célèbre avait été fondée en 1770 dans le but d'exercer les jeunes étudiants de l'Université à l'art de la parole; ce fut l'école où se formèrent les plus grands orateurs de l'Irlande, et l'arène où se déploya pour la première fois le talent des Curran, des Grattan, des Plunket, des Temple Emmet, etc. On y discutait des thèses morales, historiques et politiques du genre de celle-ci : « La conquête d'une nation barbare par une

nation civilisée est-elle justifiable au point de vue de la morale? Le roi Charles Ier a-t-il été justement condamné, ou sa mort doit-elle être considérée comme un crime? » Le président posait la question; chacun parlait et répondait à son tour. Il était défendu d'aborder aucun sujet touchant à la politique du jour. Mais avec l'excitation fiévreuse qui régnait alors dans les esprits, la plus lointaine allusion à la situation de l'Irlande trouvait un écho chez un auditoire frémissant au souffle des passions qui animaient l'orateur. Le début de Robert Emmet eut un grand éclat. Il révéla dès ce jour un talent oratoire du premier ordre. La société s'était réunie pour le recevoir, et la question proposée était celle-ci : « Une complète liberté de discussion est-elle essentielle à l'existence d'un bon gouvernement? » Le président prévint que toute allusion à la politique actuelle était interdite. Robert Emmet, dans son « maiden speech, » se tint habilement en decà des limites qui lui étaient prescrites. Il soutint naturellement la thèse libérale,

parla éloquemment des républiques anciennes, de la Grèce et de Rome, et termina par une vive peinture des maux qu'engendre un gouvernement privé du salutaire contrôle de la presse et de la tribune. Un des étudiants, nommé Lefroy, essaya de lui répondre, et réfuta un à un tous ses arguments. Robert répliqua aussitôt par un discours évidemment improvisé, où il montra le plus rare talent, au dire du docteur Macartney qui assistait à cette séance. « Si jamais, » dit-il en terminant, « un gouvernement était assez criminel pour attenter à la liberté de discussion, il resterait au peuple à délibérer sur les erreurs de ses chefs, à bien examiner les maux qu'ils lui infligent, le remède qu'il peut y apporter, et puis, une fois cela fait, son devoir serait de tirer d'un pareil examen « *des conclusions pratiques.* »

Le don de la parole semblait naturel dans la famille des Emmet; l'éloquence de Robert rappela à tous les assistants celle de son frère aîné Temple Emmet. Noble et gracieux, impétueux et hardi, l'élé-

gance de sa diction, le son harmonieux de sa voix, la modestie et la gravité de son maintien charmèrent ceux qui l'écoutaient. « Son éloquence était vraiment surprenante, » dit Grattan, qui n'est cependant pas suspect de partialité envers Robert Emmet; et monsieur Burrowes (un bon juge) avait coutume de dire « qu'il était supérieur sous ce rapport à ce qu'il avait entendu d'aucun homme dans aucun pays. Il déployait une ampleur oratoire, une élévation incomparable et pour le fond et pour la forme[1]. » C'était dans l'aisance à traiter les sujets les plus abstraits, l'éclat de l'imagination et l'ardeur de la passion que consistait surtout l'originalité d'un talent auquel, on le voit, les meilleurs juges ont

[1] *Grattan's life and times.* « J'ai souvent eu occasion, » dit le docteur Madden, « de causer avec un grand nombre de ceux qui assistèrent aux débats de la société historique, et quelques-uns étaient des tories de la nuance la plus avancée; je n'ai entendu qu'une opinion sur les talents supérieurs déployés par Robert Emmet en cette circonstance. »

rendu hommage. L'éloquence de Robert Emmet était une éloquence d'action ; elle entraînait ses auditeurs ; les images hardies, imprévues, pittoresques venaient en foule chez lui animer les raisonnements. De ce talent si vanté il n'est resté que sa fière et touchante défense dans son procès ; on sent vibrer dans ces derniers accents du jeune orateur la voix puissante et émue des grands maîtres de la parole et circuler ce large fleuve

Di parlar si largo fiume,

où l'âme rayonne de toute part comme la lumière se joue dans un cristal limpide. C'est à la tribune surtout que l'individualité se révèle dans sa grâce et sa liberté, et ce n'est pas sans raison que les anciens ont fait de l'art oratoire le premier des arts. Cet art est de ceux dont la noble destination s'élève au delà du culte de la beauté pure ; il la traverse en quelque sorte, il peut s'en parer comme d'un brillant vêtement ; mais sa vraie grandeur est dans

l'action, dans la puissance de la vérité sur les hommes assemblés. Les qualités qu'il exige chez l'orateur sont complexes et ne ressortent pas seulement du talent. On ne peut se défendre d'un sentiment de tristesse en parcourant les fragiles monuments de l'éloquence oratoire comme à la vue de ces grandes fresques de l'école italienne dont les couleurs effacées et les lignes indécises semblent prêtes à se détacher de la muraille qui tombe en poussière. Le souffle de vie palpite encore sous les paroles froides et décolorées, et ces magnifiques créations d'un jour destinées à vivre et à périr avec lui, brillent d'un mélancolique éclat avant de s'évanouir dans l'ombre du passé.

Robert était bien jeune encore, et déjà une grande attente s'attachait à lui. Il exerçait un singulier ascendant sur la génération qui lui était contemporaine, et le regardait comme son chef. Ses talents précoces, les qualités fortes et tendres que révélait dès l'enfance son caractère, inspiraient à ceux qui

l'entouraient un mélange d'admiration et de respect. « C'était, » dit Philipps, « un jeune homme d'un génie vraiment extraordinaire[1]. » Peut-être Robert Emmet partageait-il les espérances que donnait sa brillante jeunesse; il ne semble pas cependant que de toutes les passions qui s'éveillent au matin de la vie, l'ambition ou l'amour de la gloire aient jamais vivement préoccupé son âme. D'un naturel ardent et mélancolique, il vivait dans la société des poëtes et des écrivains de l'antiquité. Les grandes âmes et les illustres morts d'un autre âge étaient les invisibles témoins de sa vie; indifférent au monde qui l'entourait, rien n'avait encore troublé ce noble et généreux cœur qui devait sitôt cesser de battre.

Les premiers jours du printemps, dit Vauvenargues, ont moins de grâce que la vertu naissante d'un jeune homme. C'est ainsi que ses contemporains nous dépeignent Robert Emmet à l'entrée de la jeunesse,

[1] Phillips, *Recollections of Curran.*

unissant déjà aux grâces de l'adolescence les qualités sérieuses de l'âge mûr. Il était d'une taille au-dessus de la moyenne, plutôt mince et délicat, bien que doué d'une force nerveuse qui le rendait capable de supporter aisément de grandes fatigues. Il marchait vite et tous ses mouvements étaient rapides. Les portraits qui restent de lui ont été faits de souvenir après sa mort, et le peintre, dit-on, préoccupé de sa tragique destinée, lui a donné une expression mélancolique et sombre, qu'il n'avait pas dans les beaux jours de sa vie[1]. La figure est agréable et distinguée, les cheveux bruns, le teint uni et pâle. Les sourcils arqués, de grands yeux noirs voilés de longs cils prêtent à son regard une remarquable expression de fierté, de pénétration et de douceur. Le nez

[1] Il est difficile de se faire une idée précise de la figure de Robert Emmet, d'après ses portraits, qui diffèrent entre eux : son masque, pris immédiatement après sa mort, ne ressemble pas à ses portraits ; les traits sont réguliers, la physionomie sans expression, comme celle d'une tête que la mort a glacée.

est aquilin, la bouche un peu dédaigneuse. La force et la finesse, l'énergie et la tendresse se révèlent dans cette physionomie ardente et triste. Il paraît cependant que grâce à sa simplicité, à son absence absolue d'affectation, rien, au premier abord, chez Robert Emmet n'attirait vivement l'attention. La modestie de son caractère, unie à une sorte de réserve habituelle, voilait son âme dans les circonstances ordinaires de la vie. Mais venait-on à traiter devant lui quelque sujet qui l'intéressait vivement, il paraissait un autre homme. « Si l'on me demandait, » dit Thomas Moore, « de désigner parmi ceux que j'ai connus celui qui m'a paru combiner au plus haut degré les dons intellectuels et l'élévation morale, je n'hésiterais pas à nommer Robert Emmet. Il ne s'abandonna jamais aux folies et aux légèretés de la jeunesse, bien qu'il dût montrer plus tard combien il était capable de la plus ardente passion. Sa moralité était pure, ses principes très-sévères. Le goût des sciences, où il avait obtenu de brillants succès,

semblait alors occuper toutes ses pensées, uni à cet enthousiasme pour la liberté de l'Irlande, qui était chez lui un sentiment héréditaire autant que national. (Il fut le second martyr que son père donna à sa cause.) Simple dans ses habitudes, la tranquillité de son regard et de ses manières semblait indiquer peu de mouvement intérieur; mais si l'on venait à toucher la corde qui ébranlait ses sentiments, et par eux son intelligence, il s'élevait tout d'un coup au-dessus des autres hommes. Jamais ce ne fut plus remarquable que dans les débats de la société historique, où il enchaîna si souvent l'attention et la sympathie de son jeune auditoire. Deux individus ne peuvent différer entre eux plus que ne le faisait ce jeune homme de lui-même, avant et après qu'il se fût levé pour parler. Ce regard qui peu d'instants auparavant semblait languissant et presque inanimé, s'illuminait de toute la puissance de ses facultés. Sa figure, ses gestes et toute son attitude prenaient aussitôt le caractère de l'inspiration. De son éloquence, je ne puis

parler ici que d'après mes souvenirs de jeunesse, mais je n'ai rien entendu depuis qui m'ait paru d'un caractère plus élevé et je dirai plus pur, qualité rare dans notre éloquence irlandaise[1]. »

L'auteur d'un remarquable article intitulé : *Robert Emmet and his contemporaries*[2], parle de notre

[1] « Tel fut de cœur et d'intelligence un de ces hommes sacrifiés au malheur des temps, et doué de talents qui devaient être l'ornement et le soutien d'une société bien réglée. Un système de gouvernement qui a pu réduire des hommes tels que Robert Emmet et lord Fitz Gerald à vivre de la vie des conspirateurs et à mourir de la mort des traîtres, est jugé par cela seul, sans qu'il soit nécessaire de s'en informer davantage ; et il serait difficile d'en parler même aujourd'hui de sang-froid, si nous n'avions par l'état présent du monde l'espoir qu'une pareille tyrannie ne pourra jamais renaître. » (*Memoirs of lord Edward Fitz Gerald,* by Thomas Moore.)

[2] *London and Dublin Magazine,* 1825. Cet article a été récemment publié dans un recueil intitulé : *Rebellion book and black history*, collection de tous les documents relatifs à la rébellion, avec cette épigraphe :

Rebellion ! foul dishonouring word,
Whose wrongful blight so oft has stained
The holiest cause that tongue or sword
Of mortal ever lost or gained.

héros à peu près dans les mêmes termes : « Il avait reçu du ciel les plus heureuses facultés; les dons brillants, les qualités extérieures propres à un grand orateur, la puissance d'imagination qui soulève et apaise à son gré les passions de son auditoire, l'activité et l'autorité nécessaires à un chef de parti. Il compte au nombre des mieux doués entre les enfants de l'Irlande, de ceux qui déployèrent avec le plus d'éclat son fertile génie, ses aimables qualités, et recommandent son nom au respect du monde. Pro-

How many a spirit born to bless,
Has sunk beneath that withering name,
Whom but a day's an hour's success
Had wafted to eternal fame.

Rébellion! mot vil et déshonorant qui, d'une flétrissure injuste, a si souvent souillé la cause la plus sainte, que parole ou épée d'homme ait jamais perdue ou gagnée. Combien de nobles cœurs, formés pour le bien, ont succombé sous l'infamie du nom de rebelles, qui, s'ils avaient enchaîné le succès un seul jour, une seule heure, auraient conquis une gloire éternelle! — Ces vers sont de Thomas Moore. L'auteur de l'article est, à ce que l'on croit, le juge Johnston, écrivain de quelque réputation en Irlande.

testant, il embrassa avec ardeur la cause de l'émancipation des catholiques, et y dévoua sa fortune et sa vie, lorsque cette cause comptait encore bien peu d'avocats en Irlande... »

Ce fut dans les débats de la société historique que Robert Emmet connut Thomas Moore. Il exerça sur lui une grande influence, et les deux jeunes gens se lièrent d'une vive amitié. Le goût des lettres, et surtout le même amour pour l'Irlande, les unirent malgré de grandes différences de caractère. Pendant un temps, Thomas Moore adopta les opinions et partagea les espérances de son ami. Il est assez curieux de l'entendre, sur le retour de l'âge, désabusé des illusions de la jeunesse, à demi repentant de ses erreurs passées, et ne sachant pas bien s'il a tort ou raison de se repentir, nous raconter le commencement de sa liaison avec Robert Emmet[1]. « L'agita-

[1] Mémoires de Thomas Moore, récemment édités par lord John Russell.

tion politique qui régnait au dehors avait pénétré dans l'enceinte de notre Université, et un jeune homme, destiné à jouer un rôle à jamais mémorable dans les troubles de l'Irlande, attirait alors l'attention générale, aussi bien des étudiants que des autorités en dehors de l'Université, par l'éclat de son éloquence aux débats de la société historique, et la hardiesse de ses opinions. Robert Emmet primait parmi nous; il était peut-être un peu plus âgé que moi (je ne me le rappelle pas exactement), mais il me semblait de beaucoup mon aîné, et en tout cas il y avait alors entre nos situations une telle différence que, lorsque je devins membre de la société, je le trouvai déjà en pleine réputation, dominant ceux qui l'entouraient non-seulement par son savoir et son éloquence, mais par l'irréprochable pureté de sa vie et la douce gravité de ses manières. On peut se faire une idée de la politique qui régnait dans notre société historique d'après la nature des questions soumises à la discussion. Je me souviens, entre autres, de celle-ci :

« Quel est, de l'aristocratie ou de la démocratie, le régime le plus favorable au développement de la science et de la littérature chez un peuple? » Une autre question, plus délicate encore et ayant trait d'une manière plus significative aux redoutables luttes engagées entre les partis en ce moment, fut un jour mise en avant : « Un soldat est-il obligé en tout cas d'obéir au commandement de ses officiers ? » Sur la première des deux questions, l'éloquence de Robert Emmet fut vraiment admirable; il me semble que j'entends encore le son de sa voix. Il prit naturellement avec ardeur le côté démocratique de la question. Après avoir rapidement passé en revue les républiques de l'antiquité et du moyen âge, Athènes, Rome, Florence, et vanté ce qu'elles avaient fait pour l'avancement des sciences et des arts, il aborda enfin le grand et périlleux sujet de la révolution française. Il se hasarda à faire l'éloge de la jeune république, et rappelant l'exemple de César qui traversait la rivière son épée d'une main, et ses commentaires de

l'autre : « Ainsi, dit-il, la France vient de traverser de nos jours une mer de sang, mais tandis que d'une main elle repousse avec l'épée ses agresseurs, de l'autre elle maintient dans son sein les intérêts sacrés des arts et de la littérature. » Passant ensuite à la seconde question, Robert combattit cette théorie de l'obéissance passive, servile selon lui, et dégradante pour la nature humaine. Il représenta un soldat succombant dans les rangs des oppresseurs de son pays, comparaissant devant Dieu tout couvert de sang innocent et s'écriant avec angoisse : Je ne savais pas ce que je faisais [1]. »

On aime à se figurer Robert Emmet le regard vif et fier, entouré de cette ardente jeunesse qui, suspendue à ses lèvres, voyait déjà dans l'intrépide orateur le futur libérateur de l'Irlande. Tous partageaient l'enthousiasme qu'inspirait alors aux âmes généreuses cette révolution française qui, jusqu'à ce

[1] Mémoires de Thomas Moore.

jour, a trompé l'espérance du monde. Il était aussi très-convaincu que la bonne cause finit toujours par triompher, que la tyrannie et le vice contiennent en eux-mêmes leur principe de destruction; si l'idée est fausse et l'illusion dangereuse, on peut en vérité l'excuser par l'extrême jeunesse de l'orateur. Grattan ne se serait pas entendu avec lui au sujet de la France : « Ne touchez pas, » avait-il coutume de dire, « à cet arbre de la révolution française; il donne la mort et ce n'est pas l'arbre de la science[1]. »

« ... Robert Emmet, continue Thomas Moore, était le chef et l'ornement du parti populaire de notre société, et, pour se faire une idée de l'excitation qui régnait alors, il faut non-seulement avoir vécu dans ces temps d'orage, mais avoir partagé, comme je le fis, toutes les espérances, tous les sentiments, toutes les passions qui s'agitaient dans les têtes et dans les cœurs. Parmi les plus anciennes connaissances de

[1] *Grattan's life and times.*

mes parents, j'ai vu plusieurs de ceux qui furent le plus profondément engagés dans les conspirations, et au nombre des nouveaux amis qui s'ajoutèrent cette année à notre société, il faut compter Edward Hudson, et l'infortuné Robert Emmet. Bien qu'il fût défendu de traiter dans nos débats de la politique du jour, il était aisé d'amener en scène par voie de digression et d'allusion l'Irlande, et les espérances qui s'ouvraient alors devant elle. Robert Emmet tenait nos âmes dans ses mains; son caractère énergique et calme à la fois lui donnait une singulière autorité sur nous qui le regardions comme notre supérieur. L'effet qu'il produisait tant à cause de son talent que de la promptitude avec laquelle l'auditoire accueillait toute allusion aux événements du jour, était tel, que le gouvernement dut s'en inquiéter. Ceux qui l'entouraient étaient si peu en état de lui répondre que l'administration députa un jour au milieu de nous un avocat d'un âge mûr, jouissant d'une grande réputation au barreau, spécialement chargé de répondre

à Robert Emmet, et de combattre le mauvais effet que produisaient ses discours. Ce fut en lui répondant un soir, qu'à la grande mortification et surprise de tous ceux dont il était la gloire, et qui le regardaient comme leur chef, Robert s'embarrassa et se troubla visiblement. Soit qu'il eût momentanément perdu le fil de ses idées, soit plutôt (car Robert Emmet était aussi modeste que spirituel et brave) qu'il se trouvât présomptueux de répondre à un homme plus âgé que lui, il commença dans tout le feu de son éloquence à hésiter, à répéter ses mots, et puis, après quelques efforts inutiles pour se reprendre, il s'assit, et nous laissa tous très-humiliés d'avoir vu, pour la première fois, notre héros au-dessous de lui-même[1]. »

On ne sait pas précisément à quelle époque Robert Emmet fit partie de l'association des Irlandais Unis. Il fut élevé et vécut dans une famille de conspira-

[1] Mémoires de Thomas Moore.

teurs. A l'âge de quinze à seize ans, il assista souvent aux séances des sociétés secrètes, où Théobald Wolfe Tone exposait ses projets pour la délivrance de son pays, et s'émut, dit-on, aux accents de sa vive et mâle parole[1]. Les antécédents de sa famille le désignaient à la malveillance du gouvernement; l'ardeur de ses opinions et de son caractère, ses allures factieuses, l'imprudence de sa conduite aggravaient encore les dangers de cette position.

[1] Madden dit avoir en sa possession des livres de tactique ayant appartenu à Robert Emmet, entre autres l'histoire de la guerre de sept ans, par le colonel Templehoff annotés en entier de sa main, au crayon, avec tout le soin et l'application d'un homme qui aurait prêté à chaque ligne de l'ouvrage la plus minutieuse attention. Les notes marginales, les passages soulignés ont surtout rapport aux opérations militaires dans les pays de montagnes, et aux avantages qu'un observateur à l'œil perçant et expérimenté en peut tirer pour l'attaque et la défense. « On voit évidemment, dit Madden, que le lecteur a passé des jours et des nuits à l'étude de ces ouvrages, et l'on peut uger par là de la nature des préoccupations qui, dès sa jeunesse, absorbaient Robert Emmet. » (Madden, *Memoir of Robert Emmet.*)

Au début de l'insurrection, en l'année 1798, parut un journal intitulé : *la Presse*, qui fut l'organe des Irlandais Unis, et avait pour but de préparer l'esprit public aux chances d'une prochaine révolution. Il fut bientôt après supprimé par un acte arbitraire de l'autorité. Thomas Addis Emmet, Arthur O'Connor y écrivirent, et *la Presse* eut pendant quelque temps un grand succès. Les rédacteurs étaient des hommes éminents dans les sciences et la littérature : le docteur Mac Neven, William Preston, un des premiers savants de l'Irlande ; le docteur Drenann, écrivain distingué, ami de Dugald Stewart, etc. On dit qu'un article écrit avec un rare talent et intitulé : « *London Pride and Shamrock*, » fut attribué à Robert Emmet. La simplicité du style, l'ardent et sombre enthousiasme qui se révèle sous une forme contenue firent reconnaître Robert dans l'anagramme de *Trebor*. Moore raconte, au sujet de ce journal, une petite anecdote dont il fait avec beaucoup de bonne grâce tous les

honneurs à son ami. « *La Presse* arrivait chez nous trois fois par semaine ; tous les soirs nous la dévorions avidement, et j'en faisais la lecture à mes parents. On conçoit qu'avec mon ardeur pour la cause et la conscience d'un certain talent d'écrire, je brûlais de voir quelque article de ma façon dans les colonnes de ce journal patriotique et populaire. Mais l'anxiété de ma pauvre mère qu'inquiétait la vivacité de mes opinions (sentiment beaucoup plus fort chez elle que le zèle pour la cause publique), me faisait redouter tout ce qui pouvait l'agiter et la troubler ; les temps orageux où nous vivions étant déjà bien suffisants pour l'entretenir dans une crainte continuelle. »

Moore se hasarda cependant à envoyer au journal *la Presse* une satire en vers adressée aux étudiants de Trinity-College, et assaisonnée, dit-il, du sel alors à la mode, « la trahison ; » d'une main tremblante il la déposa dans la boîte aux lettres. Cette satire, étincelante de verve et d'esprit, a été impri-

mée dans les œuvres de Moore ; lord Castlereagh y est tourné en ridicule d'une façon fort plaisante. « Quelle ne fut pas, » dit Moore, « ma surprise et mon émotion lorsque le soir au coin du feu, en présence de mon père et de ma mère, j'aperçus en ouvrant le journal, à la première colonne, à la place d'honneur, ma lettre qui me regardait en face (*staring in full face*) ! » Il eut cependant assez de sang-froid, bien qu'il tremblât de tous ses membres, pour la lire tout haut sans que ses parents s'aperçussent de son émotion. Il eut même la satisfaction d'entendre louer son talent, quoiqu'on trouvât la satire bien hardie. Peu d'instants après, un de ses amis qu'il avait pris pour confident, Edward Hudson, entra dans la chambre, et le regardant d'une façon significative : « Eh bien ! vous avez vu... » Il s'arrêta sur un signe de Thomas Moore. Mais l'instinct maternel ne s'y trompa pas ; avec la rapidité de l'éclair, sa mère avait tout compris, et deviné ce qui s'était passé. « Cette lettre est de vous, Tom ! » s'écria-t-elle, lui lançant un coup

d'œil plein d'effroi. Moore avoua sa faute. Sa mère alors le supplia de ne plus jamais risquer une démarche aussi dangereuse, et obtint de lui la promesse solennelle qu'il ne recommencerait pas.

« Quelques jours après, dans le cours de ces longues promenades à travers la campagne que nous avions coutume de faire le soir, Robert et moi, nous vînmes à parler de ma lettre. » Naturellement Thomas Moore se vanta vis-à-vis de son ami de ce dont il s'était excusé auprès de ses parents, et lui donna à entendre qu'il était l'auteur de la lettre. « Alors Robert Emmet, avec cette douceur et cette délicatesse presque féminines qui se voient souvent chez ces esprits audacieux, me fit comprendre qu'en lisant cette lettre, tout en approuvant le contenu, il n'avait pu s'empêcher de regretter qu'on eût ainsi attiré l'attention publique sur le bon esprit (c'était ainsi que nous l'appelions) qui régnait dans l'Université, et qui y faisait son chemin paisiblement, sans que le gouvernement s'en aperçût. Nous vivions, me disait-il,

dans des temps trop sérieux pour se faire de l'opposition à un pouvoir qu'on détestait et qu'on voulait renverser, un jeu et une plaisanterie. Quelque enfant que je fusse alors, je me souviens combien je restai frappé de ce qu'il y avait de mâle et de simple dans son esprit et son caractère, lorsqu'il m'expliqua comment, dans des temps pareils au nôtre, le rôle des hommes, selon lui, était d'agir, plutôt que de parler et d'écrire sur leurs intentions. C'était d'ailleurs une noble créature chez qui l'imagination et la tendresse de cœur s'alliaient à une mâle audace. Je me souviens que j'étais un jour au piano jouant des mélodies irlandaises, et lorsque j'eus chanté cet air vif et animé comme un appel aux armes : « *Let Erin remember the day...* » Robert Emmet s'éveilla comme au sortir d'une longue rêverie, et me dit : « J'aimerais être à la tête de vingt mille hommes marchant au son de cet air. » Je ne doute pas qu'à cette époque, il ne fût déjà entré dans l'association des Irlandais Unis, mais il ne m'en parla jamais, et ne me fit aucune

proposition à ce sujet. Je crois que ce fut par égard pour mes parents, dont il connaissait l'anxiété sur mon compte. »

Peut-être aussi Robert Emmet pensa-t-il que son ami n'était pas de la trempe des hommes qui risquent leur fortune et leur vie dans l'enjeu des révolutions. De ces deux jeunes gens qui promenaient ainsi leurs rêveries aux environs de Dublin, l'un devait peu d'années après périr martyr de ses opinions, l'autre était destiné à immortaliser son nom dans ses vers [1].

Au nombre de ceux qui accueillirent avec bien-

[1] « La seule occasion que j'aie eue dans ces temps périlleux, » continue Thomas Moore, « de faire connaissance et d'entrer en relation directe avec l'association des Irlandais Unis, me vint par un certain ***, aujourd'hui occupant une place importante dans le gouvernement et naturellement revenu de toutes ces fâcheuses préoccupations. Il me rencontra un soir sortant de l'Université, et me proposa de me faire admettre dans cette branche de la société dont il était membre. Je refusai, et il ne m'en parla plus; mais cette courte conversation faillit plus tard être fatale à moi et à toute ma famille. »

veillance le jeune Robert à son entrée dans le monde, il faut compter lord Cloncurry. De tous les grands seigneurs irlandais le plus sincèrement dévoué à la cause de son pays, lord Cloncurry fut un des rédacteurs de *la Presse*. Il soutint ce journal de sa fortune et de son influence, et devint plus tard membre du Directoire exécutif. Il se lia alors intimement avec Thomas Addis Emmet et son frère. « Je ne me doutais guère, dit-il dans ses mémoires, lorsque je voyais venir chez moi ce jeune garçon intelligent, enthousiaste et animé, que six années après il organiserait une nouvelle insurrection, et porterait en punition de son imprudence sa tête sur l'échafaud. »

Mais ce fut surtout dans la famille et l'intimité du célèbre avocat Curran que se passa la jeunesse de Robert. Curran avait dévoué son fougueux talent à la cause populaire; il fut l'avocat des rebelles pendant l'insurrection de 1798. Rien n'égalait l'effet de ses pathétiques harangues lorsque dans l'enceinte du Roll's court de Dublin, il disputait à la fureur des

juges, à la corruption des témoins, la vie de quelque malheureuse victime, dévouée d'avance à la mort, que l'échafaud attendait au sortir de la séance. Ne pouvant l'arracher aux mains du bourreau, Curran protestait du moins au nom des formes de la justice outragée [1]. La lueur incertaine des flambeaux, les visages hagards, les traits contractés, l'attitude passionnée de la foule qui partageait toutes les émotions de l'accusé, donnaient à ces assemblées nocturnes un aspect sinistre [2]. On aurait dit quelque lugubre appa-

[1] Voir le fameux dialogue entre Curran et lord Kilwarden dans le procès de Théobald Wolfe Tone; il prouve que dans ces jours de triste mémoire pour l'Angleterre, quelques-uns de ses magistrats, du moins, avaient conservé l'amour de la justice et le respect des lois. Curran ne dut, dit-on, la vie dans ces temps funestes qu'à la protection de lord Kilwarden, qu'il regardait comme son ange gardien; malgré l'inviolable fidélité qu'il conserva toujours au gouvernement anglais, il eût, sans lui, couru grand risque de monter sur cet échafaud, auquel il disputait ses victimes. (Phillips, *Recollections of Curran.*)

[2] Le tribunal tenait souvent séance pendant toute la nuit. (*Life of Curran by his son.*)

rition d'un conte fantastique. Petit de stature, négligé de vêtements, vulgaire d'habitudes et d'accent dans la vie commune, on voyait tout à coup, quand Curran parlait, le feu de l'esprit étinceler dans ses yeux, et lancer des éclairs qui illuminaient l'assemblée. L'union du pathétique et de la plaisanterie était un de ses grands moyens d'action. Après s'être élevé à la plus haute éloquence, il changeait tout à coup de ton, d'accent, de manière, et devenait, lorsqu'il s'agissait de surprendre et de déconcerter quelque misérable témoin, acheté à prix d'argent ou effrayé à l'avance par des menaces de mort, un paysan irlandais à l'humeur caustique, naïve et familière. La verve et l'originalité de son talent, le sérieux et la gaîté, l'émotion et l'ironie se retrouvaient dans sa conversation. « Quand Curran vous dépeignait quelqu'un, » dit Phillips, « la touche si vraie, la couleur si vive, les moindres particularités si finement observées, et le talent de l'imitation venant s'y joindre, faisaient de ce portrait, tracé en se jouant, l'homme lui-même

apparaissant devant vos yeux. » Autour de Curran venait se grouper ce que l'Irlande comptait d'hommes éminents en tout genre. Dans sa maison de campagne, à quelques milles de Dublin, il recevait une nombreuse société composée d'artistes, de poëtes, d'hommes politiques, surtout de jeunes gens qui venaient s'instruire dans la conversation du hardi tribun de l'Irlande.

Au nombre de ces jeunes gens était Robert Emmet que la politique n'attirait pas seule dans la maison de Curran[1]. Il y avait alors au foyer du célèbre avocat une très-jeune fille à peine âgée de dix-huit ans. Elle n'était pas belle, dit-on, mais elle était mieux que belle; on ne pouvait l'oublier quand on l'avait vue. Sa taille élégante et svelte, ses grands yeux noirs souvent baissés « dont le regard était

[1] « M. Robert Emmet, a young gentleman of a highly respectable family, of very striking talents and interesting manners, was in the habit of visiting at M. Curran's house, etc. » (*Life of Curran by his son.*)

tendre et cependant modeste, » la douceur de ses mouvements prêtaient à toute sa personne un charme indéfinissable [1]. « Les Irlandais, dit Byron, se vantent de leur origine orientale ; et en effet la sauvagerie, la tendresse, les vives couleurs de leur imagination, l'esprit ardent et exalté des fils de l'Irlande, la beauté et la grâce asiatique de ses filles plaideraient en faveur de cette opinion. » Tous ceux qui ont connu mademoiselle Curran la dépeignent comme une créature ardente et timide, réservée, silencieuse, sans volonté propre, mais capable de profondes affections, et prête, pour l'objet de ses affections, à tous les sacrifices.

. . . . . A maiden never bold
Of spirit so still and quiet that her motion
Blushed at herself.

[1] Tous ces renseignements au sujet de mademoiselle Curran sont d'une parfaite exactitude ; je n'ai pas besoin de dire que je ne me permets pas d'inventer la moindre circonstance.

Il y a dans le triste et touchant souvenir de cette fille infortunée une vague poésie qui rappelle les immortelles créations de Byron et de Shakspeare. L'éclat et le malheur de ses amours ont à jamais inscrit son nom dans les annales de son pays.

« Qui songe, » s'écrie Madden, « à l'enfant chéri de l'Irlande, à l'héroïque jeune homme de 1803, et peut oublier celle dont le nom est à jamais inséparable du sien? On doit penser que Robert Emmet, dont l'esprit était aussi délicatement cultivé que son âme était élevée et ses principes sévères, n'avait pas légèrement placé le choix de ses affections. » Il devint très-vivement épris de mademoiselle Curran, et l'on conçoit que, réunissant tout ce qui peut captiver l'imagination d'une femme, il n'eut pas de peine à se faire aimer d'une jeune fille de dix-huit ans, dont il était passionnément amoureux. Une affection innocente et contenue, aussi ardente que pure, s'engagea entre les deux jeunes gens. De l'origine et des progrès de cette liaison, nous savons fort peu de chose.

Avec la réserve délicate et fière, naturelle aux Anglais, en ce qui touche aux relations du cœur, monsieur Richard Curran, dans la vie de son père, nous révèle le moins possible de ce drame domestique qui a éclaté aux regards du public. Il se borne à publier deux lettres de Robert Emmet, en ajoutant : « Ces lettres contiennent tout ce qui doit être dit (*All what is to be told*), » et il semble interdire à la curiosité des indifférents de pénétrer plus avant. Le peu que l'on sait nous est venu d'une femme nommée Anne Devlin, employée au service de Robert Emmet, qui fut la messagère de ses amours. « Toutes les fois que j'apportais à mademoiselle Curran une lettre de monsieur Robert, » dit Anne Devlin, « je la voyais pâlir et changer de visage. » Curran, au bout de quelque temps, crut s'apercevoir à quelques légers indices de la vive passion de Robert pour sa fille, et de l'intelligence établie entre eux. Il en témoigna du mécontentement, et se refroidit à l'égard de Robert Emmet, qu'il accueillait jusqu'alors avec un affec-

tueux intérêt. Il avait de ses talents et de son caractère la plus haute opinion. « Je me serais fié à sa parole, » disait-il souvent, « plus qu'au serment d'aucun autre homme[1]. » Mais il le savait par sa famille, par la vivacité de ses opinions, entraîné dans une voie qu'il croyait dangereuse. Il était loin de se douter cependant à quel point le cœur de sa fille était déjà profondément engagé, et ne fut traversé que de vagues soupçons. Il s'établit dès lors entre Robert et mademoiselle Curran une liaison qui s'entretint durant l'absence par une intime correspondance[2].

[1] Phillips, *Recollections of Curran.*

[2] Après l'arrestation de Robert Emmet, cette correspondance tomba entre les mains du major Sirr, qui la détruisit quelques années après, « par pitié, » dit-il; « les lettres de la jeune dame étaient si touchantes! » Il faut croire, en effet, que ces lettres étaient touchantes, si elles purent émouvoir le major Sirr, un des proconsuls de 1798, surnommé le Verrès de l'Irlande, enrichi par le vol et la concussion, et habitué à soumettre son prochain aux divers genres de torture alors pratiqués dans ce malheureux pays.

Ce fut à peu près à cette époque qu'un ami de la famille fit prévenir officieusement les parents de Thomas Moore que l'intimité de leur fils avec Robert Emmet avait été remarquée, et que dans l'intérêt de sa carrière future, et même de sa sécurité actuelle, il eût à s'abstenir dorénavant de paraître dans des lieux publics avec lui. Cet avertissement fut suivi d'une visite solennelle du lord chancelier (lord Clare) dans l'enceinte de l'Université, qui se termina par l'expulsion de dix-neuf étudiants connus par la hardiesse de leurs opinions, parmi lesquels il faut compter William Corbet[1], Power, Ardagh, Slattery, Curroll, Russell et Robert Emmet; tous étaient plus ou moins soupçonnés d'avoir fait partie de sociétés secrètes, et d'avoir tenu les uns chez les autres des meetings politiques où l'on entendait de mauvais propos. Un tribunal d'inquisition fut institué dans le sein de l'Université, où chaque étudiant dut venir

[1] Depuis général dans l'armée française.

à son tour prêter serment de fidélité au gouvernement anglais, et dénoncer ceux de ses camarades qui passaient pour être membres de l'association des Irlandais Unis. On provoquait ainsi chaque étudiant à la délation, sous peine de voir toutes les carrières fermées devant lui. Robert Emmet et quelques autres refusèrent de comparaître devant ce tribunal, furent déclarés contumaces, et rayés des rôles de l'Université. Thomas Moore y comparut, et se refusa à dénoncer ses camarades. La persécution s'étendit jusqu'aux amis de Robert Emmet, et un jeune homme fort distingué nommé Dacre Hamilton, qui s'était intimement lié avec lui, moins par sympathie politique que par un goût et une aptitude pareils pour les études mathématiques, se vit rayé des rôles de l'Université. « Quel que fût son intérêt spéculatif pour la cause populaire, » dit Thomas Moore, « il était aussi innocent que moi de toute connaissance des complots des Irlandais Unis. Mais il comparut devant le tribunal, et refusa de dénoncer ses camarades. Ce fut

suffisant pour le perdre. » A cette occasion, Robert Emmet écrivit une lettre aux autorités du collége et au recteur de l'Université pour protester contre son expulsion, et dénoncer l'odieux procédé du gouvernement. Avant d'envoyer sa lettre, il la soumit à l'examen de son père, dont il obtint l'entière approbation. Cet acte arbitraire qui lui fermait désormais l'entrée de toutes les carrières libérales, contribua à l'engager plus avant encore dans la voie des conspirations. A partir de ce moment il devint un des agents les plus actifs des Irlandais Unis, et remplit à ce titre plusieurs missions secrètes et périlleuses. Il apprit de bonne source qu'il ne pouvait plus rester sans danger en Irlande, et crut prudent de s'éloigner pendant quelque temps. Avant de partir pour le continent, il se rendit au fort Saint-Georges, d'où son frère allait être déporté. Après avoir passé deux mois auprès de lui, il traversa Dublin, où il assista aux débats orageux qui précédèrent l'acte d'union, et aux dernières séances du Parlement d'Irlande (juin 1800).

Le sagace génie du grand homme d'État qui gouvernait alors les destinées de l'Angleterre avait depuis longtemps conçu le plan de l'union des deux royaumes. Profitant, en 1800, de l'épuisement du pays et de la juste impopularité où était tombé le Parlement, monsieur Pitt exécuta enfin ce profond dessein de sa politique, au mépris de la morale et de la foi jurée. Le bill d'union fut acheté d'un Parlement corrompu, et imposé à un peuple anéanti. Le Parlement d'Irlande où ne siégeaient que des protestants, à l'exclusion des catholiques, n'avait été pendant de longues années qu'un instrument de tyrannie entre les mains de l'Angleterre. Pendant la durée et après l'échec de l'insurrection, il s'était prêté sans résistance aux mesures de répression violente et illégale que lui imposait le lord lieutenant. Cependant dans l'enceinte même de ce Parlement servile, le souffle de liberté qui suscita la rébellion créa une opposition libérale et patriotique. En 1782, elle avait arraché au gouvernement anglais quelques mesures favorables à la

liberté commerciale de l'Irlande. Cette brillante pléiade d'orateurs, dont Grattan était une des gloires, ne parut qu'un moment à l'horizon. Découragée de ses efforts inutiles, et lasse de lutter contre la tyrannie, l'opposition s'était retirée, et ne reparut que pour protester contre l'acte d'union. Un Parlement qui, après avoir opprimé sans pitié le pays, dont il était censé le représentant, finit par se vendre à prix d'argent; ne méritait pas de grands regrets, et si l'on croit permis tous les moyens d'arriver à son but, on peut, sans réserve, admirer l'acte d'union. Ce fut un acte d'habile politique, au point de vue de l'Angleterre, et même au point de vue de l'Irlande, du moment que l'on n'admettait pas la possibilité de la séparation.

Il semble, au premier abord, que de trois partis, le parti intermédiaire soit le parti sensé; c'est quelquefois le plus chimérique, ou tout au moins celui qui présente les plus grandes difficultés. Les remèdes héroïques sont, dans certains cas, plus conformes

à la raison que les tempéraments et les juste-milieu. C'est l'habitude des hommes politiques de se prodiguer entre eux les dédains. Les Irlandais Unis accusaient les patriotes modérés de faiblesse et d'hésitation (ils les appelaient[1] *trimmers*) ; ceux-ci les traitaient d'insensés. Rien n'eût cependant été plus difficile que de faire de l'Irlande un pays libre, ayant ses droits, sa constitution, son commerce sans entraves, ses catholiques émancipés, et cependant attaché à la couronne d'Angleterre. Aussi longtemps que l'Irlande restait une nation vaincue, elle restait une nation opprimée. C'était en abdiquant toute existence comme nation et en consentant à devenir une province de l'Angleterre, qu'elle pouvait trouver grâce un jour devant sa puissante sœur. L'orgueil de l'Angleterre eût plutôt encore souffert à côté d'elle un pays indépendant, qu'un pays libre ne tenant pas d'elle directement sa liberté. L'émancipation des

[1] Qui nage entre deux eaux.

catholiques, introduisant dans le sein du Parlement une majorité hostile, aurait immédiatement amené la séparation. Il n'en résulte pas qu'il fût possible et honorable pour un Irlandais de consentir à une pareille transaction; il est des situations malheureuses où l'honneur et la dignité ne permettent pas ce que conseille une certaine sagesse, qui n'est pas de l'ordre le plus élevé. L'Angleterre ne proposait même pas un marché à l'Irlande, et ne lui donnait en échange du sacrifice qu'elle lui demandait, que des promesses vagues, qui pouvaient fort bien ne se jamais réaliser. A cette époque du moins, ces promesses étaient mensongères; c'est trente ans plus tard que l'Angleterre s'est vue forcée de céder à la marche toute puissante du temps. La résistance qu'opposèrent à l'acte d'union les patriotes modérés, dévoués aux intérêts de leur pays tout en restant sujets fidèles du gouvernement anglais, fut dans leur opinion une inconséquence, mais une honorable inconséquence. Si le Parlement avait toujours été

anti-national, le droit de faire des lois, de se gouverner soi-même, était un droit national. Cette humiliante dégradation qui la livrait en province conquise à la merci de ses oppresseurs, souleva, d'une extrémité à l'autre de l'Irlande, tout ce qu'il y avait de fières passions et de sentiments patriotiques. Et puis, la transaction fut honteuse; le gouvernement anglais acheva par la corruption l'œuvre commencée par la terreur. En vérité il est bien difficile de ne pas adhérer à cette parole de Grattan : « On pouvait dans ces temps être un rebelle et un honnête homme; mais on ne pouvait pas être un honnête homme et un partisan du ministère anglais[1]. »

[1] Lord Castlereagh fut admirable, dans toute cette transaction, d'arrogance et de mépris pour l'humanité. « Et que diriez-vous, mylord, » s'écriait un honnête membre du Parlement auquel il venait de faire, en fait de corruption, les propositions les plus effrontées, « si je publiais ce que vous venez de me proposer ici ? » — « Ce que je dirais ? » répondit imperturbablement lord Castlereagh, en le regardant avec sa belle figure, et cet œil clair et métallique qui lui était particulier; « apparemment je le nie-

Les dernières séances du Parlement d'Irlande offrent un intérêt dramatique; on assiste à l'agonie d'un peuple. Grattan se fit transporter malade, presque mourant, comme lord Chatham à la Chambre des lords, sur le théâtre de son ancienne gloire, dans cette enceinte où sa voix s'était fait entendre dix-huit ans auparavant en faveur des droits et des libertés de son pays, pour protester une dernière fois contre sa dégradation. Il s'avança en chancelant, et par un mouvement involontaire de respect toute l'assemblée se leva à son approche[1]. Sa voix était faible, sa respiration courte; il demanda la permission de parler assis, ne pouvant se tenir debout. Une acclamation d'assentiment lui répondit,

rais, et je suppose que de nous deux, ce n'est pas vous qui maniez le mieux l'épée et le pistolet. » On sait que lord Castlereagh, Irlandais de naissance, avait au début pris place dans les rangs de l'opposition patriotique ; changeant de camp, il fit depuis sa fortune politique en livrant à l'Angleterre les intérêts et l'honneur de son pays.

[1] Barrington, *Historical anecdotes of the legislative union.*

et oubliant peu à peu sa faiblesse, il parla pendant deux heures. Il rappela tous les griefs, toutes les souffrances de l'Irlande, les trahisons et les duretés de l'Angleterre envers elle; il dévoila les moyens alternatifs de violence et de corruption employés par monsieur Pitt et lord Castlereagh pour en venir à leurs fins, et termina par cette pathétique péroraison : « Pendant un temps la constitution peut périr; le pays aussi peut sembler périr avec elle; mais un jour peut-être les ministres de la couronne s'apercevront qu'il n'est pas si aisé de dégrader une ancienne et respectable nation. L'astre de la liberté rayonnera de nouveau sur cette contrée, et le cri de loyauté ne prévaudra pas contre celui de liberté. L'union avec l'Angleterre ne durera pas longtemps sans libertés nationales. L'union est une sage, une profonde politique; mais sans un Parlement séparé, sans droits, sans égalité de condition, c'est l'extinction, le déshonneur de notre pays; ce n'est pas l'union, c'est l'esclavage et la conquête. Et,

cependant, je ne désespère pas de mon pays. L'Irlande est évanouie, mais elle n'est pas morte. Étendue dans sa tombe sans force, sans mouvement, je vois encore un souffle de vie errant sur ses lèvres et les couleurs de la beauté sur ses joues.

> Thou art not conquered; beauty's ensign yet
> Is crimson in thy lips and in thy cheeks,
> And death's pale flag is not advanced here.

« Tant qu'une planche du vaisseau flottera sur la mer je ne l'abandonnerai pas. Que d'autres tournent leur voile au vent de la puissance et de la faveur, je resterai attaché à l'ancre du vaisseau désemparé, fidèle à la fortune de mon pays, fidèle à sa liberté, fidèle à sa ruine[1]. »

Le jour où le bill d'union fut voté, les galeries et les tribunes étaient pleines d'une foule palpitante des mêmes émotions. On connaissait le trafic de cor-

[1] *Grattan's life and times.*

ruption qui s'était fait publiquement dans le sein du Parlement, et cependant on espérait encore. Lord Castlereagh, assuré du succès, attendait le résultat du vote, immobile et le sourire sur les lèvres. L'agitation des cœurs se lisait sur tous les visages. Un murmure confus s'éleva, en dedans et en dehors de l'assemblée, lorsque le speaker, se levant et tenant le bill d'union à la main, dit d'une voix lente : « Que ceux qui sont d'avis de l'acte d'union veuillent bien lever la main. » Une affirmation languissante, et comme honteuse d'elle-même, répondit à l'interpellation. Le speaker promena lentement ses regards autour de l'assemblée, et resta quelques instants froid comme une statue. « L'acte d'union est voté, » dit-il enfin; puis avec un geste d'indignation et de dégoût qu'il ne put réprimer, il jeta le bill sur la table, et retomba dans son fauteuil. « Pendant ces débats orageux, » dit lord Cloncurry, « pendant que les grands prêtres de la constitution, les orateurs et les jurisconsultes proclamaient avec véhémence dans

le temple des lois que la résistance était une obligation et l'insurrection un devoir, un jeune homme dans les tribunes, le visage pâle et l'œil ardent, écoutait en silence, et faisait serment dans son cœur qu'un jour il délivrerait son pays[1]. »

III

Quand Robert Emmet partit pour le continent, l'Irlande vaincue et mutilée ne donnait plus signe de vie; la paix des tombeaux avait succédé aux mouvements convulsifs qui précédèrent l'acte d'union. Cependant sous cette immobilité apparente s'agitait toujours un foyer ardent de conspirations prêt à se rallumer au moindre souffle d'espérance. Voyageant

[1] *Cloncurry, and his times.*

comme un jeune homme pour se distraire et achever son éducation, Robert était en réalité un agent secret des Irlandais Unis; il devait renouer tôt ou tard avec la France et le premier consul les négociations conclues entre les insurgés de 1798 et la République française. Sans doute les circonstances ne lui semblèrent pas favorables, et il faut croire que sa mission n'était ni très-précise, ni très-impérieuse, car il voyagea deux ans sur le continent, se rendit successivement en Hollande, en Suisse, dans le midi de la France, et en dernier lieu à Cadix, accompagné de monsieur John Allen, un des prisonniers d'État jadis détenu au fort Saint-Georges, et libéré avec Thomas Addis Emmet. C'est dans l'automne de 1802, quand les relations de plus en plus amères et irritées de l'Angleterre et de la France faisaient présager la rupture de la paix d'Amiens, que nous le retrouvons à Paris, où il revit son frère, Arthur O'Connor, Mac Neven, lord Cloncurry et toute l'émigration irlandaise. Il passa deux mois à Paris; et ce fut là qu'il put

entrevoir cette société brillante et légère, enivrée de victoires et de plaisirs, qui, au sortir des sombres orages de la révolution française, renaissait avec joie aux merveilles de la vie et de la civilisation.

Le premier consul ne cessa durant ces années d'être en rapport constant avec l'Irlande et les Irlandais alors à Paris. Méditant déjà le débarquement en Angleterre, il avait enrôlé dans son armée une brigade irlandaise. Parmi les mobiles résolutions qui s'agitaient alors dans sa tête, il comptait se servir de l'Irlande comme de la clef qui devait lui ouvrir l'entrée du royaume uni. Il existe aux archives générales de France des documents curieux, relatifs aux rapports du premier consul avec les chefs de l'émigration irlandaise. « Les affaires de l'Irlande, » écrit le premier consul au ministre de la marine, « me font sentir l'importance d'avoir des conférences particulières avec les Irlandais qui sont à Paris. » Deux longues lettres de Thomas Addis Emmet, adressées au premier consul et au ministre de la guerre, sont sans

doute une réponse à ces avances. Thomas Addis Emmet, tout en protestant de sa confiance aux promesses du premier consul, tout en assurant qu'il ne doute pas de son intérêt sincère pour l'indépendance de l'Irlande, prend grand soin de lui répéter sous plusieurs formes que le débarquement des Français sur le sol de son pays serait le signal de leur extermination, s'ils se présentaient en conquérants et non en alliés. « Il suffirait, » dit-il, « du moindre soupçon à ce sujet pour rejeter l'Irlande dans les bras de l'Angleterre[1]. » Robert Emmet, lors de son arrivée à Paris, eut une entrevue avec le premier consul, et plusieurs entretiens successifs avec monsieur de Talleyrand, alors ministre des affaires étrangères. On serait assez curieux de savoir ce que put être la conversation du général Bonaparte et du jeune enthousiaste irlandais ; malheureusement Madden ne donne aucun dé-

[1] Archives de l'Empire ; affaires d'Irlande. La lettre du premier consul que nous publions ci-après est une réponse aux lettres de Thomas Addis Emmet.

tail à ce sujet, et j'ai cherché inutilement la trace de cette conversation. On sait seulement que Robert Emmet sortit mécontent de cette entrevue. « Le premier consul ne lui inspirait, » disait-il, « aucune confiance ; il ne se souciait pas plus de l'Irlande que de la république et de la liberté ; il n'avait cru découvrir dans le torrent de ses paroles qu'une intention sincère, celle de déclarer la guerre le plus tôt possible. Il croyait aussi à la réalité de son projet de descente en Angleterre, aussitôt la guerre déclarée. Il était pour son compte très-résolu à ne pas lui offrir les moyens de mettre le pied sur le sol de l'Irlande [1]. » Il ne fut guère plus satisfait de monsieur de Talleyrand, et le trouva très-ignorant des affaires de son pays. Il pensait cependant qu'on pourrait l'amener, en cas de rupture avec l'Angleterre, à travailler sérieusement à la délivrance de l'Irlande, et à son établissement comme république indépendante, s'appuyant

[1] *Memoir of Robert Emmet.* Madden, *United Irishmen.*

sur l'alliance de la France. « Ce qui peut étonner, » dit Madden, « c'est que ce fut le plus jeune des Irlandais alors à Paris, qui montra le plus de pénétration, de sagacité, et de méfiance dans ses rapports avec le premier consul. » Robert Emmet était cependant très-susceptible d'illusions en ce qui concernait sa cause et son pays, mais il n'est pas rare de réunir à un esprit juste et sagace une ardeur de passion qui, sur certains points, voile la réalité. Ce qu'il peut y avoir de jeune et d'enthousiaste dans les sentiments ne porte quelquefois à aucune illusion dans l'observation des individus. Il ne fallait pas d'ailleurs une grande perspicacité pour deviner que le premier consul, se mêlant aux débats de l'Angleterre et de l'Irlande, ne pouvait avoir d'autre intention que de mettre, comme on dit, « les plaideurs d'accord. » Mais la division, ce fléau des partis vaincus, avait alors pénétré au sein de l'émigration irlandaise[1]. Dans l'emportement de l'esprit

[1] « Il y avait, » dit Mac Neven, « en Irlande autant d'opi-

de parti, certains Irlandais, au nombre desquels il faut compter Arthur O'Connor, en étaient venus à désirer changer de maîtres à tout prix, et préféraient le joug de la France à l'intolérable oppression de l'Angleterre. Robert Emmet et son frère n'étaient pas de ce nombre ; aussi appréciaient-ils mieux les difficultés et les dangers de la situation. Il se peut toutefois qu'à cette époque l'Irlande eût trouvé son profit à ce changement ; elle y aurait gagné la liberté de conscience ; le joug de la France eût certainement été moins dur que celui de l'Angleterre, et n'aurait pas été aggravé par cette antipathie de race qui rend si odieuse la domination de l'étranger. Bien qu'il fût déjà aisé de deviner l'empereur sous le premier consul, rien n'annonçait tout ce qu'il se montra depuis ; le

nions que d'hommes ; chaque parti se divisait en nuances infiniment diverses, et chacun avait son plan particulier pour le salut de son pays. » (*Pieces of Irish history.*) Tel est le malheur des peuples où l'intelligence et l'imagination l'emportent sur le bon sens.

vainqueur d'Arcole et de Marengo, le libérateur de l'Italie, était encore le chef de la république française. Ce fut cependant en quelque sorte malgré lui, et par déférence envers les chefs de son parti, que Robert Emmet consentit à traiter des affaires de l'Irlande avec ce puissant et dangereux allié. Afin de montrer à son frère qu'il ne se trompait pas en affirmant qu'on ne pouvait en rien se fier au premier consul, Robert parvint à se procurer la copie d'une dépêche de monsieur Otto, alors résidant à Londres, portant que si l'Angleterre voulait expulser de son territoire les émigrés français suspects au premier consul, celui-ci lui offrait une parfaite réciprocité, et mettrait à sa disposition les émigrés qui avaient cherché asile sur le territoire français. Ces émigrés n'étaient autres que les Irlandais avec lesquels il négociait depuis deux ans.

Du reste il semble que la déplaisance fut réciproque, et le premier consul se montra de son côté peu satisfait de ses conférences avec les principaux chefs de

l'émigration irlandaise. Peut-être son sens pratique lui inspira-t-il un peu de dédain pour ce qu'il y avait de chimérique dans leurs projets ; peut-être aussi son goût instinctif de la force en tout genre lui faisait-il, en dépit de ses haines présentes, préférer la cause de l'Angleterre à celle de l'Irlande faible et opprimée. Chez le général Bonaparte, l'âme n'était pas à la hauteur du génie ; sa puissante intelligence envisageait toutes choses sous un aspect à la fois grand et vrai, mais la véritable élévation, qui vient de l'âme, lui a toujours manqué. Admirable dans ses conseils et sur les champs de bataille, sans dignité, sans grandeur à Fontainebleau et à Sainte-Hélène, lorsqu'il se trouva seul en face de l'infortune, il a peut-être, pour le malheur de la France, laissé une empreinte ineffaçable sur le pays qu'il éblouit, tout en l'abaissant.

On se trompe cependant quand on se figure l'homme conséquent en mal comme en bien, et souvent les profonds politiques n'ont pas tout le calcul et toute la perfidie qu'on leur suppose. Il se peut donc qu'à

cette époque le premier consul n'eût réellement aucune mauvaise intention à l'égard de l'Irlande, bien qu'assurément il n'y eût pas lieu de se fier à lui dans l'avenir. Il est même probable qu'il ne prenait pas la peine de se demander si ses promesses étaient sincères. Quelques jours après avoir reçu la lettre de Thomas Addis Emmet, le général Bonaparte lui fit remettre la réponse suivante[1] :

« Le premier consul a lu avec la plus grande attention le mémoire qui lui a été adressé par monsieur Emmet, le 13 nivôse. Il désire que les Irlandais Unis soient bien convaincus que son intention est d'assurer l'indépendance de l'Irlande. Le général qui commandera l'expédition sera muni de lettres scellées, par lesquelles le premier consul décla-

[1] L'original de cette lettre a été trouvé dans les papiers de Thomas Addis Emmet. « On ne peut, » dit Madden, « élever aucun doute sur son authenticité. » Présumant que la copie ou le double de cette lettre existait peut-être aux archives générales de France, j'ai fait des recherches à ce sujet qui sont restées sans résultat.

rera qu'il ne fera point la paix avec l'Angleterre sans stipuler pour l'indépendance de l'Irlande, dans le cas cependant où l'armée aurait été jointe par un corps considérable d'Irlandais Unis [1].

« L'Irlande sera en tout traitée comme l'a été l'Amérique dans la guerre passée.

» Tout individu qui s'embarquera avec l'armée française, destinée pour l'expédition, sera regardé comme français ; s'il était arrêté, et qu'il ne fût pas traité comme prisonnier de guerre, la représaille s'exercera sur les prisonniers anglais.

» Le premier consul désire qu'il se forme un comité d'Irlandais Unis. Il ne voit pas d'inconvénient à ce que les membres de ce comité fassent des proclamations et instruisent leurs compatriotes de l'état des choses.

[1] Le premier consul composa lui-même la devise du drapeau qui devait être remis à la brigade irlandaise. C'était un drapeau vert ; d'un côté était écrit : *Indépendance de l'Irlande ;* de l'autre : *Liberté de conscience.* (Madden.)

» Ces proclamations seront insérées dans l'*Argus*, et dans les différents journaux de l'Europe, afin d'éclairer les Irlandais sur le parti qu'ils ont à suivre, et les espérances qu'ils doivent concevoir. Si ce comité veut faire une relation des actes de tyrannie exercés contre l'Irlande par le gouvernement anglais, on l'insérera dans le *Moniteur*. »

Aussitôt que la nouvelle de la rupture prochaine entre la France et l'Angleterre se fut répandue en Irlande, le pays sortit de la léthargie où il était plongé depuis l'acte d'union. Les espérances et les passions se rallumèrent; on entrevit un avenir à l'horizon. Le mécontentement était alors aussi profond et aussi général qu'en 1798. Il y avait cependant cette différence du découragement qui suit la défaite à l'ardeur qui précède la lutte. « Si l'on ne fait pas attention à l'Irlande, nous la perdrons, » écrivait lord Charles Bentinck; « ce peuple est aussi prêt que jamais à la rébellion. » Dans une lettre de lord Grenville au marquis de Wellesley, on remarque ce passage : « Je ne

sais pas si la guerre que nos sages ministres sont au moment de déclarer ne vous retiendra pas dans l'Inde. J'espère cependant vous revoir l'année prochaine en Irlande, à supposer qu'il y ait encore l'année prochaine une Irlande appartenant à l'Angleterre. »

Robert Emmet ne fut pas l'auteur et l'instigateur de la conjuration de 1803, bien que son nom soit resté attaché à cette héroïque et malheureuse tentative. Il était en France lorsqu'il apprit le soulèvement qui se préparait, et consentit à faire partie de la conspiration. Ici se remarque dans les divers récits une certaine contradiction. Suivant Madden, Robert Emmet aurait reçu, avant de partir, l'approbation des chefs des Irlandais Unis, alors à Paris. En effet, Mac Neven lui remit une proclamation appelant le peuple irlandais à l'insurrection; et on lit dans une lettre de Thomas Addis Emmet, parlant de son départ projeté pour l'Amérique, ces paroles expresses : « Si les bruits de guerre se confirment, nos projets seront absolument changés; il y aura de nouveau quelque

effort à tenter en Irlande. » Les lettres au premier consul semblent également attester que Thomas Addis Emmet n'avait nullement renoncé à l'espoir d'une prochaine révolution en Irlande, aidée du secours des Français. On affirme même que lord Cloncurry faisait partie de la conspiration, et l'on en donne pour preuve le dépôt d'armes qui fut découvert dans sa maison de campagne, à Lyons, après l'échec de l'insurrection de 1803. Lord Cloncurry raconte au contraire que la veille du jour où Robert quitta Paris, il dîna avec lui et Thomas Addis Emmet; ils examinèrent en commun les chances de succès, « et, tout bien considéré, ne les trouvant pas suffisantes, ils firent, » dit-il, « de vains efforts pour dissuader le jeune enthousiaste de s'engager dans une si périlleuse entreprise... » Il est assez difficile de démêler la vérité entre ces deux versions; l'histoire du reniement de saint Pierre est toujours celle des affaires qui n'ont pas réussi; chacun prétend alors avoir déconseillé ce qu'il a peut-être fortement encouragé. Quoi

qu'en aient réellement pensé lord Cloncurry et Thomas Addis Emmet, on peut croire qu'à cette époque l'heure de la résistance à main armée était passée pour l'Irlande. Il y a toujours de fortes raisons pour ne pas recommencer, quand on a échoué dans cette grave et périlleuse épreuve des révolutions ; à tenter une nouvelle lutte les chances de succès ne semblaient pas suffisantes. Rien n'était changé, à cette époque, dans la situation de ce malheureux pays ; et les promesses faites au moment de l'acte d'union n'avaient été nullement tenues : nouvelle aggravation à ses griefs. Cependant un certain esprit de douceur et de modération avait succédé à l'oppression violente, depuis que l'Irlande était descendue du rang de nation à celui de province. Sous ce rapport l'administration de lord Hardwicke et du ministère Addington ne ressemblait pas à celle de Pitt et de lord Castlereagh. Enfin, si l'on voulait ici apprécier la conduite des deux frères, on pourrait dire que l'une fut irréprochable, et que l'autre, quoique assurément

très-digne d'intérêt, n'est pas exempte de tort. Et pourtant l'admiration, la sympathie resteront toujours à ces tentatives héroïques et désespérées des nations et des partis pour échapper à la destinée qui les condamne.

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?.....

Ces erreurs sont encore, comme on l'a dit des erreurs philosophiques de Leibnitz, les titres de gloire de l'humanité.

Robert Emmet, avant de partir pour l'Irlande, eut une dernière entrevue avec le premier consul; il reçut de lui l'assurance que les hostilités commenceraient au mois de mai et que le débarquement de l'armée française aurait lieu au mois d'août. Tout fut combiné en vue de faire coïncider le soulèvement de l'Irlande avec l'expédition en Angleterre. Là se borna

la négociation avec le premier consul; Robert Emmet témoigna toujours une invincible répugnance à s'engager plus avant, et à attirer les Français sur le sol de l'Irlande. Qui peut savoir ce qui serait arrivé, si l'expédition avait eu lieu, et si l'insurrection de Dublin eût réussi? Ces suppositions n'ont rien d'étrange et d'impossible, quand on ne croit pas à la fatalité en histoire. Ceux qui voient les événements s'engendrer nécessairement les uns des autres, devraient bien appliquer à la prédiction de l'avenir les lois qui leur paraissent si claires dans le passé. Pour peu qu'on ait vécu en temps de révolution, on s'est aperçu au contraire du rôle que l'imprévu joue en ce monde. A un certain moment, sans aucune cause apparente, la roue tourne dans un sens; elle aurait aussi bien pu tourner en sens opposé. Telle était l'opinion du premier consul. Avec son merveilleux instinct et sa profonde expérience, il savait que la direction des plus grands événements dépend souvent du hasard des moindres circonstances. « A quoi tiennent les

destinées des empires, » disait-il à Sainte-Hélène ; « si au lieu de l'expédition d'Égypte, j'eusse fait celle de l'Irlande ; si de légers dérangements n'avaient mis obstacle à mon expédition de Boulogne, où serait l'Angleterre aujourd'hui[1] ? »

Afin de détourner les soupçons, Robert Emmet reprit le chemin de l'Irlande par la Hollande et l'Angleterre. A Amsterdam, il se sépara de son frère qu'il ne devait plus revoir. Décidé, pour son compte, à ne plus se mêler des affaires de l'Irlande, et à devenir un citoyen de l'Amérique, Thomas Addis Emmet chercha à retenir son jeune frère auprès de lui, et lui donna en le quittant des conseils de prudence, que, pour son bonheur du moins, il aurait mieux fait de suivre.

[1] *Memoirs of lord Fitz Gerald*, by Thomas Moore.

IV

Robert Emmet arriva en Irlande au mois de novembre 1802. Il se mit aussitôt en rapport avec ceux qui l'avaient fait venir de Paris. Presque tous étaient d'anciens chefs de la rébellion de 1798; « mais en dehors de ceux-là, » dit Madden, « il y avait, derrière le rideau, des personnages plus haut placés, qui étaient au fait de la conspiration, en connaissaient tous les ressorts, et en dirigeaient les mouvements.... On comprendra, » ajoute-t-il, « par quel sentiment de délicatesse, je n'insère pas ici les noms de ceux qui ne sont pas connus, qui ont rendu depuis de grands services à leur pays, et dont les familles peuvent désirer garder le secret. » Il est certain, tout en faisant la part de ce qu'il y a de hasardé dans ces conjectures, que la conspiration de 1803 fut beaucoup plus étendue qu'on ne le crut généralement. L'acte d'union ruinait Dublin, et les classes supé-

rieures, aussi mécontentes que le peuple depuis la suppression du Parlement, y étaient plus ou moins engagées. Au nombre des grands seigneurs qui passent pour avoir fait partie de la conjuration, on nomme lord Meath, et lord Wycombe, qui se rendit fréquemment chez Robert Emmet peu de temps avant l'insurrection. Ces grands seigneurs étaient instruits de la conspiration; ils en désiraient le succès, l'aidaient peut-être de leur fortune, mais n'y voulaient pas prendre une part ostensible[1]. Robert, qui était censé n'être revenu à Dublin que pour ses affaires personnelles, alla souvent dans le monde, et fréquenta de nouveau la maison de Curran, où il revit celle dont le souvenir ne l'avait

[1] « Quand Robert Emmet comparut devant le tribunal, » dit *la Nation,* journal irlandais (1855), « le sceau du secret était sur ses lèvres, et l'on ne put jamais savoir les noms de ceux qui étaient engagés avec lui dans la conspiration, ou qui, du moins, l'avaient encouragé par leurs promesses d'assistance. Dans son mémorable discours il dit cependant qu'il y avait au-dessus de lui des

pas quitté pendant ces années d'absence. Madden nous raconte qu'à un dîner chez monsieur Keogh, une conversation fort vive s'engagea entre Robert et un certain monsieur C... personnage politique de quelque importance, qu'il ne juge pas à propos de désigner en toutes lettres. On parla naturellement de l'état du pays, de ses dispositions à renouveler la lutte; Robert exprima avec véhémence son espoir du succès, si l'on tentait un nouvel effort pour secouer le joug. Monsieur C... se montra plus découragé et plus méfiant. « Sur combien de comtés, selon vous, mon cher Robert, pourrait-on s'appuyer en cas d'une nouvelle insurrection? — Sur dix-neuf, » répondit Robert Emmet; « ne pensez-vous pas, » ajouta-t-il,

hommes devant lesquels il s'inclinait avec une respectueuse déférence, et l'on a tout lieu de penser que ces hommes étaient lord Meath et lord Wycombe. »

« John Henry, comte de W., » dit Madden, qui ne juge pas à propos de le nommer en toutes lettres, « naquit en 1765, hérita du titre de marquis de Lansdowne le 9 mai 1805, et mourut en 1809. »

« qu'on pourrait agir à moins ? » — Monsieur C... réfléchit pendant quelques instants. « Eh bien, mon cher ami, donnez-m'en seulement deux, dont vous soyez bien assuré, et je me mets avec vous. »

Au mois de mars, un message du roi Georges III vint annoncer au Parlement la rupture avec la France, et le commencement des hostilités. Ce fut alors que, la terreur d'une prochaine invasion commençant à s'emparer de tous les esprits en Angleterre, les conjurés se décidèrent à mettre sérieusement leurs projets à exécution. Au nombre des plus considérables entre ceux qui se compromirent de leur personne dans la conspiration, et dont quelques-uns furent les chefs de l'insurrection, il faut compter le général Russell, un des auteurs de la rébellion de 1798. Doué de facultés moins remarquables que Robert Emmet, le général Russell n'avait ni moins d'honneur, ni moins d'intégrité. Il était protestant, comme la plupart des chefs de la rébellion de 1798 et de la conspiration de 1803, et d'opinions religieuses très-exaltées ; messieurs Fitz

Gerald, Philip Long, Hamilton Rowan[1], Malachy Delany, fils d'un grand propriétaire des environs de Dublin, John Allen[2], Samuel Neilson, Byrne de Wexford[3], William Dowdall[4], le colonel Plunkett, depuis lord Dunsany, etc., etc. Il faut encore nommer une femme, mistress Biddy Palmer, que Madden appelle : « une madame Roland irlandaise, » et qui fut un des agents les plus actifs de la conspiration. Son frère avait été officier au service de lord Fitz

[1] Rebelle de 1798.

[2] Rebelle de 1798, depuis colonel dans l'armée française.

[3] Depuis colonel dans l'armée française. Après l'échec de 1803, comme après celui de 1798, l'Amérique et la France recueillirent les débris du naufrage. J'ai eu l'avantage de voir M. Byrne, qui à plus de cinquante ans de distance, parle de Robert Emmet avec un respectueux attendrissement, et conserve, dans un exil volontaire, tous les sentiments d'un rebelle de 1798.

[4] Ami de Grattan. « C'était, » dit son fils dans ses Mémoires, « un jeune homme de facultés distinguées et d'un caractère intéressant, entraîné par l'ardeur de ses opinions dans la voie des conspirations..... »

Je termine ici cette liste de noms inconnus aujourd'hui, qui serait sans intérêt pour le lecteur.

Gerald. Tous ces conjurés étaient des hommes honorables, quelques-uns d'une position sociale assez élevée, et possesseurs de fortunes considérables. « En dehors de ceux-là, » ajoute Madden, « le nombre était grand de personnages distingués par l'intelligence et le rang, qui furent informés de la conspiration, et l'encouragèrent de leurs vœux secrets. » Mais le chef, l'âme et la vie du complot était Robert Emmet. Son plan des plus audacieux n'était pas sans chances de succès. Il semble à peu près pareil à celui que l'on trouva dans les papiers de lord Fitz Gerald, au moment de son arrestation. Instruits par l'expérience du passé, les conjurés de 1803 pensaient que l'insurrection de 1798 avait échoué parce que, trop étendue sur la surface du pays, elle manquait d'un centre d'opérations. Le point important, selon eux, était de s'emparer en premier lieu de la ville et du château de Dublin, tout en entretenant des intelligences dans les principaux comtés, Wicklow, Wexford, Carlow, Kildare, etc. Au moyen de certains signaux convenus, le

succès ou l'échec devait être aussitôt connu de tout le pays, et il n'est pas douteux, si l'insurrection eût réussi à Dublin, que l'Irlande entière ne se fût soulevée, et qu'une guerre nationale plus ou moins longue, plus ou moins heureuse ne s'en fût suivie. Ce plan avait en outre pour Robert Emmet l'avantage d'éviter autant que possible l'effusion du sang, et de ne pas risquer de luttes partielles et inutiles, si le premier coup venait à manquer. L'attaque de Dublin devait coïncider avec le débarquement des Français en Angleterre au mois d'août.

Les circonstances extérieures étaient des plus favorables. En ce moment l'attention de l'Angleterre, absorbée du côté de la France, laissait l'Irlande à peu près abandonnée; tous les préparatifs militaires étaient destinés à sa propre défense, si bien que le jour de l'insurrection, il n'y avait pas, dit-on, de balles et de munitions suffisantes pour les régiments d'artillerie et de cavalerie commis à la garde de Dublin. Jusqu'à sept heures et demie du soir les portes du

château restaient ouvertes; on pouvait y pénétrer sans difficulté. Instruits par des intelligences secrètes des moindres mouvements du conseil privé, Robert Emmet, et quelques-uns des plus determinés d'entre les conjurés, devaient pénétrer à main armée dans l'enceinte du château et s'en emparer, pendant que les paysans de Wicklow, de Wexford et de Kildare, déjà éprouvés dans la rébellion de 1798 et placés sous la direction d'hommes de confiance, descendraient sur la ville et l'attaqueraient du côté opposé. Une fois en possession du château et par là de la ville, on convoquait aussitôt les deux cents membres patriotes de l'ancienne chambre des communes; ceux qui étaient présents à Dublin et instruits de la conjuration se seraient alors constitués en gouvernement provisoire. Il semble que l'exemple historique constamment présent à l'esprit de Robert Emmet, fut celui de l'heureuse révolution de Portugal accomplie en 1640, précisément dans les mêmes conditions. Quarante individus déterminés pénétrèrent, à cette époque,

dans l'enceinte du château de Lisbonne; ils se rendirent maîtres de la vice-reine et des autorités espagnoles, et, suivis par le peuple, délivrèrent leur pays du joug de l'Espagne [1].

[1] Robert Emmet lui-même, après son arrestation, a rédigé le plan détaillé de l'insurrection de Dublin, et a rendu compte des causes purement accidentelles, suivant lui du moins, qui le firent échouer. Ce plan est divisé en lignes d'attaque, de défense, de retraite, et habilement combiné, assure-t-on. Ces détails purement stratégiques et techniques seraient, je crois, sans intérêt pour le lecteur; mais le plan n'en est pas moins très-curieux, comme document historique.

Ce plan fut retrouvé au château quelques années après l'échec de l'insurrection de 1803, et publié par M. Richard Curran dans la vie de son père.

« Quand on examine le plan d'attaque, de retraite et de défense tracé de main de maître par Robert Emmet, » dit *la Nation,* journal irlandais (5 mai 1855), « les calculs sur lesquels il reposait et les accidents qui le firent échouer, il est impossible de ne pas sentir que le gouvernement échappa en quelque sorte miraculeusement. Le dépôt des rebelles avait été pendant des mois dans le voisinage du château; et cependant le lord lieutenant, peu d'heures avant l'insurrection, n'était informé de rien, et sans préparatifs, quand elle éclata. La seule garde qu'il put se procurer fut une patrouille de la police. Le château était même sans

Pendant les derniers mois qui précédèrent l'insurrection, Robert Emmet alla s'établir chez mistress Palmer, sous le nom de Hewitt, dans un logement

approvisionnements militaires. Robert Emmet de son côté avait certainement plus que les forces suffisantes, en fait d'hommes et d'armements. Ses provisions d'armes et de munitions étaient immenses. Au dépôt de Thomas-Street seul, lord Blaquiere trouva plus de vingt mille piques, de la poudre, des fusils et des balles en abondance. Dans les dernières heures cependant, tout vint à manquer par une série d'accidents et de mécomptes qu'aucune sagacité humaine ne pouvait prévoir et aucune habileté réparer. Napoléon Bonaparte, lui-même, aurait échoué en pareille circonstance. » La réalité est cependant qu'en 1803, comme en 1798, l'instrument manqua dans la main de ceux qui voulurent s'en servir. Si les chefs de la conjuration avaient eu sous leurs ordres un peuple aussi intelligent et aussi résolu que le peuple de Paris, leur projet n'aurait peut-être pas été une chimère. Mais les nobles esprits qui rêvèrent l'indépendance de l'Irlande furent des généraux sans armée, ou plutôt, avec une armée qui les trahit, et n'était pas digne d'eux. Lord Fitz Gerald eut affaire, comme Robert Emmet, à un peuple enfant, à la fois imprudent et timide, toujours prêt à la révolte parce qu'il souffrait, mais ne sachant pas regarder ses maîtres en face, ayant enfin quelques-uns des vices de l'esclavage, dont l'oppresseur est, après tout, plus responsable que l'opprimé.

placé au centre de la ville et attenant aux quartiers populeux. Là, jour et nuit, sans trêve ni repos, il surveillait et dirigeait les préparatifs de l'insurrection. Il consacra à l'achat d'armes et de munitions toute la fortune dont il venait d'hériter par la mort de son père, et qui était assez considérable. Il déploya, de l'aveu de tous, beaucoup d'habileté, de prudence, et un rare talent d'organisation dans la direction d'une si difficile entreprise. Diverses maisons furent louées dans les différents quartiers de Dublin; on y fabriquait incessamment des armes, de la poudre, des balles, des piques, et des fusées volantes destinées à servir de signal, le jour de l'insurrection. Ce n'était pas à Dublin seul que s'étendait l'action de Robert Emmet; il avait des intelligences avec tous les comtés environnants. Chose étrange! le plus profond secret fut religieusement observé, et parmi tant d'hommes nécessairement instruits de ce qui se passait, il ne se trouva pas un traître. Le peuple de Dublin, complice des conspirateurs, s'entendait pour garder le secret.

Peu de temps avant l'insurrection, lord Hardwicke craignit quelques mouvements dans le comté de Kildare, et y envoya des troupes pour contenir la population ; mais son attention ne fut pas éveillée sur ce qui se passait sous ses yeux, à Dublin. Robert Emmet avait autour de lui une quinzaine d'hommes, presque tous sortis des rangs du peuple, qui s'appelaient eux-mêmes son état-major (*his staff*) et dont il surveillait les travaux, prenant à peine quelques heures de repos sur un matelas, au milieu du dépôt de Thomas Street. Passionné et maître de lui-même, il les animait de son ardeur et les dominait par son sang-froid; son éloquence facile et populaire se mettait aisément à la portée de tous les rangs de la société [1].

[1] Voici un fragment de quelques-unes des allocutions adressées par Emmet aux conjurés. Ce sont des phrases détachées, qui ne se lient pas entre elles, et qui ont été évidemment écrites de souvenir par un des assistants. « La liberté est fille de l'oppression, » nous disait Emmet dans son brillant langage, « et la tyrannie,

Madden parvint à découvrir l'un de ces hommes, nommé James Hope, vivant encore au fond d'une province, à Belfast. C'était alors un respectable vieillard, profondément estimé de ses voisins pour la fermeté de ses principes et la cordialité de son caractère, toujours fidèle à la cause de sa jeunesse. Il s'était formé lui-même, et ne manquait pas d'une

comme le poétique oiseau du désert, se consume de ses propres flammes. Nous en avons un exemple frappant dans l'histoire de l'Irlande, dont l'intelligence et la puissance ont grandi en raison directe de l'effort fait pour la comprimer. En ce sens, on peut soutenir cet apparent paradoxe que les plus grands maux d'une nation deviennent souvent l'instrument de son salut. Les droits de l'homme à la liberté augmentent en raison directe de sa civilisation. On peut opposer des digues au torrent, mais si ses eaux amoncelées ne trouvent pas d'autre issue, il renversera les vains obstacles que lui oppose un maître présomptueux. Nos souffrances, quelles que soient les circonstances, ne peuvent durer bien longtemps encore, car la nature se révolte contre la tyrannie, et les chaînes qui nous lient sont tendues jusqu'à la dernière extrémité ; il ne faut plus qu'un effort de l'oppresseur ou de l'opprimé pour les briser et rendre la liberté à l'Irlande. Le malheur ne doit être supporté patiemment que lorsqu'on ne peut y porter remède. Samson, qui tourna le moulin pour ses oppresseurs, les ensevelit

certaine culture littéraire; Madden obtint de lui quelques détails curieux sur son intimité avec son ancien chef. Laissons-le parler ici. « Le jour de ma première entrevue avec monsieur Emmet, il me dit que quelques-uns des premiers hommes de l'Irlande l'avaient fait venir de France; il me demanda si je croyais le pays mûr pour un appel aux armes? Je lui

sous les ruines du temple, lorsque ses forces lui furent rendues. Si l'Irlande, dans sa faiblesse, a longtemps porté les chaînes de l'esclavage, ce n'est pas une raison pour qu'elle continue à se courber sous le joug, le jour où elle sera en état de le secouer. Le paysan irlandais commence aujourd'hui à connaître son état de dégradation, et à en rechercher la cause; raisonner sur la politique a toujours été son penchant, et à force d'y penser, il a fini par en juger sainement. Il sait aussi bien qu'aucun homme en ce pays le but de chacun des actes du gouvernement qui nous opprime, que ce soit d'enrichir à ses dépens un prodigue grand seigneur, ou de contraindre au joug un peuple infortuné par un nouvel acte d'insurrection. » Pendant que Robert Emmet nous parlait ainsi, sa belle figure brillait d'une noble ardeur; il s'exprimait avec une gracieuse élégance, et combinait ses arguments avec toute l'aisance d'un homme habitué aux discussions abstraites. (*Rebellion Book*, *London and Dublin Magazine*, 1825.)

répondis affirmativement ; c'était mon opinion. Il me dit que son plan était fait, et qu'il aurait continuellement besoin de mon assistance. Les magasins étaient loués et les ouvriers désignés pour les travaux. Il n'y avait pas moins de quarante hommes employés dans les différents dépôts : ces hommes se conduisaient avec la plus grande prudence, et ne semblaient pas désirer en savoir plus que ce qui concernait leur fonction ; ils remplissaient leur office séparément et à l'insu les uns des autres. Je ne vis jamais monsieur Emmet agité, troublé ou inquiet ; même dans les derniers moments, quand tout se réunit pour nous faire présager un échec, il était toujours tranquille et déterminé, espérant le succès, mais préparé à tout événement. Il nous parlait familièrement, mais sérieusement, et ne plaisantait jamais avec nous. Il me dit un jour que de grandes promesses lui avaient été faites dans les rangs supérieurs de la société par des personnages haut placés, possesseurs de fortunes considérables, qui devaient l'aider à organiser l'insurrec-

tion sur toute la surface de l'Irlande, mais il en était encore à attendre l'argent qu'on lui avait promis; du reste, il espérait suffire à tout avec ses ressources personnelles. A propos de la défection du colonel Plunkett, il me dit que le colonel était de ces hommes qui risquaient volontiers la fortune et la vie des autres, et au dernier moment se retiraient prudemment de la scène. Quant à lui, il avait déjà engagé toute sa fortune, et s'il échouait, la faute en retomberait sur ceux qui l'avaient mis en avant, et ne le soutenaient pas; du reste, sa défaite même ne sauverait pas le système de gouvernement qu'il attaquait et le temps viendrait où l'on rendrait justice à son entreprise. Je vis souvent venir chez lui, dans les temps qui précédèrent l'insurrection, monsieur F..., frère de K. de G..., et lord Wycombe. Le plan de Robert Emmet aurait certainement réussi sans la timidité de sa bande (*of his staff*); presque tous lui manquèrent au dernier moment. Ce furent les mêmes difficultés qui firent échouer lord Fitz

Gerald, en 1798. Je me rappelle que je lui exprimais un jour mon opinion sur les droits du peuple à reconquérir une partie du sol injustement enlevé aux catholiques par les protestants. « J'aimerais mieux mourir, me dit-il, que de consentir à une pareille iniquité. Toute atteinte à la propriété nous entraînerait dans une voie funeste. Du reste, ajouta-t-il, heureusement nous sommes tous protestants, et personne ne peut nous soupçonner d'agir par intérêt personnel. » Les hommes qui étaient à son service ne reçurent jamais aucune rémunération ; ils agissaient pour la cause et non pour l'argent. Ils avaient grande confiance en Robert Emmet ; ils auraient donné leur vie pour lui [1]. »

Tout allait bien, et les conspirateurs se flattaient de mener à bonne fin leur entreprise, lorsque survint

[1] Madden, *United Irishmen. Memoir of Robert Emmet.* Cette assertion ne semble pas d'accord avec celle qui précède. Nous la maintenons telle qu'elle est dans le texte ; j'ai reproduit ici, sans altérer sa naïve originalité, le récit du vieux conspirateur.

une série de circonstances malheureuses, qui rompit tous leurs desseins. Au milieu du mois de juillet, une explosion eut lieu dans un dépôt de poudre, à Patrick-Street ; deux hommes employés aux travaux y périrent ; un d'entre eux expira dans les bras de Robert Emmet, dont le cœur fut déchiré, dit-on, des souffrances de ses deux compagnons. Par le plus grand des hasards, cette fois encore la police, qui fit une descente dans la maison, ne conçut que de vagues soupçons, les armes ayant été enlevées à temps ; elle mit cependant la main sur ceux qui se trouvèrent là et les conduisit en prison. Le lendemain un journal orangiste avertit le gouvernement qu'il dormait sur une mine, et que d'un jour à l'autre cette mine éclaterait. Le danger était imminent ; le moindre retard pouvait tout perdre. Il n'était plus possible d'attendre le débarquement de l'armée française au mois d'août ; il fallait agir immédiatement ou tout abandonner. Robert Emmet insista pour une action immédiate ; il représenta que l'on ne trouverait jamais

de circonstances plus favorables ; que d'ici à un mois peut-être la milice serait armée, l'éveil donné au gouvernement, et le pays mis en état de défense. D'autres, au contraire, trouvèrent les préparatifs insuffisants, les chances de succès douteuses, et, soit crainte, soit prudence, se retirèrent à l'heure du danger. Sept jours se passèrent dans ces délibérations ; l'ascendant de Robert Emmet entraîna enfin la majorité qui se déclara prête à suivre son chef, à la vie et à la mort. On se décida à tenter un effort pour enlever le château : « C'est là le point important, dit un des conjurés, car pour la plupart des hommes, le pouvoir légitime est celui qui occupe le siége du gouvernement. » Le sort en était jeté ; des armes furent secrètement distribuées parmi le peuple. Mais le désordre et la division s'étaient mis dans les rangs des conjurés ; à dater de ce jour tout dut faire prévoir un échec, et il est difficile de ne pas accuser au dernier moment le jeune conspirateur d'imprudence et de précipitation. Confiant en la justice de sa cause,

ardent et inexpérimenté, il manqua, au jour de l'exécution, de la clairvoyance et de l'habileté qu'il avait montrées dans la conception et les préparatifs de ses desseins.

Un fragment de journal trouvé dans le dépôt de Thomas-Street, et devenu plus tard l'une des pièces du procès, peut donner quelque idée de l'état de son âme pendant les jours qui précédèrent la funeste catastrophe. « Je n'ai que peu de temps, » disait-il, « pour réfléchir aux mille obstacles qui s'élèvent entre moi et l'accomplissement de mes projets. J'ai d'ardentes et, je crois, de raisonnables espérances que ces obstacles disparaîtront. Mais si je me trompe, si ces espérances sont sans fondement, si un précipice s'ouvre tout à coup sous mes pas, le devoir ne me permettant pas de reculer, je remercie Dieu de m'avoir donné une certaine disposition courageuse. C'est en cette disposition que je me confie; elle m'aidera à supporter l'événement, quel qu'il soit, que le sort me tient en réserve. »

Ce fut le 23 juillet, au soir, qu'éclata dans les rues de Dublin et sur la place du Marché, l'insurrection dont Robert Emmet fut un des chefs. On aurait pu s'apercevoir des signes précurseurs d'un orage au silence profond qui régnait dans les rues, la veille de l'insurrection. Les cabarets étaient vides, les villages des environs déserts. Qui ne se souvient, aux jours de nos guerres civiles, de ce silence qui précède les grandes émotions populaires, comme sur mer les ouragans et les tempêtes? Le jour même la proclamation suivante se trouva tout à coup affichée sur les murs de Dublin :

« Peuple d'Irlande, vous êtes appelé aujourd'hui à montrer que vous êtes digne de reprendre votre rang parmi les nations; c'est en vous arrachant de vos propres mains au joug de l'Angleterre que vous donnerez au monde la preuve de votre droit d'être reconnu comme État indépendant.

...» Nous n'attaquons pas la propriété; nous n'attaquons aucune secte religieuse, nous n'attaquons

que la domination anglaise. L'oppression religieuse est un des moindres maux dont souffre l'Irlande. Notre intention est de nous délivrer non-seulement de cette oppression, mais de toutes celles sous le poids desquelles nous gémissons. Nous combattons pour avoir une patrie ; et puis, chacun de nous aura sa religion. Citoyens de Dublin, arborez tous ensemble l'étendard national [1]! Que tout homme, dans le sein duquel brûle encore la moindre étincelle de patriotisme, se rallie autour de lui ! Profitez de vos avantages, que chaque rue devienne un défilé et chaque maison une batterie ! Arrêtez la marche de vos oppresseurs avec les armes des braves, la pique et le mousquet, et que de vos fenêtres pleuvent les briques et les pierres sur la tête de vos tyrans, les mercenaires et sanguinaires soldats de l'Angleterre !

» Citoyens de toutes classes, agissons avec union

[1] L'uniforme et le drapeau adoptés par les rebelles en 1803, comme en 1798, étaient verts, couleur nationale de l'Irlande.

et concert. Catholiques, protestants, presbytériens, réunissons-nous autour du même drapeau. Convaincus de la justice de notre cause, nous faisons aujourd'hui un dernier et solennel appel à Dieu et aux armes. Réprimez et prévenez le pillage, l'ivresse et les excès en tout genre. Que chaque homme fasse son devoir, et n'oublie pas que dans les temps de guerre civile l'inaction devient un crime. Songez contre qui vous combattez, vos oppresseurs depuis six cents ans ; rappelez-vous leurs massacres, leurs tortures, vos maisons brûlées, vos femmes violées ; songez à votre pays auquel il faut rendre aujourd'hui son rang parmi les nations, et que Dieu assiste chacun de nous à sa dernière heure, comme il aura assisté son pays à l'heure du danger. »

Sur les divers incidents de cette malheureuse journée, les récits ne concordent guère. Rien ne paraît plus naturel, quand on sait combien les témoignages de ceux qui ont assisté et coopéré aux mêmes événe-

ments, sont souvent confus et contradictoires. Les hommes de Wicklow et de Kildare sur lesquels on avait compté, ne vinrent pas au jour marqué ; les paysans en armes s'étaient mis en route pour descendre sur la ville, mais au dernier moment leurs chefs, trompés par une fausse alerte, manquèrent au rendez-vous. A neuf heures du soir, on vit Robert Emmet, vêtu de l'uniforme de l'armée rebelle, deux pistolets à la ceinture, déboucher de Thomas-Street, suivi de cinquante hommes et se diriger du côté de la place du Marché. Il devait bientôt connaître tout le malheur d'un chef condamné à mener au combat une armée tumultueuse, indisciplinée, et incapable du hardi coup de main qu'il attendait d'elle. Le peuple se précipita avec impétuosité dans les rues de Dublin, ne se livrant à aucun excès, mais répandant la terreur sur son passage. Toutes les maisons se fermaient, les femmes et les enfants s'enfuyaient, poussant des cris de terreur ; Malachy, Dowdall, Robert et quelques-uns des chefs de l'insurrection, ne par-

vinrent pas à entraîner à l'attaque du château plus de quatre-vingts-hommes, dont le nombre allait diminuant à chaque instant. Arrivés sur la place, ils n'étaient guère plus de vingt. Dans ce moment, apparut une escouade de la police commandée par monsieur Edward Wilson qui, le premier, eut le courage d'affronter le peuple insurgé. « Faut-il tirer ? » dit Malachy mettant la main sur son fusil. — « Attendez qu'on nous attaque, » lui dit Robert Emmet, détournant le coup, « ne répandez pas de sang inutilement[1]. » Sur ces entrefaites, le bruit se répandit que la voiture de lord Kilwarden, arrivant de la campagne, était assaillie à la porte de la ville par une bande d'insurgés, et que lord Kilwarden venait d'être assassiné. A cette nouvelle, Robert Emmet revint précipitamment sur ses pas, mais il arriva trop tard pour prévenir le meurtre ; il arracha à la fureur populaire la fille de lord Kilwarden qui était évanouie, et la transporta plus morte

[1] Maxwell, *History of the Irish rebellion.*

que vive dans une maison voisine[1]. Au moment où lord Kilwarden tomba entre les mains des insurgés, il crut avec quelque apparence de raison (car son nom était justement populaire à Dublin), qu'il sauverait sa vie en se faisant connaître. S'avançant hors de la portière, il dit à haute voix : « Que me voulez-vous ? Je suis lord Kilwarden, le chief justice. » A ce mot de chief justice, un des insurgés crut, à tort, reconnaître dans lord Kilwarden l'auteur de la mort du malheureux enfant dont il était parent. « Si tu es le chief justice, voilà ce que tu mérites ; » et, d'un coup

[1] On attribue l'assassinat de lord Kilwarden à une vengeance particulière. En 1798, de malheureux enfants de quinze à seize ans avaient été amenés en justice, accusés de haute trahison. Le jour de leur procès, ils comparurent devant le tribunal en chemises ouvertes et en cols courts, à la façon des enfants. « Eh bien, monsieur l'avocat général, qu'allons-nous faire de tous ces traîtres au col court ? » dit le chief justice entrant en séance. Et il parla de les pendre tous à la fois. L'avocat général plus humain fit remarquer que leur grande jeunesse les rendait peut-être dignes d'excuse ; on décida qu'ils seraient transportés. Un seul d'entre eux refusa d'accepter son pardon et fut pendu.

de pique, il le renversa dans le fond de la voiture. Ainsi le crime entraîne le crime après lui, et l'innocent périt pour le coupable, au jour des représailles. Lord Kilwarden assassiné dans l'insurrection de Dublin, était précisément le plus doux, le plus intègre des magistrats de l'Angleterre. Sa vie, pendant les temps d'orage qu'il avait traversés, n'avait été qu'une continuelle protestation en faveur de la justice et de l'humanité. Transporté couvert de blessures et mourant dans un corps de garde voisin, entendant tout autour de lui les imprécations des soldats anglais contre les insurgés, lord Kilwarden se releva un instant, et d'une voix défaillante prononça, avant d'expirer, ces admirables paroles : « Que personne ne périsse pour ma mort, que suivant le cours ordinaire des lois ; » paroles, dit Philipps, qu'on aurait dû graver en lettres d'or sur sa tombe[1].

A partir de ce moment, Robert Emmet désespéra

[1] Phillips, *Recollections of Curran.*

absolument du succès de la journée. « La fortune dès l'origine, » dit lord Cloncurry, « lui avait été contraire ; mais le découragement et la crainte étaient des sentiments étrangers à sa nature. Ce fut alors seulement qu'on le vit faiblir et chanceler dans sa résolution. » L'assassinat de lord Kilwarden le pénétra d'horreur et de douleur[1]. Des qualités nécessaires au conspirateur, au chef d'insurrection, Robert avait bien l'audace et l'esprit d'entreprise, mais non la résolution d'aller à ses fins par tous les moyens. Il fut saisi d'indignation et de dégoût pour ce peuple qu'il n'avait pu entraîner à l'attaque du château, et qui se livrait à des actes de lâche férocité. Ce fut, on peut le

[1] Il faut dire, à l'honneur des insurgés de 1803, que Robert Emmet ne fut pas le seul à qui l'assassinat de lord Kilwarden inspira une juste horreur. « Si j'avais été auprès de lord Kilwarden, » dit un homme du peuple dans son procès, « j'aurais sauvé sa vie aux dépens de la mienne. » James Hope prétend que ce meurtre fut l'œuvre de traîtres mêlés au rang des insurgés pour déshonorer la cause par leurs excès. La version que j'ai donnée passe pour être la véritable.

dire, le meurtre de lord Kilwarden, qui sauva la ville, et décida du sort de la journée. Pendant ce temps, l'éveil avaient été donné, les portes du château fermées, les régiments de cavalerie et d'artillerie mis sur pied, et tout le bénéfice de la surprise perdu. En deux heures, les troupes anglaises avaient balayé l'émeute. Les chefs de l'insurrection firent cependant encore un dernier effort pour rallier le peuple qui s'enfuyait précipitamment devant les habits rouges[1], et le ramener au combat. Ils parvinrent à s'emparer momentanément de la mairie et d'un poste commandé par le lieutenant Douglas. Le colonel Brown fut tué à la suite d'un assaut très-vif. On s'aperçut le lendemain de l'ardeur des combattants, au nombre de morts et de blessés des deux camps, laissés sur la place. Un trait touchant signala cette échauffourée; ce fut celui d'un père qui se jeta devant son fils pour le soustraire à la

[1] « *The red coats.* » C'est ainsi que le peuple de Dublin appelait les soldats anglais.

fureur des soldats, le couvrit de son corps, et tomba percé de coups de baïonnettes. Le jeune homme vengea la mort de son père sur le soldat qui venait de le tuer, et l'étendit mort à ses pieds. Mais bientôt en dépit des efforts désespérés d'Emmet et de ses compagnons, la déroute fut générale sur tous les points.

Dans l'ombre de la nuit, Robert Emmet se retire avec les insurgés. La première maison en dehors de la ville, où, dans cette nuit funeste, il chercha un refuge, ainsi que Malachy, Dowdall et quelques autres, fut celle d'Anne Devlin. C'était une femme de vingt-cinq à vingt-six ans, employée, comme nous l'avons dit, à son service, et nièce de Michaël Dwyer, un des plus audacieux rebelles de 1798. On verra plus tard quel fut le dévouement héroïque de cette pauvre femme à son maître; mais en ce moment, avec l'instinct des enfants du peuple, qui prennent toujours le parti de leur classe contre les classes supérieures, elle l'accueillit en lui disant : « Comment, malheureux, vous soulevez le peuple et vous l'abandonnez? — Ne

me faites pas de reproches, ma chère, » lui répondit Robert Emmet; « si nous n'avons pu rien faire, c'est leur faute et non pas la mienne[1]. »

Au point du jour on parvint à se procurer des chevaux; les conjurés se dispersèrent et la plupart allèrent se réfugier dans les montagnes de Wicklow. Là ils trouvèrent les paysans et les montagnards sous les armes, tous prêts à l'insurrection. Le soir même, les chefs de la conspiration arrivés de Dublin par divers côtés, se réunirent dans une prairie au milieu des montagnes, et délibérèrent de leur plan de conduite. Tous conseillèrent les résolutions les plus énergiques. Il fallait, selon eux, attaquer dès le lendemain les villes de Wicklow, Arklow, etc., etc.; « l'Irlande était en feu; au moindre signal elle se soulèverait tout entière. » Le temps des illusions était passé pour Robert Emmet. Il écouta ses amis en silence et sans les contredire, mais il n'hésita pas à condamner absolu-

[1] Madden, *United Irishmen. Memoir of Robert Emmet.*

ment toute continuation des hostilités. « Notre première tentative ayant échoué, » leur dit-il, « tout nouvel effort de notre part serait désormais inutile. Nos ennemis sont armés, nos amis sont découragés, nous n'avons plus d'espoir que dans l'avenir ; attendons-le avec patience. Notre cause est juste, et la justice triomphera tôt ou tard. Ne la compromettons pas par des entreprises téméraires. Sans doute, il dépendrait de nous d'allumer d'ici à quarante-huit heures les flammes de la rébellion sur toute la surface de l'Irlande; mais que voulons-nous? — La délivrance de notre pays. Je crois mieux servir ses intérêts en refusant d'élever mon nom sur la ruine de plusieurs milliers de nos concitoyens, et de donner à nos tyrans le prétexte d'aggraver encore le poids de nos fers. Si jamais dans l'avenir la calomnie cherchait à rendre ma mémoire responsable du sang qui a été répandu hier au soir, il se trouvera au moins quelqu'un, je l'espère, pour rappeler qu'il aurait dépendu de moi de transformer cette révolte d'un jour en rébellion, et

que je m'y suis refusé. Tout dans les insurrections dépend du premier coup, et ce coup nous l'avons manqué. Notre plan était excellent; il a échoué par des circonstances indépendantes de nous, et impossibles à prévoir. Dérobons maintenant notre retraite; le plus profond secret a présidé à toutes nos opérations, nos pertes sont peu considérables; laissons le gouvernement retomber dans une fausse sécurité, ignorer le danger qu'il a couru, et l'étendue de nos ressources; un jour il nous offrira, et peut-être plus tôt que nous le pensons, l'occasion de l'attaquer avec plus de succès. Notre entreprise n'aura pas été inutile si elle nous a appris que des milliers d'hommes peuvent être en possession d'un secret, sans qu'il se trouve un traître parmi eux. Laissez-moi, mes amis, vous recommander d'agir en cette circonstance avec la prudence qui convient à des hommes dévoués à la plus grande des causes, la délivrance de leur pays. Soyez circonspects, soyez silencieux, et n'offrez aucune prise aux soupçons de vos ennemis.

» Sur mon avenir, la destinée a jeté un voile impénétrable. Si je réussis à m'échapper, soyez assurés que vous me reverrez un jour, armé pour la cause de l'Irlande. Tant qu'il y aura un Robert Emmet au monde, le gouvernement ne sera pas en sûreté dans ce pays. Mais si je dois périr sur l'échafaud, ne vous laissez pas intimider par mon exemple, ne laissez pas des lâches vous détourner d'en appeler sans cesse aux armes, jusqu'au jour où vous aurez reconquis vos droits et l'indépendance de votre pays. Rappelez-vous, rappelez à vos enfants que si le sort m'eût été favorable, si j'avais eu seulement quelques milliers d'hommes de plus et quelques jours devant moi, j'aurais renversé le siége du despotisme et rendu la liberté à l'Irlande.

» Séparons-nous maintenant, messieurs, et que chacun avise à sa propre sûreté. Je ferai de mon mieux pour quitter le pays, espérant vous revoir un jour sous de meilleurs auspices[1]. »

[1] *Rebellion Book and black history. Robert Emmet and his con-*

En parlant ainsi, la voix de Robert Emmet était altérée, et lorsqu'il dit adieu à ses compagnons, il semblait profondément ému. Un morne silence suivit cette allocution ; les visages étaient pâles, les larmes brillaient dans les yeux des assistants ; le découragement et l'inquiétude pour l'avenir avaient succédé à l'excitation factice des premiers moments. Après quelque hésitation on finit par se ranger à son avis, et peu à peu, deux à deux, trois à trois, l'assemblée commença à se séparer. Dans une lettre particulière qui fut lue lors de son procès, Robert se montre encore plus découragé non-seulement du présent, mais de l'avenir de son pays. « Il est fort abattu, » écrivait Dowdall, « et dit qu'on ne peut rien faire de ce peuple ; ils n'ont qu'à supporter leur esclavage, puisqu'ils sont incapables et indignes de s'en délivrer. Il en a été persuadé par la dernière

temporaries. J'ai reproduit textuellement cette allocution, telle qu'elle a été entendue par un des assistants.

affaire qui aurait certainement réussi, sans leur lâche désertion: rien n'était plus aisé que d'enlever le château, s'ils avaient eu seulement un peu de courage et de détermination. Je le crois aisément, car Robert est brave comme César, et certainement si quelque chose eût été possible, il l'aurait fait. »

Au moment de se séparer, on se pressa autour de Robert Emmet, et on l'exhorta vivement à s'évader avant que la police se fût mise à sa poursuite, et n'eût découvert sa retraite. Une occasion unique s'offrait en ce moment; des bateaux de pêcheurs qui appartenaient aux insurgés devaient les transporter en quelques heures loin de la côte. Robert s'excusa avec quelque embarras, et dit qu'il lui était absolument nécessaire, avant de quitter l'Irlande, de retourner pendant quelques jours à Dublin. Aussitôt on se récria: « retourner à Dublin, où sa tête était déjà probablement mise à prix, était de la dernière imprudence. » Pressé de questions, Robert finit par l'avouer, il verrait à Dublin une personne qui lui

était chère, à laquelle il avait involontairement fait du tort, et dont il voulait obtenir le pardon, avant de lui dire peut-être un éternel adieu. Représentations, prières, tout fut inutile; « il ne pouvait pas quitter l'Irlande pour des années, peut-être pour toujours, sans l'avoir revue; » dût-il affronter mille morts, il la reverrait, il était décidé à la revoir. »

Ce fut dans cette romanesque intention (*on that very romantic business*), dit un de ses amis, avec une humeur assez naturelle, qu'Emmet retourna à Dublin, au péril de ses jours. Il est probable que l'amour seul ne le ramenait pas à Dublin; toute sa conduite prouve qu'il croyait son honneur engagé à ne pas abandonner ceux qu'il avait compromis à sa suite dans son entreprise téméraire, en semblant ne songer qu'à sa sécurité personnelle. Il s'établit à Harold's Cross, chez mistress Palmer, sur la route qui menait à la maison de campagne où demeurait mademoiselle Curran. Parvint-il à la revoir? c'est ce qu'on ne sait pas précisément; il est certain qu'il lui

écrivit plusieurs fois. Quelques historiens prétendent qu'il fut caché dans le pavillon d'un jardin, où sa maîtresse venait lui apporter sa nourriture pendant la nuit, à l'insu de sa famille ; mais cette romanesque histoire me paraît dénuée de vraisemblance.

Quelques jours après l'insurrection, Anne Devlin avait été arrêtée ; sa maison fut occupée par des soldats, qui la dévastèrent de fond en comble, et finirent par y mettre le feu. Afin d'obtenir d'elle des renseignements sur le lieu où était caché son maître, on lui offrit d'abord une forte somme d'argent ; mais elle s'écria, avec un regard d'indignation et de mépris : « Moi, j'accepterais le prix du sang de monsieur Robert ! » Alors on la soumit au supplice de la torture, à ce qu'on nommait alors le *picketting* et le *half hanging*. Percée de coups de baïonnettes, et baignée dans son sang, cette femme héroïque répétait sans cesse : « Je n'ai rien à dire, je ne dirai rien. » On lui passa alors la corde autour du cou : « Voulez-vous dire où est monsieur Emmet ? — Vous pouvez me

tuer, mais je ne dirai rien. » Elle eut à peine le temps d'ajouter : « Seigneur Jésus, ayez pitié de mon âme, » qu'elle fut pendue aux cris de joie sauvage de ses bourreaux. On la détacha lorsqu'elle eut perdu connaissance, et on la ramena évanouie en prison. Elle y passa plusieurs années, et en sortit infirme pour le reste de ses jours. Madden parvint à la découvrir quarante ans après, fort âgée et fort pauvre, gagnant péniblement sa vie au fond d'une province ; il l'emmena avec lui à Butterfield-Lane, dans la maison où elle avait habité avec Robert Emmet et ses compagnons[1] ; et là, ce fut, dit-il, un spectacle curieux et touchant de voir ses souvenirs lui revenir peu à peu, comme si elle sortait d'un rêve. « C'était ici que demeuraient monsieur Hamilton et monsieur Dowdall, là était ma chambre ; » et puis, après un instant de silence, ses mains tremblaient, des larmes

[1] Anne Devlin avait demeuré à Butterfield-Lane chez mistress Palmer, avec Robert Emmet et ses amis.

coulaient le long de ses joues ridées, et d'une voix où vibrait encore sa tendresse d'autrefois : « C'est là, » dit-elle, « que dormait monsieur Robert[1]. »

A la nouvelle de l'insurrection de Dublin, une scène très-vive éclata dans le Parlement d'Angleterre. On accabla de reproches le lord lieutenant et son administration ; on l'accusa d'apathie et d'incapacité. Lord Castlereagh, sir William Elliot, monsieur Windham, monsieur Fox, le colonel Crawford, sir John Wrottesby prirent successivement la parole, attaquèrent ou défendirent le gouvernement. Sir John Wrottesby alla jusqu'à proposer de mettre le lord lieutenant en accusation. On ne pouvait nier qu'une conspiration redoutable avait été tramée en quelque sorte sous ses yeux, et qu'il ne s'était douté de

[1] Afin de punir cette pauvre femme de son dévouement à son maître, on la mena, par ordre exprès, le jour même, sur la place où il venait d'être exécuté, et on lui montra le sang qui ruisselait encore, et que des chiens léchaient au pied de l'échafaud.

rien. Monsieur Sheridan répondit qu'il était de la dernière importance de ne pas admettre que la capitale de l'Irlande avait été au moment de tomber dans les mains des insurgés ; ce serait donner des encouragements à la rébellion et à la trahison dans toute l'étendue du royaume. Lord Castlereagh affirma que le danger avait été grandement exagéré. Il était faux que le gouvernement fût sans préparatifs quand l'insurrection éclata. Il demandait la permission de contredire cette assertion dans les termes les plus formels. Le lord lieutenant était prévenu depuis plusieurs jours de cette atroce conspiration, et avait pris ses mesures en conséquence. Lord Castlereagh, sans y être provoqué, saisit cette occasion de défendre la conduite du gouvernement dans la répression de 1798... « Jamais pareille rébellion n'avait été réprimée aussi promptement et avec aussi peu de rigueur... » Le ministère apporta le lendemain deux bills, qui furent immédiatement votés, l'un pour suspendre l'*habeas corpus*, qui, à vrai dire, n'avait

jamais été en Irlande qu'une pure fiction, l'autre pour proclamer la loi martiale sur toute la surface du pays. La tête des chefs de l'insurrection fut mise à prix; et l'on vota une récompense à qui découvrirait les meurtriers de lord Kilwarden [1].

Malgré les efforts des conjurés pour arrêter le mouvement insurrectionnel, quelques révoltes partielles éclatèrent sur certains points ; aussitôt les cours martiales commencèrent leurs fonctions ; les prisons se remplirent [2], les exécutions se succédèrent avec rapidité ; innocents et coupables, tout ce qui comparaissait devant ces cours de sauvage justice tombait également sous leurs coups. « Le plus grand

[1] *Parliamentary Debates, July* 1803.

[2] MM. Philip Long, John Hickson, St-John Mason, John Hevey, Nicholas Grey, James Tandy, Henry Hugues, William Hamilton, John Palmer, etc , furent arrêtés comme prévenus d'avoir fait partie de la conspiration, et enfermés dans la prison de Kilmainham.

mal d'une insurrection qui échoue dans notre pays, » dit avec raison Grattan, « naît de la terreur féroce et de la boucherie légale qu'elle autorise[1]. » Pendant que Robert Emmet était caché, il conçut l'idée étrange, que du reste il ne mit pas à exécution, d'adresser au gouvernement une lettre anonyme, afin de le déterminer à suspendre le cours de ses rigueurs. Un fragment de cette lettre non achevée fut lu dans son procès. « De la conspiration actuelle, » disait-il, « le gouvernement doit reconnaître qu'il ne sait rien, ou à peu près rien. S'il n'effraie pas par l'étendue de ses découvertes, croit-il donc pouvoir épouvanter du moins par la rigueur de ses châtiments ? Est-ce d'aujourd'hui que celui qui conspire contre le gouvernement anglais apprend qu'il court risque de la vie ? Les exemples en ce genre n'ont pas manqué pour l'en instruire, et si ces exemples ont été insuffisants, si le raffinement des

[1] *Grattan's life and times.*

supplices et la multitude des victimes n'ont pas réussi à frapper les Irlandais de terreur, quelle peut être l'intention du gouvernement? Immoler quelques individus faibles, obscurs, isolés, c'est couper à peine quelques fils d'une vaste conspiration, qui est restée jusqu'à ce jour impénétrable à ses yeux. Les Irlandais Unis sont décidés à délivrer tôt ou tard leur pays; ils attendront le temps favorable.... » Ici la lettre était interrompue.

Robert, à cette époque, aurait encore pu se sauver; mais la répugnance à quitter les lieux habités par mademoiselle Curran, peut-être aussi le secret espoir de recommencer tôt ou tard une tentative plus heureuse, le retinrent, pour son malheur, jusqu'au moment de son arrestation. On n'est jamais, au vrai, d'un jour plus âgé que son âge, et il se peut qu'un certain goût d'aventures lui fit trouver quelque charme dans les émotions d'une vie pleine de périls. Le major Sirr, qui avait déjà découvert et arrêté lord Fitz Gerald, fut mis à la poursuite

de Robert Emmet[1]. Il se rendit en premier lieu à Butterfield-Lane. « Le nid est ici, » dit-il en pénétrant dans la chambre de Robert Emmet, « mais l'oiseau s'est envolé. » Trois jours après, la maison de mistress Palmer était cernée par la police. Quand le major entra dans la maison suivi de ses officiers, la petite fille de mistress Palmer courut prévenir Robert, qui était à dîner. Il essaya de s'évader par une porte de derrière, donnant sur le jardin, et de là sur la campagne. Sur l'ordre du major, qui de la fenêtre le vit s'échapper, la sentinelle commise à la garde de la maison, courut après lui, l'atteignit, et le blessa à l'épaule d'un coup de pistolet. Alors Robert Emmet se rendit, et déclara se nommer Cuningham. Son uniforme était sur son lit; sur une

[1] Le docteur Elrington, proviseur de Trinity-College, avait fourni, au major Sirr, une description exacte de la personne d'Emmet, qui lui permit de le reconnaître. « Singulière occupation, » ajoute Madden, « pour le proviseur d'un collége que de dénoncer ainsi ses anciens élèves aux agents de la police. »

chaise à côté du lit, le projet de lettre interrompue. Le major s'approcha du prisonnier, occupé à étancher le sang qui coulait de sa blessure, et lui fit des excuses de la rudesse avec laquelle il avait été obligé de le traiter. Robert lui répondit que tout était juste à la guerre (*all was fair in war*). Peu d'instants après, il traversa la foule qui environnait la maison, suivi du major et de ses officiers, « ne trahissant, » dit un assistant, « ni crainte ni agitation, mais conservant le calme et la dignité qui ont toujours distingué ce jeune homme vraiment extraordinaire[1]. » On le conduisit au château, où, reconnu par un de ses anciens camarades de l'Université, il ne chercha plus à cacher son nom. La première personne qui l'aperçut, entrant dans la cour de la prison, fut Anne Devlin. « Je faillis tomber à la renverse quand je le vis, » dit-elle ; « il passa à côté

[1] *Rebellion Book and black history. Robert Emmet, and his contemporaries.*

de moi, marchant très-vite, et se promenant de long en large dans la cour, comme s'il ne m'avait jamais vue; mais, moi qui connaissais bien sa figure, je m'aperçus à un imperceptible sourire qu'il m'avait reconnue. »

Quelques jours après son arrestation, Robert Emmet écrivit à mademoiselle Curran. Dans cette lettre, il parlait de politique aussi bien que d'amour, et lui disait que, repassant toute sa conduite, il ne se faisait qu'un reproche, celui d'avoir manqué de prudence; il attribuait en partie l'échec de l'insurrection à la modération de l'administration de lord Hardwicke, qu'il appelait : « une perfide modération. » Le geôlier auquel il remit la lettre, et qui promit, moyennant une forte somme d'argent, de la faire parvenir à son adresse, la porta aussitôt à l'avocat général. Quand il apprit ce qui s'était passé, Robert trembla d'avoir compromis la personne qu'il aimait. Sachant que l'on redoutait l'effet de son éloquence à la barre et sur l'échafaud, il écrivit immé-

diatement au conseil privé. « Il avait fait tort, » disait-il, « à une jeune fille innocente; si on voulait lui promettre de ne pas inquiéter sa famille, il consentirait à plaider coupable, et à se laisser mener à l'échafaud sans dire un mot pour sa défense; mais si on le refusait, il était résolu au contraire à parler au peuple, et à se servir de tous les moyens d'action en son pouvoir, avec la plus grande détermination [1]. » Le lendemain la maison de Curran fut visitée, sur un warrant de l'avocat général, et le bruit se répandit que le célèbre avocat était compromis dans la conspiration. On trouva chez sa fille les lettres de Robert Emmet, et ce fut « par cet acte de procédure légale, » nous dit Richard Curran, « que le père apprit le fatal attachement où l'un de ses enfants était engagé. » Curran fut profondément

[1] Il y eut de beaux traits dans la vie de Robert Emmet, entre autres lorsqu'il offrit de plaider coupable pour ne pas compromettre une jeune fille qu'il aimait; cela certainement était une belle action. (*Grattan's life and times.*)

irrité d'une liaison qu'il n'avait pas autorisée; c'était un homme d'un caractère impérieux et dur; la position fausse où cette découverte le mettait comme homme public, les soupçons qu'elle faisait planer sur lui, l'obligation où il fut de comparaître devant le conseil privé, et de descendre à se justifier, tout contribua à aggraver son ressentiment. L'infortunée Sarah Curran fut exilée de la maison paternelle, malgré les prières de l'avocat général, monsieur Standish O'Grady, qui loin de se montrer sévère pour le père, intercéda en faveur de la fille[1]. Quelque temps avant le procès de Robert Emmet, l'avocat général dut, dans l'exercice de ses fonctions, avoir une entrevue avec mademoiselle Curran; « mais il la traita, » dit son frère, « avec tant de douceur et d'indulgence, qu'il transforma cette entrevue officielle en une visite de consolation. Il laissa la pauvre enfant pleine de recon-

[1] *Life of Curran by his son.*

naissance, et assurant qu'il l'avait traitée avec la tendresse d'un père. »

Ce fut alors que Robert Emmet écrivit à Curran, dans l'espoir de l'adoucir envers sa fille, en mettant, par un sentiment de délicatesse fort naturel, tous les torts de son côté. Il ne lui dit pas, on le verra, à beaucoup près toute la vérité; il cherche surtout à dérober au père irrité la vivacité et la profondeur de la passion de sa fille; il prête à une liaison déjà ancienne une origine toute récente et accidentelle; et, comme la piété jointe à l'admiration est de tous les dangers le plus grand pour le cœur des femmes, ce fut, selon lui, le jour où elle le vit malheureux qu'elle trahit le secret de son affection.

She loved me for the dangers I had passed
And I loved her, that she did pity them.

« Il fut un temps, » dit monsieur Richard Curran, « où la publication de ces lettres aurait pu

être pénible; mais ce temps n'est plus. Les seules personnes qu'elle eût fait souffrir, le père et l'enfant, ne sont plus de ce monde : celui qui leur survit, et se permet aujourd'hui, par un sentiment de devoir, de les révéler au public, est très-convaincu qu'elles ne peuvent nuire aux sentiments de tendresse et d'estime voués à leur mémoire par ceux qui les ont connus. »

ROBERT EMMET A JOHN PHILPOT CURRAN, ESQUIRE.

« Je ne m'attendais pas à ce que vous fussiez
» mon avocat. Je vous ai nommé parce que nos
» relations antérieures étant connues, il aurait paru
» singulier que je ne le fisse pas. Je ne désirais
» même pas vous voir. Je sais que je vous ai gra-
» vement offensé, si gravement, que ma vie ne
» peut suffire à expier cette offense. J'ai offert
» cette expiation en proposant au conseil privé de

» plaider coupable, si l'on voulait consentir à la
» suppression de ces lettres. J'ai fait plus encore;
» j'ai déclaré que je subirais ma sentence sans
» prononcer une parole pour ma défense, ne de-
» mandant, en échange, que la suppression de ces
» documents. Mon intention était, en plaidant cou-
» pable, d'aller au-devant de leur accusation, et
» de leur enlever toute possibilité de faire usage
» des lettres.

» Ce que je vais vous raconter maintenant ne
» peut, je le reconnais, me justifier nullement à
» vos yeux. Mais sachez que le jour où pour la
» première fois je m'adressai à votre fille (*when I*
» *first addressed your daughter*), je croyais que,
» dans peu de temps, mon sort serait décidé. Je
» n'attendais pas, et même je ne désirais pas,
» dans les circonstances où je me trouvais, qu'elle
» répondît à mon affection. Je voulais seulement
» savoir si son cœur était libre, et si je pouvais
» concevoir quelque espoir, dans un avenir plus

» ou moins éloigné. Je ne reçus d'elle aucun en-
» couragement quelconque. Elle me dit qu'elle n'a-
» vait d'attachement pour personne; et, en effet,
» elle ne me parut pas éprouver de sentiment qui
» lui inspirât le désir de vous quitter. Je retour-
» nai donc chez vous, pensant qu'il n'en pouvait
» résulter de plaisir ou de peine que pour moi
» seul. Je n'aperçus aucun progrès d'affection de
» sa part, et rien, dans sa conduite envers moi,
» qui m'autorisât à penser qu'elle me distinguait
» d'une connaissance ordinaire. Quelque temps
» après, j'eus des raisons de supposer que cer-
» taines découvertes avaient été faites, qui m'obli-
» geraient à quitter l'Irlande immédiatement, et je
» vins chez elle pour rompre tout ce qui entre
» nous avait pu ressembler à un engagement. Elle-
» même, ce jour-là, me demanda de cesser mes
» visites; c'était mon intention, et je lui en dis
» la raison. Ce fut alors, pour la première fois,
» lorsqu'elle me vit malheureux, que je m'aperçus

» à son émotion qu'il y avait de sa part un re-
» tour d'affection, et qu'il était trop tard pour re-
» culer. Je découvris plus tard que mes craintes
» étaient sans fondement, et je restai. Dans tout
» cela, il y a eu sans doute beaucoup de torts de
» ma part, mais il y a eu aussi de ce malheur
» qui semble m'avoir accompagné partout. Si j'ai
» écrit à votre fille depuis un triste événement, ce
» fut un nouveau manque de convenance (*an ad-*
» *ditional breach of propriety*) dont j'ai cruelle-
» ment souffert; cependant, je vous l'avouerai avec
» candeur, non-seulement ce tort ne me paraît pas
» de la même gravité, mais je le regarde comme
» inévitable après ce qui s'était passé; car, bien
» que je ne prétende pas justifier le moins du
» monde ma conduite précédente, du moment qu'un
» attachement existait entre nous (et de plus sin-
» cère, il n'en fut jamais), je sentais que, dans
» ma position particulière, l'incertitude où j'aurais
» laissé votre fille de mon sort, n'aurait ni détaché

» de moi ses affections, ni diminué son anxiété;
» et la regardant déjà comme celle que j'espérais
» avoir pour compagne dans la vie, si j'avais
» vécu, j'ai fait céder toute autre considération au
» désir de soulager son anxiété. J'aurais mieux
» aimé posséder l'affection de votre fille, dans les
» plus lointains établissements de l'Amérique, que
» la première situation de ce pays-ci sans elle. Je
» ne sais si par cet aveu j'atténuerai mes torts;
» je ne sais si le succès aurait effacé le souvenir
» de ce que j'ai fait; mais ce que je sais, c'est
» qu'on pourrait épargner à un homme, déjà
» sous le froid de la mort, la froideur de ses an-
» ciens amis, et ne rien ajouter à ce qu'il souf-
» fre, non pour lui-même, mais pour ceux à qui
» il ne laisse après lui que la douleur. »

On peut remarquer ici combien la passion al-
tère souvent le caractère; il serait difficile de re-

connaître, à la timidité douloureuse, à l'humilité de ce langage, l'homme dont nous verrons plus tard la fière et énergique défense. On sent qu'il écrit la rougeur sur le front; il s'excuse avec modestie, il supplie avec dignité, et il semble que tant de simplicité, de tendresse d'âme aurait dû émouvoir l'homme le plus implacable. Cette lettre si noble et si touchante ne parvint pas cependant à désarmer le ressentiment de Curran; il est certain qu'il ne revit pas Robert Emmet, et ce qui est plus singulier, il ne paraît pas qu'il ait fait aucun effort pour lui sauver la vie. Assurément, s'il l'eût tenté, son fils, très-empressé d'apprendre au public tout ce qui peut honorer la mémoire de son père, n'aurait pas négligé de l'en instruire. Ayant à plaider pour l'un des insurgés, il saisit avec empressement cette occasion de condamner l'insurrection en termes durs et méprisants, et de se disculper par là de tout soupçon. Ceux qui parlent le plus sévèrement de cette malheureuse ten-

tative sont précisément Curran, dans son discours, et le fils de Grattan dans ses mémoires; tant il est vrai, qu'en cas d'échec, il vaut mieux être jugé par ses ennemis que par ses amis. Ceux-là, du moins, n'ont aucune crainte de voir la défaite compromettre leur position personnelle; et ce même parti qui met le plus grand soin à se séparer des vaincus, eût été, par sa position intermédiaire, entraîné à se rallier des premiers autour du vainqueur. C'est là un des tristes spectacles qu'offre la nature humaine, vue à la lueur de l'adversité.

Cependant, les procès devant les cours martiales et les exécutions se succédaient sans relâche. Parmi les insurgés, quelques-uns moururent avec fermeté et restèrent jusqu'au bout fidèles à leur cause; d'autres témoignèrent en mourant des sentiments de repentir; d'autres enfin protestèrent de leur innocence, et soutinrent qu'ils étaient condamnés pour des faits dont ils n'avaient pas la moindre connaissance. Un jeune homme d'une famille res-

pectable, nommé Félix Rourke, fut, par un raffinement de cruauté, pendu devant la maison de son père. Mais l'attention publique était surtout fixée sur le procès de Robert Emmet. Sa jeunesse, ses talents, son caractère, sa position dans le monde, tout appelait sur lui l'intérêt et la curiosité. Il ne se faisait aucune illusion sur le sort qui l'attendait, et l'envisageait avec une fermeté dont on peut juger par les traits suivants. Quelques jours avant son procès, le directeur de la prison faisant sa ronde, entra brusquement dans sa chambre, et le voyant absorbé dans ses réflexions, avec une expression de physionomie toute particulière, s'excusa de l'avoir dérangé. Il y avait sur la petite table, où on lui apportait ses repas, une natte de cheveux à moitié tressée, attachée à une longue épingle. « Vous voyez, » lui dit Robert, « si j'emploie innocemment mon temps : ces cheveux sont ceux d'une personne qui m'est chère, et je suis occupé à les tresser afin de pou-

voir les porter sur moi le jour de mon exécution [1]. » Le jour de sa mort, on trouva sur sa table un dessin de sa main, à la plume, admirablement bien fait; c'était son propre portrait, d'une ressemblance frappante, la tête séparée du corps qui était étendu tout auprès, environné de l'échafaud, de la hache et de tout l'effrayant appareil de l'exécution pour haute trahison [2].

On raconte que quelques jours avant le procès mademoiselle Curran parvint à revoir une dernière fois l'homme qu'elle aimait, et qui allait périr de la

[1] La destinée semble souvent se faire un jeu de ce que les sentiments ont de plus touchant et de plus sacré. Les vêtements que Robert Emmet portait ce jour-là furent, après sa mort, recueillis par les soins pieux d'un ami. Cet ami ne prit en mourant, à ce qu'il paraît, aucune disposition à cet égard, et il est certain que, quelques années après, on offrait dans une vente publique, à la curiosité des amateurs, l'habit où se voyait encore la natte des cheveux noirs de mademoiselle Curran.

[2] En vérité, dit Phillips, qui rapporte ces anecdotes, ce n'était pas un jeune homme que l'adversité pût ébranler ou abattre. (Phillips, *Recollections of Curran.*)

main du bourreau. Robert Emmet était debout la tête appuyée contre la fenêtre de sa prison, plongé dans une triste rêverie, lorsqu'en se retournant, il vit mademoiselle Curran, immobile sur le seuil de la porte [1]. Il ne parut pas surpris ; mais allant à elle, il la prit dans ses bras et la serra tendrement contre son cœur, sans prononcer une parole. Le son de sa voix trahit seul son émotion, lorsqu'il lui demanda de ne pas l'oublier, de se souvenir de lui avec affection lorsqu'elle reverrait les lieux témoins de leur bonheur passé, où s'étaient écoulés les jours de leur jeunesse ; il la supplia surtout de ne jamais permettre que devant elle le monde prononçât son nom avec légèreté et mépris. Il se montra plutôt tendre et protecteur que passionné. Ne voulant pas prolonger la déchirante douleur

[1] Mademoiselle Curran fut introduite dans la prison par le geôlier, qui, depuis, a raconté cette scène. (*Rebellion Book and black history. Robert Emmet, and his contemporaries.*)

d'un dernier adieu, il ramena jusqu'à la porte la malheureuse jeune fille silencieuse et tremblante, qui se laissa conduire sans résistance. Au moment de le quitter, elle le regarda d'un regard où se peignait toute la détresse de son âme; la porte se ferma, et ils se séparèrent pour ne plus se revoir.

Un article du *Times* (décembre 1841), intitulé : *Robert Emmet and the gaoler of Kilmainham,* nous apprend qu'une tentative pour faire évader Robert Emmet (*that ill fated but deeply interesting young man*), eut lieu dans l'intervalle qui sépara son arrestation de son procès. Il en fut instruit et put concevoir quelque espérance de succès. On voulait le faire passer en Amérique. Une somme de mille livres devait être remise au geôlier de la prison, Georges Dunn, par l'entremise du docteur Trevor, que Madden appelle l'inquisiteur de Kilmainham, moyennant quoi il promettait de favoriser par tous les moyens possibles l'évasion du prisonnier. Aus-

sitôt l'argent reçu, le docteur révéla tout à la police. Dans une lettre anonyme, provoquée par cet article et signée du nom de Verax, un correspondant du *Times* s'est vanté d'avoir contribué autant qu'il dépendait de lui à l'évasion de Robert Emmet[1].

Enfin arriva le grand jour que le public attendait avec tant d'anxiété. Robert Emmet comparut le 15 septembre, devant une commission spéciale présidée par lord Norbury ; le baron Georges et

[1] « Celui qui écrit cette lettre, » dit l'anonyme, « connaissait bien tout le péril et la difficulté de l'entreprise ; il savait qu'il courrait grand risque d'être compromis lui-même par là, dans un cas de haute trahison ; il reconnaît son crime légal ; mais, de son crime moral, il avoue qu'il éprouve peu de repentir ; il n'a qu'un regret, c'est d'avoir échoué dans cette entreprise. Robert Emmet avait un grand et noble cœur ; il partageait avec sa famille ces talents supérieurs qui ont rendu le nom des Emmet immortel ; mais surtout il était alors sur le bord de la tombe, la main de la mort déjà étendue sur lui ; et quel est l'homme, ayant un cœur, qui, en pareille circonstance, n'eût pas agi comme j'ai fait ? Si celui qui écrit cette lettre fut un criminel, il se glorifie de l'avoir été avec M. Wilson et M. Hutchinson. »

le baron Daly, juges ; Messieurs Standish O'Grady et Plunket, avocat général et solliciteur général de la couronne. Messieurs Burrowes et Mac Nally furent désignés comme avocats de l'accusé. Il faut pour comprendre ici la position des parties, savoir que lord Norbury était un des hommes les plus justement décriés, pour la cruauté de sa conduite en 1798 ; on l'avait surnommé *the hanging judge*, et l'on savait qu'aucun accusé ne sortait vivant de ses mains. Sous le nom de monsieur Toler, il avait poursuivi les enfants de lord Fitz Gerald, et demandé que leurs biens fussent confisqués, comme si leur père, qui était mort en prison, avait encouru la peine capitale. Monsieur Plunket, depuis lord Plunket, était un orateur éminent de l'opposition patriotique dans l'ancien Parlement d'Irlande. Sa forte et pénétrante éloquence lui donnait une singulière puissance sur ses auditeurs. Il avait été l'ami d'enfance de Thomas Addis Emmet, bien qu'il n'eût pas partagé toutes ses opinions ; dans les débats de l'acte

d'union, il n'avait pas craint de déclarer à la tribune que la résistance devenait désormais un devoir, et que l'insurrection n'était plus pour l'Irlande une question de droit, mais de prudence. « Pour ma part, » s'était-il écrié, « je résisterai jusqu'à mon dernier souffle, jusqu'à la dernière goutte de mon sang, et quand je sentirai approcher l'heure de ma dissolution, je conduirai, comme le père d'Annibal, mes enfants aux pieds des autels, et je leur ferai jurer une guerre éternelle aux ennemis de la liberté de leur pays. Je vous défends d'attenter à la constitution, et, si vous le faites, je déclare qu'aucun homme en Irlande ne sera tenu de vous obéir. » Trois ans suffirent à calmer l'indignation de monsieur Plunket, qui devint, après ce court délai, solliciteur général de la couronne. Ayant oublié ses éloquentes invectives, ou désirant peut-être les faire oublier, il poursuivit l'infortuné jeune homme qui avait eu le malheur de prendre ses paroles au sérieux, avec une dureté et une véhémence révoltantes pour les

assistants [1]. Madden se plaît à mettre malicieusement en contraste les passages du discours où monsieur Plunket flétrit l'insurrection de 1803, et ceux où il avait lui-même excité à l'insurrection. Ces sortes de conversions ne sont pas particulières à l'Irlande; on en trouverait l'exemple dans d'autres temps et d'autres pays.

Quand Robert Emmet quitta la prison pour se

[1] Quelques années plus tard, lord Plunket intenta un procès aux auteurs d'un livre intitulé : *Sketches of history, politics, and manners in Ireland,* qui lui reprochait avec amertume sa conduite dans le procès de Robert Emmet. L'auteur s'exprimait en ces termes : « Les avocats généraux ont de tout temps été de la race des chiens de chasse ; ils abandonnent rarement leur proie par raison de reconnaissance et d'humanité. Nous en avons un exemple dans le procès de lord Essex, où le célèbre chancelier Bacon poursuivit son bienfaiteur et son ami. Monsieur Plunket, avocat général d'Irlande, est un orateur éminent au barreau et dans le Parlement ; cependant sa conduite, dans le procès de monsieur Emmet pour haute trahison, il y a sept ans, a soulevé la réprobation publique. La véhémence et la rancune avec laquelle il poursuivit cet infortuné jeune homme, étonnèrent et scandalisèrent ceux qui connaissaient les obligations qu'il avait au père et à la

rendre à la cour de justice, il échangea quelques paroles à la grille avec monsieur Saint-John Mason, son cousin enfermé alors lui-même à Kilmainham. En réponse à quelques observations de monsieur Mason, on l'entendit prononcer ces derniers mots : « *in utrumque paratus.* » Il était vêtu de noir de la tête aux pieds, portait une cravate de velours noir et des bottes à revers, qu'on appelait alors bottes à la hessoise (*hessian boots*).

famille de Robert Emmet. On n'a jamais bien su la raison de cette conduite, qui lui a beaucoup nui dans l'estime des honnêtes gens. »

Un certain embarras se fait sentir dans la justification de lord Plunket. Il n'eut pas de peine à prouver qu'il n'avait pas reçu, comme on le prétendait, de services personnels du père de Robert Emmet, et qu'il ne le connaissait même pas. Mais il n'en reste pas moins avéré qu'il avait été l'ami d'enfance de Thomas Addis Emmet. « Monsieur Plunket, » dit Mac-Neven (*Pieces of Irish history*), « avait été l'ami intime d'Emmet, le compagnon de son enfance et de sa jeunesse. »

Monsieur Cobbet avait coutume, dans le Parlement d'Angleterre, d'appeler monsieur Plunket, «le père des Annibal, » en souvenir du fameux discours qu'avait suivi sa prompte conversion.

IV

Ce fut à dix heures du matin que le procès commença. La foule était immense. Les militaires avaient par ordre envahi la salle. On ne voyait au loin que des uniformes, et le vrai public, repoussé de toutes parts, se pressait aux portes. En s'asseyant au banc des accusés, Robert Emmet mit la main sur l'épaule de monsieur Burrowes, qu'il avait désigné comme son avocat, et lui dit : « Mon cher ami, vous ne me défendrez pas ; je connais votre talent et votre courage, mais vous n'exercerez aujourd'hui ni l'un ni l'autre en ma faveur. » — La séance s'ouvrit par la lecture de l'acte d'accusation intenté « contre Robert Emmet, Esquire, sujet de notre seigneur et roi légitime, qui, n'ayant pas la crainte de Dieu dans le cœur, mais étant mû par l'instigation du démon, a traîtreusement conspiré contre son roi légitime, auquel il doit, comme tout fidèle sujet,

amour et obéissance, a troublé la paix du royaume et voulu dépouiller notredit seigneur et roi légitime du gouvernement de ce pays, etc., etc. » Après la lecture de l'acte d'accusation, on demanda à l'accusé s'il plaidait coupable ou non coupable. Robert Emmet répondit d'une voix ferme : « non coupable. » Monsieur Standish O'Grady, avocat général, prit alors la parole. Son discours fut long, sans mouvement et sans couleur, mais grave et convenable. On sent dans ses paroles l'accent d'un homme honnête et convaincu. La partialité de son point de vue et la dureté de son langage sont empreintes d'une telle bonne foi, qu'elles ne nuisent pas au respect qu'inspire le magistrat. Après un éloge emphatique et étendu du gouvernement anglais et des bienfaits de son administration en Irlande, il fait un récit succinct de la récente insurrection, méprisable par son insignifiance, quoique atroce dans ses effets, issue d'une conspiration où l'odieux le dispute au ridicule. Il réduit l'entreprise aux plus misérables

proportions, et va jusqu'à dire que le plaisir de revêtir l'uniforme de l'armée rebelle a sans doute joué un rôle dans l'entreprise d'un aussi jeune homme. Cette conspiration n'a servi, du reste, qu'à mieux faire éclater l'amour du peuple d'Irlande pour son roi légitime « Nous n'avons pas traduit aujourd'hui, messieurs, à la barre du tribunal un homme entraîné et séduit par d'autres, mais un gentleman qu'on peut regarder comme l'auteur, la vie et l'âme de la rébellion. Son intelligence avec la France et son intention d'introduire les étrangers au sein de son pays ne peuvent être l'objet d'aucun doute. » A cette occasion, vient un sombre tableau de la révolution française, « fléau du monde et des sociétés civilisées. » Lisant ensuite le projet de lettre interrompue, trouvé chez Robert Emmet, le jour de son arrestation, l'avocat général s'arrête à cette phrase : — « Quel est celui qui, conspirant en Ir-
» lande contre le gouvernement anglais, ne sait
» qu'il y risque sa vie ? » On dirait en vérité, à

la promptitude avec laquelle certains individus s'embarquent dans les conspirations, que cette leçon salutaire n'a pas encore été suffisamment imprimée dans leur tête. Je désirerais que tout homme, qui entre dans ces projets de trahison, se demandât sérieusement s'il est décidé à encourir la perte de sa vie, de sa fortune, et le blâme du monde. Si ceux qui ont comparu devant les tribunaux n'ont été jusqu'à présent que des individus obscurs, isolés et de peu de conséquence, je m'en afflige sincèrement avec le prisonnier. Mais j'espère que notre commission ne finira pas sans avoir offert au monde quelques exemples de sa justice, choisis dans les rangs plus élevés de la société. Il est certainement beaucoup plus important d'atteindre les chefs de la conspiration, que leurs instruments ; mais en vérité, il est absolument nécessaire de frapper les uns et les autres. Car s'il est vrai qu'il n'y aurait pas de rébellion sans conspirateurs, il est également certain qu'il n'y aurait pas de conspirateurs, s'il ne

se trouvait des instruments au service de leur ambition. C'est pourquoi les exemples d'une justice sévère sont nécessaires dans les basses comme dans les hautes classes de la société. Mais je reconnais que ces criminels montent à l'échafaud dans des sentiments fort différents ; celui qui a compromis la vie des autres est doublement coupable, et devra rendre à Dieu un compte terrible au jour de la grande rétribution. » L'avocat général termine son discours en recommandant aux jurés de ne pas se laisser détourner de leur devoir par une coupable commisération, d'oublier tout ce qu'ils pouvaient avoir entendu dire du prisonnier avant son jugement, et de ne tenir aucun compte de sa réputation et de sa conduite précédente. On comprend quel était ici le but de cette recommandation, qui se fait d'ordinaire dans l'intérêt de l'accusé : la réputation et la conduite de Robert Emmet ne plaidaient que trop en sa faveur.

Vinrent ensuite les dépositions des témoins qui

se rapportèrent aux scènes diverses de l'insurrection. John Fleming, natif de Kildare, déposa qu'il avait vu, à neuf heures du soir, le prisonnier ayant deux pistolets à sa ceinture, déboucher dans Thomas-Street, suivi de cinquante hommes auxquels il dit : venez, mes enfants, et se diriger du côté de la place du Marché. Les insurgés lui obéissaient et semblaient le regarder comme leur chef. Patrick Farrell déposa qu'il était tombé au milieu d'une bande d'insurgés qui avaient voulu le fusiller; que Robert Emmet était intervenu et lui avait sauvé la vie. Edward Wilson, George Tyrrell, Michael Frayne, Terenz Colgan, Robert Lindsay, le capitaine Henry Evelyn, John Dyle, etc., déposèrent ensuite. La dernière déposition fut celle du major Sirr, qui raconta les diverses circonstances de l'arrestation. Pendant tout ce temps Robert Emmet était demeuré dans un profond silence. Lorsque communication fut donnée à la cour des papiers trouvés dans le dépôt de Thomas-

Street, il demanda seulement, par l'intermédiaire de son avocat, qu'on lût tout haut le paragraphe suivant, tiré du manifeste du gouvernement provisoire.

« Désormais l'usage du fouet et de la torture sera interdit sur le sol de l'Irlande, et ne pourra, sous aucun prétexte, être infligé à un individu quelconque. »

La liste des témoins était épuisée. Monsieur Mac Nally, avocat de Robert Emmet, déclara que l'accusé n'ayant pas appelé de témoins à décharge, ne faisant aucune observation sur les témoignages précédents, et n'ayant pas l'intention de se défendre, le débat lui semblait désormais clos des deux côtés. Mais monsieur Plunket, solliciteur général de la couronne, se leva et dit : « C'est avec un extrême regret que, dans de pareilles circonstances, je ne me sens pas libre de suivre l'exemple qui vient de m'être donné par l'avocat de l'accusé. »

L'avocat général fit alors observer que le prisonnier n'ayant pas présenté de défense, il n'était pas nécessaire que l'avocat de la couronne prît la parole. C'était donc d'après son désir personnel que monsieur Plunket allait maintenant s'adresser à la cour.

Monsieur Plunket se leva, et prononça un discours qui excéda en longueur celui de l'avocat général. Il parla avec élégance, précision et rigueur; il accumula toutes les preuves de la culpabilité, et appela sur la tête de l'accusé la juste sévérité des lois. « Vous voyez ici, » dit-il, « le centre, la vie, le sang et l'âme de cette atroce conspiration. Le prisonnier arrive de France au moment où la guerre va être déclarée entre ce pays et l'Angleterre; aussitôt que la guerre commence, il met à exécution ses projets de trahison, de concert avec l'invasion étrangère. Il est facile, messieurs, de tirer la conséquence d'une pareille conduite. Le but avoué de la conspiration

(car ils n'auraient osé proclamer leurs véritables intentions) était de séparer l'Irlande de l'Angleterre. Messieurs, ce serait perdre mon temps et celui de la cour, que de vous démontrer la criminelle folie de celui qui cherche à dissoudre cet empire, dont la gloire et le bonheur dépendent de son indissoluble union. S'il était possible de rompre cette union, de dénouer les liens qui nous attachent à l'Angleterre, et de nous lancer sur l'océan des révolutions, qui pourrait répondre de l'existence de l'Irlande pour une année seulement? Dieu et la nature ont fait ces deux pays essentiels l'un à l'autre; puissent-ils demeurer unis jusqu'à la fin des temps[1]! Ainsi, » continua mon-

[1] « L'éloquence de ces paroles, » dit Madden, « n'est peut-être inférieure qu'à ce passage du discours de monsieur Plunket, dans les débats de l'acte d'union : «Sans doute je suis profondément attaché à l'union avec l'Angleterre, parce que je la regarde comme essentielle à la liberté de l'Irlande. Mais je n'hésite pas à déclarer que si l'ambition d'un ministre vient attaquer cette liberté,

sieur Plunket, « ils cherchent à introduire chez cette heureuse nation, qui jouit du bienfait d'une admirable constitution, l'infection de leurs nouveaux principes français; et ils ne sauraient citer un seul exemple d'oppression, qui puisse excuser leur criminelle tentative! Où est l'homme qui ne puisse dans ce pays exercer une honnête industrie, et jouir en paix de ses propriétés? Que demandent-ils? De quoi se plaignent-ils? Quel est le bien désiré par un sage ami de la liberté dont ce peuple ne soit en pleine possession[1]? Ces oi-

et me forcer à l'alternative de me séparer de l'Angleterre, ou de sacrifier l'indépendance de mon pays, je jette aux vents l'union avec l'Angleterre, et je serre contre mon cœur l'indépendance de mon pays. »

[1] « Trois ans ne s'étaient pas écoulés, » s'écrie Madden, « depuis que monsieur Plunket avait jeté aux vents l'union avec l'Angleterre, et serré contre son cœur l'indépendance de son pays. Cette indépendance était anéantie, et il n'y avait plus alors en Irlande un seul exemple d'oppression dont on pût se plaindre! nous étions en possession de tous les biens que peut désirer un sage ami de la liberté! »

seuses histoires de six cents ans d'oppression, sans un fait qui puisse les appuyer, ne sont qu'un prétexte aux ambitieux et aux factieux pour séduire la crédulité et l'ignorance. Ce n'est pas à nous, messieurs, de poser des limites à la miséricorde de Dieu, et lui seul sait ce que peut produire un sincère repentir. Mais si cet infortuné jeune homme, qui a fait de ses grands talents un si triste usage, conserve encore quelques traces de l'éducation vertueuse qu'il a reçue, il emploiera ce qui lui reste de temps à faire, vis-à-vis de Dieu et de son pays, une expiation solennelle de ses crimes. On dit qu'il a sauvé la vie de Farrell. Puisse le souvenir de cette bonne action adoucir ses derniers moments! Mais s'il n'a pas, dans son plan général de destruction, médité de meurtres individuels, ce n'est assurément pas un titre à la compassion des juges. J'espère que tout le sang qui a été répandu dans les rues de Dublin et sur l'échafaud, ne sera pas redemandé au prisonnier. Dans l'espace d'une heure,

quelles scènes de sang et d'horreur ont épouvanté la capitale! Et cependant ils osent invoquer la protection de Dieu sur leur cause, parce qu'elle est juste; mais comme elle est coupable, atroce et abominable, je prie Dieu avec ardeur de la confondre et de l'anéantir. »

Lord Norbury résuma les débats, et au grand étonnement des assistants, il se montra moins dur et moins violent dans son langage que monsieur Standish O'Grady et monsieur Plunket. L'accusé fut déclaré coupable à l'unanimité. Monsieur Mac Nally demanda de sa part que le jugement fût remis au lendemain; il était déjà tard; la séance durait depuis dix heures du matin et devait se prolonger jusqu'à onze heures du soir. Cette demande fut refusée. Le clerc de la couronne se tournant alors vers l'accusé, lui demanda selon l'usage : « Qu'avez-vous maintenant à dire pour que la sentence de mort et l'exécution ne soient pas prononcées contre vous suivant la loi? »

Robert Emmet se leva, s'avança dans le prétoire[1], salua légèrement la cour, et, avec le plus grand calme, prit la parole en ces termes[2] :

« Mylords,

» Ce que j'ai à dire pour que la sentence de mort ne soit pas prononcée contre moi suivant la loi?

» Sur les raisons légales de ne point prononcer contre moi un arrêt de mort, et son exécution, je n'ai rien à dire. Mais afin de relever l'honneur de mon caractère des imputations et des calomnies dont il a

[1] *The dock,* fond de la salle où se tient la cour.

[2] Je voudrais ne pas altérer, par ma faible traduction, ce célèbre discours, le plus beau, selon lord Cloncurry, dont puissent se vanter les annales de l'éloquence irlandaise. Malheureusement les mouvements de l'éloquence, et surtout l'élégance et la dignité naturelles de la langue anglaise perdent beaucoup à passer en français. Ce discours, écrit de souvenir par les auditeurs, contient des répétitions, des longueurs, et une certaine confusion dans l'ordre des idées, qui tient évidemment à l'imperfection de

été l'objet, j'ai beaucoup à dire. Il ne me conviendrait pas de chercher à modifier le sentence que vous allez prononcer; mais j'ai à défendre ce qui m'est plus cher que la vie, et ce que vous avez nécessairement travaillé à détruire, comme c'était votre office dans la situation de ce pays opprimé. Je n'imagine point que vos seigneuries donnent créance aux paroles que je vais proférer; je n'ai pas l'espérance de pouvoir mettre ma réputation comme à l'ancre dans la conscience des membres de la cour; je n'ai qu'un désir, c'est que vos seigneuries la laissent flotter dans leurs souvenirs, jusqu'à ce qu'elle rencontre

la reproduction. Il est assez curieux de comparer les diverses éditions. Dans le *State trials* anglais, et les *Reports* de Ridgeway, toute la portion nerveuse, incisive, a été retranchée ; il ne reste que l'accent d'une noble et touchante résignation. Dans le *Rebellion Book*, au contraire, le discours, imprimé gratis à l'usage du peuple, a pris un caractère mélodramatique ; les interjections, les exclamations sont multipliées. J'ai cherché, d'après ces diverses éditions, à le rétablir, tel qu'il a dû réellement être prononcé.

quelque port hospitalier qui l'abrite contre les tempêtes, dont en ce moment elle reçoit tous les coups.

» Je suis traduit ici, comme engagé dans une conspiration pour le renversement du gouvernement anglais en Irlande. Je l'avoue, je suis un conspirateur. En raison de ce fait, je dois subir la peine de la loi, et de mes intentions répondre devant Dieu; je suis prêt à faire l'un et l'autre.

» Si je ne devais que souffrir la mort après avoir été déclaré coupable, je ne fatiguerais pas votre attention, et je m'inclinerais en silence devant le sort qui m'attend. Mais la sentence légale qui livre mon corps à la hache du bourreau, désigne ma réputation au blâme de l'opinion. Un homme dans ma situation n'a pas seulement à affronter les rigueurs de sa destinée, mais encore celles du préjugé; quand la fortune l'abandonne et le livre aux mains de ses ennemis, son caractère est aussitôt attaqué et défiguré par la calomnie. Car ici, mylords, il faut bien qu'il y ait un crime et un criminel; entre vous et

moi un jour la postérité décidera. L'homme meurt, mais sa mémoire lui survit. Pour que la mienne ne soit pas déchue de tout droit au respect de mes concitoyens, je saisis cette occasion de repousser quelques-unes des charges produites contre moi.

» Je suis accusé d'être un émissaire de la France. Cela est faux. Je n'ai pas voulu livrer mon pays à une puissance étrangère, et moins qu'à toute autre, à la France. Jamais je n'ai nourri la plus lointaine idée d'établir la puissance française en Irlande. D'après le paragraphe qui commence l'adresse du gouvernement provisoire, il est évident que tout péril attaché à un effort d'indépendance était réputé préférable au péril plus fatal encore d'introduire une armée française dans ce pays. Et, ici, je me permettrai de relever dans le discours de monsieur l'avocat général une singulière erreur de raisonnement. « La preuve, » dit-il, « que nous comptions nécessairement sur l'assistance des Français, c'est que le plan de la conspiration avait été formé avant leur arrivée. »

La conclusion contraire ressort évidemment de son argumentation. Nous aurions, en effet, bien peu le droit de prétendre au patriotisme et au bon sens, l'hypocrisie de notre amour de la liberté serait bien palpable, si nous avions voulu vendre notre pays à un peuple, qui non-seulement est lui-même esclave, mais qui s'est fait l'instrument pervers et détesté de l'asservissement des autres. Voyez quelle a été la conduite de la France en Suisse, en Hollande, et en Italie. Pouvions-nous en espérer une meilleure à notre égard?

» Nous avons voulu livrer notre pays entre les mains de la France! Et pourquoi? — Pour changer de maîtres? — Si nous avions nourri de telles idées, comment aurions-nous pu parler de donner la liberté à nos compatriotes? comment aurions-nous pu nous saisir d'un motif aussi élevé? Toute conséquence pareille, inférée d'une partie quelconque de la proclamation du gouvernement provisoire, calomnie ses desseins; aucun fait ne la justifie.

Lisez la proclamation. Où est-il question du secours des Français? Serait-ce dans le passage où le peuple d'Irlande est appelé à montrer au monde qu'il est digne de reprendre son rang parmi les nations? qu'il a droit à être reçonnu comme peuple indépendant, par la seule preuve évidente qu'il puisse en donner, en s'arrachant de ses propres mains au joug de l'Angleterre? La conspiration n'avait-elle pas été organisée huit mois avant le commencement des hostilités? On dit que nous avions l'intention de livrer notre pays à la France; on l'affirme sans autre preuve qu'une simple assertion. Notre déclaration et nos actes prévalent contre vos paroles.

» Un concert avec la France a été, à la vérité, projeté; mais seulement dans la mesure où l'intérêt mutuel pouvait le sanctionner ou l'exiger. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai découvert quel est le lien qui unit les États entre eux. Nous savons fort bien que cette union n'existe qu'en raison de leur intérêt, et si cet intérêt vient à changer, ce ne

sont pas des articles écrits qui peuvent protéger l'État le plus faible et assurer son indépendance. Aussi l'intention du gouvernement provisoire n'a-t-elle jamais été de conclure une alliance permanente avec la France, sachant bien que les traités sont bientôt regardés comme nuls, et violés sous le moindre prétexte, aussitôt que l'intérêt mutuel a cessé d'exister. Il est vrai qu'il y a eu des négociations entre l'Irlande et la France; il est vrai que la guerre n'a pas été une surprise pour nous. Il y a encore aujourd'hui à Paris, mylords, un agent des Irlandais Unis, qui négocie avec le gouvernement français, afin d'obtenir de lui un secours suffisant pour accomplir la séparation de l'Irlande et de la Grande-Bretagne, assistance dont le préliminaire sera une garantie pour l'Irlande, semblable à celle que Franklin obtint pour l'Amérique. S'il réussira dans cette négociation, c'est ce dont l'Angleterre jugera un jour.

» Si les Français devaient venir en conquérants et

en ennemis, non appelés par les vœux du peuple, mon devoir serait de les combattre, jusqu'au terme de mes forces. Oui, mes concitoyens, je vous conseillerais d'aller à leur rencontre sur la plage, l'épée dans une main et la torche dans l'autre. Je voudrais marcher à eux avec toute la fureur d'une guerre destructive; je vous exciterais à les immoler dans leurs barques avant qu'ils eussent souillé le sol de ma patrie. S'ils réussissaient à débarquer, et si j'étais forcé de reculer devant la supériorité de la discipline, je leur disputerais chaque pouce de terrain, je brûlerais chaque brin d'herbe, et le dernier retranchement de la liberté serait mon tombeau. Ce que je ne pourrais faire moi-même, si je devais succomber, je le léguerais à mes concitoyens comme un dernier devoir à remplir, ayant la conscience que la vie, plus que la mort, est inutile tant qu'une nation étrangère tient mon pays sous son empire.

» Mylords, ce peut être le système d'une justice de colère, de plier l'âme d'un homme par l'humi-

liation à subir l'ignominie de l'échafaud; mais pire que la honte et les terreurs de l'échafaud serait pour moi l'imputation d'avoir été l'agent du despotisme et de l'ambition de la France; et, tant que j'aurai un souffle, je conjurerai mes concitoyens de ne pas me croire coupable d'un crime aussi honteux contre leurs libertés. Mon objet, et celui, du reste, du gouvernement provisoire était d'effectuer une séparation totale entre la Grande-Bretagne et l'Irlande.... » — Ici le prisonnier fut interrompu. Lord Norbury lui enjoignit impérativement de se taire, et d'écouter la sentence de la loi.

« J'ai ouï dire, mylord, reprit Robert Emmet, que les juges regardent quelquefois comme un devoir d'écouter avec patience et de parler avec humanité; d'exhorter la victime des lois, et de présenter avec un sentiment de bonté les opinions et les motifs qui l'ont porté au crime dont il est réputé coupable. Qu'un juge ait tenu pour son devoir d'en agir ainsi, je n'en fais aucun doute; mais où

est la liberté si vantée de vos institutions? où est l'impartialité tant célébrée, la clémence, la douceur de vos cours de justice, si un malheureux prisonnier, que votre politique, et non votre justice, est sur le point d'envoyer à l'échafaud, n'a pas la permission d'expliquer ses motifs et de défendre les principes qui l'ont fait agir?

» Vous êtes le juge, mylord, et je suis le criminel, ou du moins supposé tel. Par une révolution de pouvoir, nous pourrions changer de place, jamais de caractère. Si je comparais à la barre de cette cour et ne puis me défendre, quelle comédie est donc votre justice! Si je comparais à cette barre et ne puis me défendre, comment osez-vous me calomnier! Cette sentence de mort que m'inflige votre politique profane condamne-t-elle ma langue au silence, et ma réputation à l'opprobre? Votre bourreau peut abréger la durée de mon existence, mais tant que je vivrai, je ne renoncerai pas à défendre mon nom et mes motifs contre vos accusa-

tions; et, en homme à qui la renommée est plus chère que la vie, j'emploierai les derniers restes de cette vie à défendre la réputation qui doit vivre après moi, seul legs que je puisse laisser à ceux que j'honore et que j'aime, et pour qui je suis fier de périr.

» Comme hommes, mylord, il nous faudra comparaître au grand jour devant un même tribunal, et ce sera alors à celui qui sonde les cœurs de montrer à l'univers réuni de quel côté étaient les actions les plus vertueuses et les plus purs motifs, des oppresseurs de mon pays ou..... »

A ces mots, il y eut quelque agitation dans la cour qui voulut de nouveau retirer la parole à l'accusé.

« Si l'on refuse à un homme mourant, poursuit Robert Emmet, le privilége de se disculper des reproches lancés contre lui, alors qu'il s'est vu accuser de vouloir ruiner pour de misérables considérations les libertés de son pays; pourquoi donc

m'insulter, mylord, ou plutôt pourquoi insulter la justice, en me demandant mes raisons pour qu'une sentence capitale ne soit pas prononcée contre moi? Je sais, mylords, que la forme vous prescrivait de poser la question ; la forme aussi donne le droit de répondre. Sans doute on pouvait se dispenser de cette forme, comme aussi de toute la cérémonie du procès, puisque l'arrêt était déjà prononcé au palais du gouvernement avant que la liste de votre jury ne fût dressée [1]. Vos seigneuries ne sont que les prêtres de l'oracle, et je me soumets ; mais j'insiste pour l'observation de la totalité des formes.... »

Ici monsieur Emmet s'arrêta ; et, après un moment d'hésitation, la cour l'engagea à poursuivre. « Et maintenant, à toutes ces trahisons, quel motif? L'ambition! Si j'avais été un ambitieux, mes

[1] Sur ce que l'institution du jury avait de mensonger et de dérisoire en Irlande, voyez M. Gustave de Beaumont, t. 1er, p. 266. *Du Jury en Irlande.*

concitoyens, il m'aurait été bien aisé, avec mon éducation, ma fortune, le nom et la considération de ma famille, de m'asseoir un jour parmi les plus fiers de vos oppresseurs. J'ai travaillé à la destruction de ce gouvernement qui maintient sa domination par l'impiété envers le Très-Haut; qui traite ce malheureux peuple comme les bêtes des forêts ; qui lâche l'homme sur son frère, et lui fait, au nom de la religion, porter les mains à la gorge de son ami, s'il croit un peu plus ou un peu moins que le symbole du gouvernement; qui règne au milieu des pleurs des veuves et des orphelins qu'il a faits..... »

De violents murmures couvrirent pendant quelques instants la voix de l'accusé.

Robert Emmet. — « Lorsque mon esprit aura rejoint ces légions de héros martyrs, qui ont versé leur sang sur l'échafaud et les champs de bataille, c'est mon espérance que ma mémoire et mon nom

pourront servir à animer ceux qui m'auront survécu. Je n'ai eu d'autre but que de venir en aide à mon pays, et de le délivrer de l'inhumaine oppression qu'il a trop longtemps et trop patiemment supportée : et j'ai la confiance, toute chimérique que cette noble entreprise puisse paraître, qu'il y a encore en Irlande assez d'union et de force... »

Une nouvelle interruption couvrit encore une fois la voix de Robert Emmet.

« Si je parle ainsi, ce n'est pas pour me donner la puérile satisfaction de vous causer un instant de malaise. Ce que j'ai dit n'était pas destiné à vos seigneuries, dont la situation m'inspire plus de commisération que d'envie; mes explications sont pour mes concitoyens. Si un véritable Irlandais est présent ici, que mes dernières paroles le consolent à l'heure de l'affliction.

» On m'a attribué assez d'importance pour me considérer comme la clef de voûte de la fédération

des Irlandais, ou, ainsi qu'on la dit, comme le sang et la vie de cette conspiration. Vous me faites beaucoup trop d'honneur. Vous avez prêté au subordonné toute l'autorité du supérieur. Il y a des hommes engagés dans cette conspiration qui sont non-seulement supérieurs à moi, mais encore à tout ce que vous pouvez penser de vous-même, mylord; des hommes tels que je m'incline devant l'éclat de leur génie et de leurs vertus avec une respectueuse déférence; qui ne daigneraient pas vous appeler leur ami; qui ne voudraient pas s'abaisser à serrer votre main teinte de sang... »

Ici monsieur Emmet fut interrompu par lord Norbury.

Robert Emmet. — « Quoi! mylord, je vous permettrais de me dire que je suis responsable de tout le sang qui a été et qui sera versé dans la lutte de l'opprimé contre l'oppresseur! Me direz-vous cela, et serais-je assez vil pour ne pas vous ren-

voyer cette accusation, à vous, mylord, qui pourriez nager à votre aise dans le sang innocent que vous avez répandu sur le sol de l'Irlande... »

A ces mots la cour intervint pour faire taire l'accusé, et lord Norbury parut visiblement troublé.

Robert Emmet. — « Je ne crains pas d'approcher du juge tout-puissant pour répondre de la conduite de ma courte vie; dois-je donc ici trembler d'épouvante devant les restes d'une vie mortelle? Que nul homme ne porte atteinte à ma mémoire en me croyant capable de m'être engagé dans une autre cause que celle de la liberté et de l'indépendance de ma patrie. Je ne me serais pas soumis à une oppression étrangère par la même raison qui me faisait résister à une tyrannie domestique... La France, même ennemie, ne saurait être plus implacable que l'ennemi qui est au cœur du pays... »

Lord Norbury. — « Monsieur Emmet, vous avez

été appelé à produire les motifs, si vous en avez, pour lesquels le jugement de la loi ne devait pas vous être appliqué. Au lieu de rien opposer, en point de droit, à ce qu'on passât outre au jugement, vous avez procédé de la manière la moins convenable pour un homme dans votre situation. Vous avez avoué et tâché de défendre des principes entièrement subversifs du gouvernement, entièrement subversifs de la tranquillité, du bien-être, et du bonheur de ce pays, qui vous a donné naissance, et vous avez professé la plus abominable doctrine de trahison.

» Vous avez, monsieur, l'honneur d'être un gentleman, et votre père occupait un poste honorable dans le gouvernement. Vous aviez un frère aîné, que la mort a enlevé, et qui de son vivant était un des plus grands ornements du barreau. Les lois de son pays avaient été l'étude de sa jeunesse, et l'étude de sa maturité fut de les cultiver et de les soutenir. Il vous a laissé un noble exemple à suivre, et s'il eût vécu, il aurait donné à vos talents la même

louable direction; il vous aurait appris à admirer et à soutenir cette constitution pour la destruction de laquelle vous avez conspiré avec les plus pervers et les plus abandonnés; vous associant à des hôteliers, à des bouchers, et autres gens pareils, que vous convoquiez en conseil pour ériger votre gouvernement provisoire... Quand vous êtes sorti, le soir, à la tête d'une bande d'assassins et vous êtes trouvé mêlé à leurs atrocités, vous deviez avoir perdu tout sentiment de ce que vous étiez. »

Après avoir remercié le juge des compliments qu'il avait bien voulu adresser à sa famille, monsieur Emmet reprit:

« Si l'esprit des illustres morts prend part aux intérêts de ceux qui leur étaient chers dans cette vie passagère, je demande à mon père d'abaisser ses regards sur son fils infortuné, d'examiner sévèrement sa conduite, et je ne pense pas qu'il le trouve

infidèle aux principes de morale et de patriotisme qu'il a de bonne heure versés dans son jeune cœur, et pour lesquels il lui reste maintenant à offrir sa vie.

» Mylords, mon intention n'est assurément pas de sortir des bornes de la modération, et je vous prie de m'arrêter si je m'en écarte; comprenez aussi de votre côté qu'il m'est impossible de me défendre en ne disant rien qui puisse vous être désagréable à entendre. »

Lord Norbury. — « Vous avez trop d'intelligence et de connaissance des lois, monsieur Emmet, pour ne pas comprendre qu'il ne m'est pas possible de vous laisser user ici d'une perverse et dangereuse éloquence, pour attaquer le principe même du gouvernement à qui vous devez obéissance. »

Robert Emmet. — « Mylord.... »

Lord Norbury. — « Si vous avez quelque chose à dire sur le point de droit, vous avez la parole; sinon je vous la retire; ce que vous avez dit jusqu'à présent confirme et justifie la sentence du jury.

Robert Emmet. — « Dans ce cas je me tairai; ma justification ne peut reposer que sur des principes abstraits et les applications de ces principes. J'aurais voulu développer les uns et les autres. J'avais tort sans doute de compter sur la liberté de la défense dans ce pays. Mais je descendrais dans la tombe avec un poids très-lourd sur le cœur, si l'on pouvait croire que j'aie agi dans une vue d'intérêt, ou d'ambition personnelle. J'adjure tous ceux qui ont entendu l'avocat général d'effacer de leur esprit une aussi mensongère imputation.

» Mylords, vous attendez avec impatience votre victime. Tout l'artifice de terreurs dont vous l'avez entourée, n'a pas glacé dans ses veines le sang dont

vous êtes avides, et tout à l'heure, il criera vengeance au ciel; mais patience encore. Je n'ai plus que peu de mots à dire; je marche à mon froid et muet tombeau. Le flambeau de ma vie est presque éteint. Je me suis séparé, pour la cause de mon pays, de tout ce qui m'était cher dans la vie, de l'idole de mon âme, de l'objet de mon affection. Il ne me reste plus qu'à recevoir ma récompense. Ma course est terminée. La tombe s'ouvre pour me recevoir, et je vais disparaître dans son sein. Je n'ai qu'une demande à faire au monde en le quittant: c'est la charité de son silence. Qu'aucun homme n'écrive mon épitaphe, car aucun homme connaissant mes motifs n'oserait aujourd'hui les défendre; qu'on ne souffre pas que l'ignorance et le préjugé les accusent. Qu'ils reposent dans l'obscurité et la paix; que ma mémoire soit laissée dans l'oubli; que ma tombe reste sans inscription jusqu'à ce que d'autres temps et d'autres hommes puissent rendre justice à mon caractère. Quand mon pays

aura repris son rang parmi les nations de la terre, alors, mais seulement alors, que mon épitaphe soit écrite. J'ai fini [1]. »

Lord Norbury. — « J'aurais voulu vous rappeler à des sentiments plus convenables à un homme placé dans votre triste situation. Une autre conduite, un autre langage siéraient à celui qui a en-

[1] « I have but a few words more to say. I am going to my cold and silent grave ; my lamp of life is nearly extinguished ; I have parted with every thing that was dear to me in this life, for my country's cause ; with the idol of my soul, the object of my affections ; my race is run ; the grave opens to receive me, and I sink into its bosom. I have but one request to make at my departure from this world, it is the charity of its silence. Let no man write my epitaph ; for as no man, who knows my motives, dares now vindicate them, let not prejudice nor ignorance asperse them. Let them rest in obscurity and peace. Let my memory be left in oblivion, and my tomb remain uninscribed, until other times and other men can do justice to my character. When my country takes her place among the nations of the earth, then and not till then, let my epitaph be written. I have done. »

trepris criminellement de renverser les lois et la constitution de son pays. »

Robert Emmet. — « Je répète encore une fois que je ne suis pas l'auteur de la conspiration; je l'ai trouvée organisée quand je suis arrivé ici. On me demanda de m'y joindre; je pris du temps pour y réfléchir, et l'on me dit que quelle que fût ma résolution, l'affaire irait avec ou sans moi. Après avoir mûrement délibéré, je la trouvai conforme à mes principes et je consentis à en faire partie; placé dans les mêmes circonstances, je le ferais encore. »

Lord Norbury. — « Je vous exhorte à ne pas quitter cette vie dans des sentiments d'hostilité aussi enracinés contre le gouvernement de votre pays, et à faire avant de mourir votre paix avec votre Dieu et votre roi. De tels sentiments obtiendront votre pardon dans la vie à venir et vous

aideront à supporter avec constance la terrible sentence que je vais prononcer contre vous. »

Alors lord Norbury, avec une émotion qui se trahissait dans le son de sa voix et qu'il n'avait jamais montrée en pareille circonstance, lut la sentence de mort qui devait être exécutée le lendemain à une heure. (Le condamné devait être, selon l'usage, pendu et décapité.) Le prisonnier se retira après avoir respectueusement salué la cour.

La condamnation de Robert Emmet n'eut rien d'extraordinaire dans un temps où la peine de mort n'était pas contestée en matière politique, puisque assurément il était coupable légalement. Mais l'animosité des juges ne fit que mieux ressortir ce merveilleux mélange d'audace et de douceur qui entraîna les cœurs de ceux qui assistèrent au procès. De si pathétiques accents pénètrent l'âme d'une émotion profonde, et le droit que la conscience a sur la force fait tressaillir ce qui est immortel dans

notre nature. Tant de fermeté d'esprit et de hardiesse de cœur étonnent chez un être si jeune aux prises avec une si redoutable destinée. On sent à la fois dans ses paroles l'accent d'une âme fière, qui a la conscience de sa grandeur, et je ne sais quelle inquiète préoccupation du nom qu'il laissera dans l'avenir. La touchante péroraison de ce discours rappelle les adieux à la vie que Sophocle met dans la bouche d'Antigone. « Pour toi, j'ai sacrifié ma vie, ma jeunesse, mon hymen, tout ce que j'avais de plus cher au monde. Je vais donc, toute en vie, descendre dans le séjour des morts. Je ne verrai plus la douce lumière des cieux. O tombeau! ô lit funèbre! demeure éternelle! J'entends la mort qui m'appelle et les dieux se taisent. Où sont mes forfaits? »

Il suffirait de lire le procès de Robert Emmet, pour être convaincu que la justice et la bonne cause étaient du côté de l'Irlande. Les âmes fortes éclairent de leur lumière l'obscurité des temps où

elles ont vécu. Quelques vers du Dante nous en apprennent plus sur les républiques italiennes, que toutes les chroniques contemporaines. Quand on navigue sur les bords du golfe d'Amalfi, la vague bleue s'entr'ouvre sous le poids de la barque qui fend les ondes, et laisse entrevoir le vif éclat du corail qui brille au pied des noirs rochers. Ainsi l'éclair de la vérité traverse l'incertitude et la contradiction des opinions humaines; souvent le cri de la passion, plus éloquent que tous les raisonnements, imprime à cette vérité encore douteuse le sceau de l'irrésistible évidence.

Tous ceux qui assistèrent au procès, parmi lesquels il faut citer monsieur Buchanan, consul des États-Unis, le docteur Macartney, le docteur Macabe et le docteur Haydon, déclarèrent n'avoir jamais rien entendu qui égalât la pénétrante éloquence du discours de Robert Emmet; et, trente ans après, les assistants ne parlaient pas sans émotion de la bonne grâce, de la liberté d'esprit et de la hau-

teur avec laquelle il affronta ses juges. Il prononça son discours à si haute voix, qu'on l'entendit distinctement aux portes extérieures de la cour, et cependant il n'y avait rien d'exagéré ni de déclamatoire dans son débit; « sa voix était au contraire, » dit Madden, « modulée avec une exquise délicatesse, et ses gestes, plus ou moins véhéments, correspondaient aux accents de sa voix. Il s'avançait et se reculait derrière la barre, avec un certain mouvement du corps, qui lui était particulier quand il parlait, et qui ne manquait pas de grâce. » Il faut écouter ici des témoignages qui ne sont pas suspects de partialité. Ce même correspondant du *Times* signant sa lettre du nom de Verax, qui condamne absolument l'insurrection, ajoute en terminant sa lettre : « Cependant, je dois dire qu'il fut grand au milieu de ses erreurs ; quand le jour de son procès, la tombe déjà entr'ouverte pour le recevoir, il ébranla jusqu'aux murs mêmes de la cour par l'énergie et l'éclat de son éloquence,

j'ai vu cette vipère[1] que son père avait nourrie dans son sein, frémir sous ses coups, et ce rebut de l'humanité[2], l'un de ceux qui le jugèrent, pâlir et trembler sur son siége. Ce fut, dans de pareilles circonstances, un effort presque surhumain, un prodige; et lorsqu'après avoir infligé ce mémorable châtiment et lancé ce flétrissant défi à ses ennemis, il défendit les principes sur lesquels reposait sa conduite, on le vit déployer une intégrité morale, un talent et une intrépidité incomparables dans les annales du monde. »

Le récit du *Times* vient involontairement confirmer cette belle parole de Barrington[3] : « L'oppression a toujours au fond la conscience et la timidité du crime. » La résistance à la tyrannie fait rougir sur son trône celui qui la foule aux pieds. — « Jamais je n'oublierai, dit le marquis d'Har-

[1] M. Plunket, voyez note 1, p. 130 et 131.

[2] Lord Norbury.

[3] Barrington, *Historical anecdotes of the legislative union.*

court, l'un des officiers de l'armée anglaise qui réprima l'insurrection, le moment où, se levant d'un air plein de grâce et de douceur, Emmet offrit à son pays le sacrifice de sa vie. Tous les yeux se remplirent de larmes; nous sortîmes en sanglotant, et je crus un moment la justice sévère et le conspirateur à plaindre. »

Il était onze heures du soir quand Robert fut ramené à la prison. Il s'arrêta à la grille de la cellule où était enfermé monsieur Saint-John Mason, et lui dit : « Je serai pendu demain. » — La *Chronique de Londres*, journal du gouvernement, racontant ses derniers moments et son exécution, se scandalise sincèrement de la légèreté insouciante et profane avec laquelle il parla de sa fin prochaine. « Il est resté jusqu'au dernier moment ce qu'il s'était montré dans la séance d'hier, avec ce même mélange de nonchalance et d'effronterie, ayant l'air de se moquer des terribles circonstances qui l'entouraient. Rien ne ressemble

moins au calme du vrai chrétien. Que Dieu nous préserve des gens qui ont de semblables principes! Cependant nous n'avons jamais vu un homme mourir comme lui. » On peut remarquer ici que chez ces Romains modernes, à l'instar des anciens, la religion objet de vénération sincère, est aussi un grand instrument de gouvernement. Selon le même journal, Robert Emmet était un incrédule déterminé (*a determined infidel*); le ministre du saint Evangile, qui l'exhorta à ses derniers moments, fit de vains efforts pour combattre chez lui l'effet des funestes doctrines qu'il avait embrassées sur le continent, et le ramener à de meilleurs sentiments. Robert Emmet finit par lui dire: « Je vous remercie de la peine que vous prenez; mais elle est inutile : mes idées sur ce point sont arrêtées depuis longtemps, et ce n'est pas en ce moment que j'en puis changer. »

On se demande toujours avec intérêt quelle solution une intelligence élevée s'est donnée à l'é-

nigme de notre mystérieuse destinée ; plus encore peut-être quand cette intelligence est unie à une âme sincère, capable de dévouement jusqu'au martyre. De naissance, Robert Emmet était protestant et membre de l'église établie; quelques historiens ont pourtant affirmé, avec la *Chronique de Londres*, que la foi de ce jeune disciple de la révolution française était celle de Platon et de la *Profession du Vicaire savoyard*, un des plus beaux monuments religieux qu'à la pâle lueur de la raison ait peut-être élevés la main des hommes. C'est dans cette foi et cette espérance qu'est mort en nos temps modernes plus d'un martyr de la liberté, Malesherbes, André Chénier, Bailly, madame Roland, etc. Les Italiens racontent que Mario Pagano, qui périt sur l'échafaud à Naples en 1799, lut pendant la dernière nuit de sa vie à ses compagnons de cachot, destinés peu de jours après à subir le même sort, cette apostrophe sublime, où l'on croit tout d'un coup voir s'ouvrir aux

accents du génie les portes radieuses d'une autre vie[1].

Cependant Thomas Moore assure dans ses Mémoires que lord Fitz Gerald, comme le jeune Emmet, plus heureux que les enfants d'un siècle incrédule, unissaient au culte de la révolution française une foi très-ardente et très-ferme aux vérités du christianisme. Quant à Robert Emmet, il est certain, d'après les récits de ceux qui furent en prison avec lui (les seuls authentiques), qu'il était demeuré fidèle à la foi de sa jeunesse.

On vint, vers minuit, enlever le prisonnier, et le transporter à deux milles de là, sous prétexte de le rapprocher du lieu de l'exécution. La vraie raison était que son discours avait produit un grand effet, et mis en mouvement les passions populaires. On craignait une insurrection pour le délivrer, et

[1] « La conscience s'élève et murmure contre son auteur ; etc. » (*Profession de foi du vicaire savoyard.*)

l'on pensait qu'en cas d'attaque la nouvelle prison serait plus aisée à défendre que celle de Kilmainham. Robert Emmet se plaignit qu'on ne le laissât pas tranquille pendant le peu d'heures qui lui restaient à vivre. On l'avait en effet chargé de chaînes avec tant de brutalité et si peu de précaution, que le sang jaillissait de ses membres meurtris. Le geôlier le délivra de ses fers et lui donna à manger, ce dont il avait grand besoin, car il était resté au tribunal depuis dix heures du matin jusqu'à onze heures du soir sans prendre aucune nourriture. Le geôlier continua, dit le correspondant du *Times*, à le traiter avec égard jusqu'au moment où, le remerciant de son humanité, Robert Emmet quitta la prison pour l'échafaud.

La jeunesse et la fatigue aidant, il dormit d'un sommeil profond. A la première lueur du jour, qui devait éclairer son supplice, il se leva, s'agenouilla et pria; demanda une tasse de lait qu'il but; puis il écrivit à son frère en Amérique. Sa lettre conte-

nait le plan de l'insurrection. Robert Emmet attachait une grande importance à ce que son frère connût ce plan, qui pouvait seul faire bien juger de ses projets et des causes de son échec. Sa lettre en contenait tous les détails[1]. Il chargea monsieur Wickham, secrétaire d'État d'Irlande, de le

[1] Robert Emmet termine l'exposé succinct de ses projets en disant : « Je sais comment des hommes sans bonne foi prononceront sur cet échec, sans connaître une seule des circonstances qui l'ont amené. Que ce soit le hasard ou les raisons de leur prédiction, peu leur importera. Ils répéteront seulement qu'ils l'avaient prédit. Ils ne distingueront pas entre une prédiction accomplie, et une prédiction justifiée. Ceux qui, si nous avions réussi, auraient attribué aux vainqueurs une sagacité sans limite affirmeront maintenant que rien n'était prévu, que tout a été mal dirigé, etc. ; ils avaient aussi prédit que le secret ne pourrait être gardé, les préparatifs et le plan organisés, le jour fixé pour le combat, sans qu'on en fût aussitôt instruit au château ; que le gouvernement laisserait mûrir le complot, afin de pouvoir l'écraser à loisir ; et, de tout cela, rien à l'épreuve ne s'est réalisé. Ceux qui auraient flatté, calomnieront ; et, non contents de réclamer, comme c'est leur droit, le mérite d'avoir en partie prévu ce qui est arrivé, violeront, de leurs jugements téméraires, le sanctuaire où se dérobe l'infortune. »

faire parvenir à son frère, et lui écrivit en même temps la lettre suivante[1] :

ROBERT EMMET, A MONSIEUR WICKHAM.

Septembre 1803.

« Monsieur,

» S'il m'avait été permis de continuer ma dé-
» fense, mon intention était non-seulement de re-
» connaître la délicatesse avec laquelle j'ai été per-
» sonnellement traité, mais aussi de rendre pu-
» bliquement justice à la douceur de l'administration
» actuelle en Irlande. J'aurais voulu la disculper,
» autant qu'il était en moi, de l'accusation de né-
» gligence et d'incapacité pour n'avoir pas décou-
» vert une conspiration qui, en raison de son

[1] La lettre de Robert à son frère ne fut jamais envoyée à son adresse, et Thomas Addis Emmet s'en plaignit avec amertume.

» profond secret, devait nécessairement lui échap-
» per. J'aurais même expliqué comment dans la
» situation actuelle de mon pays cette administra-
» tion n'avait pu prévenir, mais devait au contraire
» accélérer notre effort pour renverser un gouver-
» nement dont je n'ai pas une si haute opinion.
» Je crois bien faire en saisissant cette occasion,
» qui m'a été refusée dans la séance d'hier, de
» reconnaître ce que la justice exige de moi en tant
» qu'homme, et ce qui, je le sens, ne déroge en
» rien à mes principes très-décidés en tant qu'Ir-
» landais. Je suis, monsieur, votre, etc.

» Robert Emmet. »

Un de ses amis, prisonnier alors à Kilmainham, obtint la permission de le voir le jour de son exécution, et, pénétrant dans sa cellule, le trouva occupé à lire les litanies et le service de l'église anglicane. Le premier mouvement de Robert fut de lui demander des nouvelles de sa mère, qu'il savait

malade depuis le jour de son arrestation. La pauvre femme avait supporté en romaine la déportation de son fils aîné; les lettres qu'elle lui adressa en 1798, au moment de sa captivité, sont fort touchantes par la sensibilité contenue qui s'y révèle, unie à la crainte de lui demander aucun sacrifice contraire à sa dignité. « Soyez tranquille, lui dit-elle, votre honneur est aussi en sûreté dans nos mains que dans les vôtres. » Mais quand elle vit le plus jeune et le plus cher de ses enfants, l'orgueil et la joie de sa vie, voué à une mort cruelle, le chagrin, la préoccupation incessante du sort affreux qui l'attendait, l'emportèrent en peu de temps. Elle mourut trois jours avant l'exécution de son fils. A la nouvelle de la mort de sa mère, Robert Emmet garda le silence pendant quelques instants. « Il vaut mieux, dit-il enfin, qu'il en soit ainsi; » puis avec un soupir, il ajouta « qu'il avait l'espérance de la revoir dans le ciel, » et n'en parla plus. Mais ces dernières paroles amenant naturellement la conversa-

tion sur les sujets religieux, il dit à son ami qu'il adhérait aux articles de foi enseignés dans son église. « Ses espérances de salut ne reposaient sur aucun mérite qui lui fût propre, mais uniquement sur le sacrifice de son sauveur, qui avait bien voulu mourir pour lui d'une mort ignominieuse sur la croix. » Il lui raconta qu'on était venu le matin même enlever de sa cellule tous les instruments tranchants; la précaution était inutile; car il désapprouvait le suicide; il regardait comme un honneur et un privilége de mourir pour une bonne cause; et quant au préjugé qui attachait une sorte d'infamie au genre de mort qui l'attendait, peu lui importait, quand il songeait que Russell et Algernon Sidney étaient montés sur l'échafaud pour la même cause que la sienne. Revenant ensuite à la politique, il dit à son ami que pour sa part il s'était toujours défié de l'alliance de la France. C'était, en quelque sorte, malgré lui qu'il avait consenti à traiter avec le premier consul, et il n'avait pas

grande confiance dans les négociations qui se poursuivaient en ce moment. Il espérait encore qu'il y aurait un jour, en Irlande, assez de courage et de patriotisme pour qu'elle parvînt à se délivrer de ses propres mains. Du reste, il s'en référait à ce qu'il avait dit dans son discours; si on l'avait laissé parler librement, il se serait plu à rendre justice à la douceur de l'administration actuelle en Irlande.

La dernière lettre qu'il écrivit, une heure avant d'aller à l'échafaud, fut adressée à monsieur Richard Curran, qui lui avait, à ce qu'il paraît, écrit ou fait dire qu'il lui pardonnait ce qui s'était passé. Voici cette lettre :

« Mon cher Richard,

» Je m'aperçois que je n'ai guère plus d'une » heure à vivre; mais quand ce serait à mon der-

» nier moment, et que la faculté de parler m'eût
» déjà abandonné, je vous remercierais encore du
» fond du cœur, de vos généreuses expressions
» d'affection et de pardon. S'il était au monde un
» homme qui fût en droit de conserver, même
» après ma mort, quelque étincelle de ressentiment
» contre moi, ce serait vous. Je vous ai profon-
» dément offensé ; j'ai détruit le bonheur d'une
» sœur que vous aimez, et qui était si bien faite
» pour rendre les autres heureux, au lieu de de-
» venir elle-même la proie de l'affliction. Oh! Ri-
» chard, je n'ai qu'une excuse à offrir, c'est que
» j'aurais voulu tout le contraire. Tout ce que
» l'amour le plus ardent peut souhaiter de bon-
» heur à une créature chérie, je l'aurais désiré
» pour Sarah. Je ne vous ai jamais dit combien
» je l'aimais ; ce n'était pas une folle passion de
» jeune homme, mais un attachement qui croissait
» à chaque heure, par l'admiration et le respect
» que m'inspiraient la distinction de son intelli-

» gence et la pureté de son âme. J'espérais en
» secret que nous serions unis un jour. Je n'au-
» rais jamais désiré pour mon compte ni places
» ni honneurs ; je ne me serais soucié des éloges
» de personne, mais j'aurais voulu lire dans la
» physionomie radieuse de Sarah (*in the glow of*
» *Sara'hs countenance*) que son mari était respecté.

» Mon amour, ce n'est pas ainsi que j'aurais dû
» récompenser votre affection. J'espérais être l'ap-
» pui[1] autour duquel se serait enlacée cette affec-
» tion, et que rien n'aurait pu ébranler ; mais un
» rude coup de vent l'a renversé, et elle n'aura plus
» maintenant d'autre asile qu'un tombeau.

» Ce n'est pas le moment de se laisser aller à
» l'affliction. J'ai eu des raisons politiques qui
» m'ont aidé à soutenir mon âme , et je ne l'ai
» pas laissée s'affaisser ; mais il y a eu des heures,
» pendant mon emprisonnement, où j'étais si ac-

[1] *The prop,* signifie en anglais l'échalas qui soutient la vigne.

» cablé de douleur en songeant à elle, que la mort
» m'aurait été un soulagement.

» Que Dieu vous bénisse, mon cher Richard, je
» suis obligé de cesser immédiatement.

» ROBERT EMMET. »

Cette lettre semble avoir été adressée au frère pour être montrée à la sœur; « elle fut écrite à midi, une heure avant l'exécution de monsieur Emmet, dit Richard Curran ; la fermeté et la régularité de l'écriture sont une frappante et touchante preuve que l'attente du prochain événement ne troublait pas plus ses sens qu'elle n'intimidait son cœur. » On remarque aussi que dans ces lignes, où l'ombre de la mort se mêle au sentiment le plus vif de la vie, où la passion se voile sous une tendresse presque maternelle, Robert Emmet s'est pour cette seule fois laissé aller à témoigner quelque regret de l'existence qu'il quittait à vingt-trois

ans; son ardent attachement pour mademoiselle Curran semble être le seul lien qu'il ait eu de la peine à briser. Ce noble et courageux enfant montra, du reste, tant de résignation en présence d'une si triste destinée, qu'il ne dit même pas comme André Chénier: « Quel dommage! il y avait quelque chose là... » et ne se plaignit pas une fois de la rigueur de son sort.

Enfin, à une heure, il fit prévenir les shériffs qu'il était prêt. Quand ils entrèrent dans sa chambre, il leur dit qu'il avait deux demandes à leur adresser, la première, c'est qu'on voulût bien lui laisser, autant que possible, le libre usage de ses bras; « je n'ai pas, dit-il, l'idée que la seconde puisse m'être accordée, mais je veux seulement qu'on se souvienne que je l'ai faite: c'est qu'il me soit permis de mourir dans l'uniforme de l'armée rebelle[1]. » C'était pour lui une dernière manière de constater qu'il se glo-

[1] Phillips, *Recollections of Curran.*

rifiait de la cause pour laquelle il allait donner sa vie. De ces deux demandes, l'une lui fut accordée; l'autre naturellement fut refusée. Il était habillé, comme au jour de son procès, tout en noir, portait une cravate de velours et des bottes à revers.

Un remarquable exemple de son empire sur lui-même et sur les autres se présenta à sa sortie de la prison. La douceur et le charme de ses manières lui avaient concilié l'affection de tous ceux qui l'approchaient; mais il y avait surtout un gardien attaché à sa personne, qui s'était pris pour lui de cette sorte de passion que les êtres supérieurs inspirent parfois aux natures rudes et grossières[1]. Lorsqu'il sortit de sa prison suivi par les shériffs et précédé par l'exécuteur, ce gardien se trouva sur son passage dans le corridor, et des flots de larmes inondaient son visage. Emmet s'arrêta un moment

[1] Il était, dit Philips, même dans sa prison, l'objet de l'amour et de l'admiration universels.

surpris de cette explosion de douleur à laquelle il ne s'attendait guère; puis, comme ses mouvements n'étaient pas libres, il l'embrassa sur la joue. Et cet homme habitué et endurci depuis plus de vingt ans aux scènes d'horreur qu'offrent les prisons, tomba sans connaissance à ses pieds[1].

On avait craint un mouvement populaire, de sorte que Dublin était couvert de troupes. La foule encombrait les rues et les fenêtres. La voiture qui menait Robert Emmet à l'échafaud s'avançait lentement, précédée et suivie de régiments de cavalerie et d'infanterie. « On aurait dit un enterrement militaire, et le jeune homme dans la voiture, » raconte Madden, « semblait assister en étranger

[1] « Quand le jeune rebelle, » dit *la Nation,* « sortit de sa prison le visage brillant et serein, comme celui d'un ange, le geôlier qui le gardait tomba sans connaissance à ses pieds. » Ainsi s'effacent devant l'égalité suprême de la mort, toutes les inégalités de ce monde, même la plus grande et la plus mystérieuse, l'inégalité morale.

à la cérémonie, échangeant de temps à autre un regard amical avec ceux qu'il reconnaissait dans la foule[1]. Il montra pendant tout le trajet, non une indifférence affectée, mais un courage sans ostentation, ou plutôt, ce qui étonna tous ceux qui le virent (et je connais plusieurs personnes encore vivantes qui assistèrent à son exécution), une évidente ignorance du sentiment de la crainte, unie au juste orgueil de mourir pour une bonne cause. » Robert Emmet aperçut au passage un de ses amis, auquel il fit signe d'approcher, et lui remit une lettre adressée à mademoiselle Curran. La personne qui prit la lettre avait été vue et fut arrêtée. La lettre ne parvint pas à son adresse.

On avait élevé l'échafaud à l'entrée de Thomas-

[1] Les derniers détails sur l'exécution de Robert Emmet sont parfaitement authentiques; ils ont été racontés à Madden par M. H..... ministre protestant, son ancien camarade de collége, qui était au pied de l'échafaud, et assista à ses derniers moments.

Street où débuta l'insurrection, afin que l'expiation eût lieu sur la place même du crime. Une multitude immense se pressait autour de l'échafaud, et, dans la foule, il y avait plusieurs amis d'Emmet avides de recueillir ses dernières paroles. Il descendit de voiture, suivi de l'exécuteur, des shériffs, du ministre protestant qui l'accompagnait, et monta rapidement de l'échelle sur la plate-forme. L'échafaud ne s'élevait pas fort au-dessus du sol. On s'était attendu que Robert Emmet parlerait au peuple; mais il trompa sur ce point l'attente de ses amis comme de ses ennemis. Il évita, dans le peu de paroles qu'il prononça, toute allusion à la politique; il dit simplement : « Mes amis, je meurs en paix et dans des sentiments d'amour et de charité envers tous les hommes. » « Ces mots prononcés brièvement, d'une voix ferme et sonore, furent, » dit monsieur H..., son ancien ami de collége, « les derniers accents que nous entendîmes de cette voix qui, dans ses merveilleux discours

sur un tout autre théâtre, nous avait si souvent entraînés et charmés. » On pensa que l'intention de ses dernières paroles était de calmer l'irritation que sa mort soulevait dans le peuple, et de le détourner de toute idée de vengeance sur la personne de ses juges. L'assassinat a souvent été, on le sait, la représaille du peuple irlandais contre la tyrannie.

Alors Robert Emmet ôta sa cravate, et aida lui-même à ajuster la corde autour de son cou. Quand le supplice fut terminé, l'exécuteur détacha le corps sans vie, et l'étendit sur l'échafaud; ceux qui le virent alors furent frappés de la belle et touchante expression que le jeune martyr avait conservée au sein d'une mort cruelle. Il n'y avait aucune altération, mais la plus parfaite tranquillité dans ses traits où

La douleur fugitive avait empreint sa grace,
La mort sa majesté.

Le bourreau lui trancha la tête, et, la montrant

au peuple, s'écria à haute voix : « Voici la tête de Robert Emmet, un traître. » La foule ne répondit que par un morne silence[1].

Quand les troupes eurent quitté la place, on vit quelques-uns des assistants, qui s'étaient éloignés précipitamment, revenir sur leurs pas ; et regardant de côté et d'autre avec inquiétude, s'approcher de l'échafaud, tremper leurs mouchoirs dans le sang et le cacher aussitôt dans leur sein. Le cercueil fut déposé pendant quelques heures à la prison, où le geôlier attendit que des parents ou des amis vinssent le réclamer. Mais les parents et les amis

[1] « Et c'est ainsi, » s'écrie Madden, « que nous vîmes se débattre dans l'agonie de la plus cruelle et la plus dégradante de toutes les morts, une créature jeune, aimable, généreuse, douée de talents admirables, et coupable seulement d'avoir aimé son pays, non pas sagement, mais trop bien (*not wisely but too well*) ; s'il eût réussi, on aurait dit qu'il l'avait aimé bien et sagement. Voir ainsi mutiler et profaner sous ses yeux la plus noble des œuvres de Dieu, c'était un spectacle à faire pleurer les anges. (*That would have made the angels weep.*) »

de Robert Emmet étaient pour la plupart en prison ou en fuite, et ceux qui avaient échappé au désastre général craignaient en se faisant connaître d'être désignés à l'attention du gouvernement. Après quelques heures d'attente, on l'enterra dans le champ de l'Hôpital réservé aux pauvres et aux criminels. Peu de jours après, le cercueil fut secrètement enlevé pendant la nuit, et transporté dans l'église de Saint-Michan. Madden, qui est allé reconnaître le lieu, a remarqué, à l'extrémité de l'église, une large plaque de marbre, sans épitaphe, placée horizontalement sur une tombe. C'est la plus grande qui soit dans l'église, et la seule qui reste sans inscription. « Est-ce là, » dit-il, « cette tombe qui devait rester sans épitaphe jusqu'à ce que d'autres temps et d'autres hommes rendent justice à celui qu'elle recèle dans son sein[1]? Aujourd'hui encore, l'église

[1] C'est l'épitaphe du premier héros des causes vaincues qu'il faudrait écrire sur la tombe de Kosciusko, de Robert Emmet, etc.;

est déserte et silencieuse; mais au-dessus de cette tombe planent les génies voilés de la jeunesse, de l'amour et de la liberté qui reprochent à une patrie oublieuse son ingrat abandon.

A la douleur muette succéda bientôt un cri de pitié et d'admiration, que cette mort héroïque arracha même à ses ennemis[1]. « Emmet est monté avec fermeté à l'échafaud, » écrit le lord lieutenant à son gouvernement. « Il a noyé l'ignominie de sa mort dans la magnanimité de sa conduite. Le même

illustres et touchantes victimes à qui l'avenir même ne réservait pas le succès.

. . . . . *Si Pergama dextrâ*
Defendi possent. . . . . .

[1] La mort de Robert Emmet produisit dans l'Université une impression qui n'est pas encore effacée. Quand de tels hommes passent, en un moment, de la scène active de la vie au silence de la tombe, il ne faut pas s'étonner de la douleur générale et de ce sentiment d'une perte commune à tous, qui éclate dans la société à l'occasion de leur déplorable fin. » (*Robert Emmet, and his contemporaries. Rebellion Book.*)

enthousiasme qui l'avait égaré, l'a aidé à supporter avec constance les dernières rigueurs du sort. » C'est là un noble langage, qui fait honneur à lord Hardwicke. Dans le sein du parlement d'Angleterre, lord Castlereagh retrouva des accents dignes de ses beaux jours de 1798. « Les griefs de l'Irlande ! » s'écria-t-il. « Qui parle des griefs de l'Irlande? Savez-vous ce qu'ils veulent en Irlande? Demandez-le à ce jeune homme qui n'a pas cru faire un meilleur usage de sa fortune que de l'employer à renverser le gouvernement de son pays, et qui vient d'expier son crime sur l'échafaud. Quoi qu'il ait dit dans son procès, je ne doute pas que son projet fût de livrer l'Irlande à la France et d'y introduire l'armée française [1]. »

[1] On se souvient de la fameuse épigramme de Byron sur le suicide de lord Castlereagh. « Quoi ! il s'est enfin coupé la gorge ? Qui donc ? Mais celui qui depuis si longtemps avait coupé la gorge à sa patrie. » — « Ce traître envers son pays, dit lord Cloncurry, périt de la mort de Judas. »

Peu de jours après, le général Russell suivit Robert Emmet sur l'échafaud. « Au moment de paraître en la sainte présence de Dieu, » dit-il dans son dernier discours, « je ne puis dire que je me glorifie de rien, mais je déclare n'avoir commis aucun mal en obéissant aux inspirations de ma conscience. Si j'avais besoin d'un exemple pour m'encourager à subir mon sort, je le trouverais dans celui du jeune héros, mon grand et cher ami Robert Emmet, qui vient de périr martyr de la cause de son pays et de la liberté. Je suis déjà descendu dans la vallée de l'âge; j'ai appris à connaître la vanité de la vie et ce que valent les illusions de ce monde; pour lui, il était dans la fleur de sa jeunesse, environné de tout ce qui pouvait l'attacher à cette vie, avec la plus tendre affection dans le cœur, et tous les charmes enchanteurs de la passion et de l'innocence. Même en ce moment, je ne puis penser à sa mort sans enthousiasme. »

Que devint cependant cette créature fière, délicate, timide, dont la passion avait éclaté aux yeux du monde? L'infortunée, exilée de la maison paternelle, s'était réfugiée dans la famille d'un quaker, monsieur Penrose de Woodhill, qui l'accueillit avec la plus vive tendresse, et lui prodigua les marques d'affection et de sympathie. Mais ce qu'il y avait de complication et de douleur dans la position de mademoiselle Curran peut plus aisément se sentir que se décrire. Pendant la révolution, il est plus d'une femme dont « une épée a transpercé l'âme » et qui a vu l'homme qu'elle aimait périr sur l'échafaud; du moins tout était simple dans leur sentiment, comme dans leur situation. Un grand intérêt s'attachait au malheur de mademoiselle Curran; dans le cœur du peuple irlandais, elle était la veuve d'un héros mort pour la patrie, et l'objet d'une silencieuse adoration. Mais elle vivait entourée d'une société à moitié anglaise, qui, tout en plaignant Robert Emmet, trouvait qu'il

avait mérité son sort. On raconte que la pauvre enfant si désolée et si délaissée s'échappait souvent à la tombée du jour, et passait des nuits entières auprès du tombeau de son amant. Et ici, je ne crois pouvoir mieux faire que de traduire, pour ceux de mes lecteurs qui ne les connaîtraient pas, quelques lignes des pages touchantes intitulées : *The broken heart*, que Washington Irving a consacrées au souvenir de ces tragiques amours[1] :

« Il n'est personne qui ne se souvienne de l'histoire du jeune E...., le patriote irlandais. Elle était trop touchante pour s'oublier de sitôt. Sa destinée excita dans le public une vive et profonde sympathie. Il était si jeune, si intelligent, si généreux, si brave ! Sa conduite dans son procès fut si élevée et si intrépide ! l'éloquente défense de son nom, la noble indignation avec laquelle il repoussa l'accusation de trahison envers son pays,

[1] *Voir* à l'Appendice.

son appel pathétique à la postérité à l'heure fatale de la condamnation, émurent profondément tous les cœurs généreux, et ses ennemis mêmes déplorèrent la sévère politique qui dicta son exécution.

» Mais il était un cœur dont il serait impossible de décrire l'angoisse. Dans des jours plus heureux, il avait conquis l'affection d'une belle et intéressante personne, fille d'un célèbre avocat irlandais. Elle l'aimait avec l'ardeur désintéressée d'un jeune et premier amour. Quand toutes les maximes du monde se soulevaient contre lui, quand le danger et l'humiliation vinrent fondre sur sa tête de tous côtés, elle l'aima plus ardemment encore pour ses souffrances mêmes. Si sa destinée éveilla jusqu'à la sympathie de ses ennemis, quelle dut être l'agonie de celle dont l'âme entière était occupée de son image! Qu'ils le disent, ceux qui ont vu les portes de la tombe se fermer soudainement entre eux et l'être qu'ils aimaient le mieux sur la terre! qui

sont restés sur le seuil comme repoussés dans ce monde froid et solitaire dont tout ce qui était aimable et aimé avait disparu!

» Et puis l'horreur d'une telle mort! si effrayante, si déshonorée... Il n'y avait rien là qui pût adoucir les souffrances de la séparation; aucune de ces circonstances douces quoique mélancoliques qui rendent cher le moment des derniers adieux.

» Pour aggraver encore sa situation désolée, elle avait encouru le déplaisir de son père par son malheureux attachement. Elle était exilée du toit paternel; mais si la sympathie et la tendresse avaient pu atteindre son âme glacée d'horreur, elle n'aurait pas manqué de consolations. Les Irlandais sont un peuple d'une vive et généreuse sensibilité. Les attentions les plus délicates lui furent prodiguées par des familles riches et distinguées. On la mena dans le monde, et l'on s'essaya, par toutes sortes d'occupations et d'amusements, à la distraire

de la tragique histoire de son amour; mais tout fut inutile. Il y a des calamités qui brisent et déchirent l'âme, qui pénètrent jusqu'au siége même de sa vie, et le dévastent si bien qu'elle ne peut plus refleurir. Elle ne se refusait pas à fréquenter les sociétés où on la conduisait, mais elle y était aussi seule que dans les profondeurs d'une solitude; elle errait, plongée dans une triste rêverie, ne semblant pas s'apercevoir de la scène qui l'entourait, et portait au fond de son cœur une douleur qui se moquait de toutes les consolations de l'amitié.

» La personne qui m'a raconté son histoire l'avait vue dans un bal. Rien n'était plus pénible que de contempler cette pâle image du malheur et du désespoir, brillante de la parure d'une fête, se promenant comme un spectre solitaire et désolé, quand tout était gai autour d'elle; à la voir si triste et si défaite, on sentait qu'elle avait inutilement cherché à tromper son pauvre cœur par un moment passager d'oubli. Après avoir erré à travers les ap-

partements et la foule bruyante dans une profonde distraction, elle alla s'asseoir au pied d'un escalier, et, promenant autour d'elle un regard vague et égaré, qui prouvait que son âme était ailleurs, elle se mit, avec le caprice d'un cœur malade, à chanter à demi-voix une mélodie plaintive qui racontait le malheur de sa vie. Son chant était si simple et si touchant, il y avait tant de misère dans son accent, que les larmes vinrent aux yeux de ceux qui s'étaient rassemblés autour d'elle, silencieux et attendris, sans qu'elle eût l'air de les apercevoir. »

La scène que raconte Washington Irving ne se passa pas dans un bal mais dans une soirée chez monsieur Penrose. Elle est exactement vraie à quelques détails près, que je me suis permis de supprimer parce qu'ils ne sont pas conformes à la vérité. Plus l'histoire ressemble au roman, et plus il faut se garder de mettre le roman dans l'histoire; c'est lui enlever à la fois son intérêt et son originalité.

Ce fut chez monsieur Penrose que mademoiselle Curran connut quelques années après un officier de l'armée anglaise, le capitaine Sturgeon, neveu de lord Fitz William, qui fut vivement touché de ses charmes, de son malheur et de son profond isolement. D'un naturel élevé, délicat et sensible, il s'émut à l'idée de secourir une infortunée, sans amis, sans parents, et dépendant de la compassion des étrangers. Il lui offrit sa main et sa fortune qu'elle refusa ; il insista; elle eut alors avec lui une explication sincère, et lui dit qu'il devait savoir que son cœur appartenait à un autre. Il demanda à lui servir de protecteur dans un monde où elle était si abandonnée, et la détermina en lui offrant la perspective de quitter l'Irlande, où elle avait tant souffert. Lorsqu'elle partit pour l'Italie, sa santé était déjà profondément altérée par le chagrin. L'amiral Napier, qui avait connu à Naples cette noble et intéressante personne, ne l'appelait pas autrement que « *the walking statue* » la statue qui marche. Le

changement de climat, les tendres soins de son mari, tout fut inutile; elle mourut peu de mois après son arrivée en Sicile. « Elle dort loin de la terre où est mort son jeune héros, » dit Thomas Moore, «mais son cœur est demeuré dans le tombeau avec lui. »

She is far from the land where her young hero sleeps,
And lovers around her are sighing:
But coldly she turns from their gaze, and weeps,
For her heart in his grave is lying [1].

Les *Mélodies irlandaises* sont le vrai titre de Thomas Moore à l'immortalité; c'est là qu'il a con-

[1] He had lived for his love, for his country he died.
They were all that to life had entwined him;
Nor soon shall the tears of his country be dried,
Nor long will his love stay behind him.
Oh! make her a grave where the sunbeams rest,
When they promise a glorious morrow;
They'll shine o'er her sleep like a smile from the west
From her own loved island of sorrow.

quis, disait Byron, son droit à une impérissable gloire; elles vivront tant que durera l'Irlande, la poésie et la musique. Là seulement ce génie flexible et gracieux, éclatant et frêle, dont les couleurs sont plus brillantes que vraies, a été réellement original. On suivrait l'histoire de la rébellion dans les mélodies de Moore. L'âme d'une nation murmure dans ses vers; ses douleurs, ses indignations, ses ardentes et vagues espérances y retentissent encore comme un écho qui répète au loin les plaintes lugubres de la forêt agitée par les vents. De ces mélodies les plus belles sont celles qu'il a consacrées à la mémoire de Robert Emmet.

Celle-ci, remarquable par l'élégance et la perfection de la forme, est si connue, qu'il est presque inutile de la citer ici.

« Oh! breathe not his name, let it sleep in the shade
Where cold and unhonour'd his relics are laid :
Sad, silent, and dark be the tears that we shed,
As the night-dew that falls on the grass o'er his head.

But the night-dew that falls, though in silence it weeps,
Shall brighten wich verdure the grave where he sleeps;
And the tear that we shed, though in secret it rolls,
Shall long keep his memory green in our souls [1].

Ailleurs, Thomas Moore, confondant les deux passions qui animèrent la vie du jeune héros, s'adresse à l'Irlande et à mademoiselle Curran, comme à une même personne, et leur demande de ne pas être ingrates envers la mémoire de celui qui est mort pour elles.

When he who adores thee, has left but the name
Of his fault and his sorrows behind,

[1] Oh! ne murmurez pas son nom; qu'il dorme dans l'ombre, où, froide et sans honneur, repose sa dépouille. Muettes, tristes, glacées tombent nos larmes, comme la rosée de la nuit, qui, sur sa tête, humecte le gazon.

Mais la rosée des nuits, bien qu'elle pleure en silence, fera briller la verdure sur sa couche, et nos larmes, en secret répandues, conserveront sa mémoire fraîche et verte dans nos cœurs.

Oh! say, wilt thou weep, when they darken the fame
Of a life that for thee was resign'd?
Yes, weep, and however my foes may condemn,
Thy tears shall efface their decree;
For heaven can wittness, though guilty to them,
I have been but too faithful to thee... etc. [1].

Il n'est pas en Irlande un paysan courbé sous le poids du jour qui ne connaisse et ne répète les vers de Moore. Plus encore que ses talents, que son courage, que son dévouement à son pays, ce sont ses amours qui ont rendu l'histoire de Robert Emmet populaire en Irlande. Ainsi le nom d'Héloïse a fait vivre Abélard dans l'imagination du peuple de Paris. La tombe s'était à peine fermée sur les deux amants, que la poésie et la légende s'étaient emparées de leur romanesque et douloureuse aven-

[1] « Quand celui qui t'adore n'aura laissé derrière lui que le souvenir de sa faute et de ses douleurs, oh! dis, pleureras-tu s'ils noircissent la mémoire d'une vie qui a été livrée pour toi? Oui pleure, et quel que soit l'arrêt de mes ennemis, tes larmes l'effaceront; car le ciel m'est témoin que, coupable envers eux, je n'ai été que trop fidèle envers toi, etc. »

ture[1]. Il y a une romance populaire intitulée : la complainte de mademoiselle Curran qui, dans sa naïveté, ne manque pas de grâce et de pathétique.

« C'est ici qu'est la joie de ma vie, tout ce que mon âme aimait (*Robert a roon*[2]). Cette tombe, ta dernière demeure, est celle de la liberté et la mienne. La nuit est froide et glacée, mais mon cœur est plus froid encore. Le soleil ne brillera plus qui pourrait réchauffer mon cœur; il est presque aussi froid que le tien... Cependant je voudrais rester ici. Quel asile ai-je ailleurs? Ah! si je pouvais être couchée près de toi, la mort bienvenue serait mon lit de noces[3]. »

[1] « La vie et la mort de Robert Emmet, » dit *la Nation*, « sont le plus touchant des épisodes de notre histoire... son nom ne périra pas tant qu'il y aura une Irlande, et sera à tout jamais le thème de la poésie, du roman et de l'histoire dans notre pays. »

[2] *A roon* signifie dans le dialecte Irlandais la secrète passion de mon cœur.

[3] Une certaine poésie sauvage, une triste langueur respirent

En Amérique, la mémoire de Robert Emmet ne fut pas moins populaire qu'en Irlande; elle y est même encore vénérée comme celle d'un martyr. Son portrait, où il est représenté foulant aux pieds la couronne d'Angleterre, était une des enseignes qui se rencontraient le plus fréquemment chez les Américains. Au moment des élections, il figurait souvent sur leurs drapeaux, à côté du général Jackson, de Washington et de Franklin. « Au-

dans ces vers, dont l'auteur est inconnu. « Assise sur une roche escarpée, le long de la rive déserte, une fille d'Érin, le désespoir dans les yeux, laissait flotter ses noires boucles au gré du vent, et regardait les vagues que soulevait au loin la tempête. Elle songeait au passé qui ne reviendra plus, aux douleurs de l'Irlande et aux siennes. Hélas! mon pauvre pays, ta gloire est obscurcie; ils ont tué ton libérateur. Elle est tombée cette jeune fleur, elle ne se relèvera plus. Il est mort comme Sidney, et la pitié verse sur sa tombe les plus pures de ses larmes. Son âme était intrépide, mais son cœur saignait, comme celui du brahmine à la vue des souffrances du pauvre. Pour te délivrer il brava tous les dangers, et fit trembler devant lui, sous leur hermine, les misérables qui le jugèrent... » Il faut s'arrêter, et ne pas trop multiplier les citations.

jourd'hui encore, » dit *la Nation*, « on apprend son discours dans les écoles. C'est l'évangile de la rébellion contre l'Angleterre (*the gospel of the rebellion against England*). », Quand on assiste à ce merveilleux travail d'une civilisation naissante, on parcourt des plaines à moitié défrichées, des villes qui s'élèvent comme par enchantement sur les bords des grands fleuves. Et si l'on vient à pénétrer dans les cabanes de ces Irlandais qui sont venus par centaines de milliers chercher un sort plus doux dans une autre patrie, on y verra parfois, suspendus au-dessus du foyer, le portrait et le discours de Robert Emmet, qui protégent leur humble toit; ils ont, comme les sauvages du Meschacebé, emporté avec eux les os de leurs pères sur la rive étrangère.

En 1834, un club fut fondé à New-York, pour célébrer la mémoire de lord Fitz Gerald et des défenseurs de la liberté d'Irlande. Le 20 septembre, jour de l'exécution de Robert Emmet, la salle était

tendue de noir, et tous les membres vêtus de deuil se réunissaient en face d'un grand portrait offert au club par sa famille, et buvaient en silence à sa mémoire[1].

La renommée des talents et des souffrances de Thomas Addis Emmet l'avait précédé aux États-Unis, et lui valut l'accueil le plus honorable. Reçu membre du barreau à New-York, il fut choisi par la Société des Amis pour plaider la cause des esclaves, et commença par un éloquent discours cette brillante carrière, qui devait être à la fois une gloire pour l'Amérique et pour son pays natal[2]. Il devint avocat général de l'État, et il aurait été membre du congrès s'il l'avait voulu.

[1] Quand la veuve de Théobald Wolfe Tone arriva aux États-Unis, une médaille lui fut offerte avec cette inscription :

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

[2] « Thomas Addis Emmet, » écrivait un éminent avocat américain, M. Haynes, « est une lumière qui éclaire au loin notre pays ; simple, sans vanité, sans ambition, il marche dans la vie au milieu des éloges, de l'admiration et du respect enthousiaste d'une

On ne lira peut-être pas sans intérêt une lettre adressée par Thomas Addis Emmet à monsieur Burrowes, le défenseur de Robert Emmet, l'admirateur passionné de son éloquence, l'ancien patriote de la chambre des communes, qui était devenu depuis membre de l'administration anglaise en Irlande :

« Je me réjouirais sincèrement, mon cher ami, de votre récente nomination, si je ne voyais à côté de votre nom ceux d'hommes auxquels je ne puis penser sans que mon cœur se soulève d'indignation et de dégoût, quelle qu'ait été autrefois mon amitié pour eux; mais vous m'adressez, à la fin de votre lettre, une question qui, je l'avoue, m'aurait beaucoup étonné si je ne connaissais votre habituelle

grande et généreuse république. Son nom retentit depuis New-York jusqu'au fond des vallées du Mississipi. »

Thomas Addis Emmet écrivit, aux États-Unis, un ouvrage intitulé : *Pieces of Irish history, illustrative of the condition of the catholics of Ireland.* Cet ouvrage a paru dans un recueil publié par le docteur Mac-Neven, son ami et son compagnon d'exil.

distraction : « Comptez-vous un jour venir nous voir en Irlande ? ou y envoyer vos enfants ? demande un membre influent du gouvernement à un exilé, à un proscrit dont le retour le mettrait immédiatement sous le coup d'une sentence de mort. Un homme qui aurait envie d'y retourner s'empresserait de répondre à ce qu'il pourrait prendre pour une avance ; mais ce n'est pas mon cas. Je suis établi ici avec les plus belles perspectives d'avenir pour moi et mes enfants. Mes principes et mes malheurs m'ont assuré l'estime et l'amitié des principaux hommes d'État du pays et de l'Union en général. Je suis respecté en raison même de mon amour et de mon dévouement à ces principes, dans lesquels je me confirme tous les jours par l'expérience et l'observation. Dois-je aller là où ces mêmes principes sont regardés comme criminels ; où ils m'ont fait condamner à une perpétuelle proscription ? Et puis, mon cher ami, je suis trop fier, étant vaincu, pour orner de ma présence le char du vainqueur. Dans

quels sentiments reviendrais-je en Irlande? J'y marcherais sur des tombeaux, et quels tombeaux! ceux de mes plus proches parents et de mes plus chers amis. Non, je n'y voudrais retourner que dans des circonstances qui ne pourraient être agréables à ceux de mes anciens amis attachés maintenant au gouvernement. Quant à mes enfants, j'espère qu'ils aimeront assez la liberté pour ne jamais s'établir volontairement dans un pays esclave. Il n'y a plus en Irlande maintenant un homme qui porte le nom d'Emmet, et j'espère qu'il n'y en aura plus tant qu'elle restera unie à l'Angleterre; et cependant, on se souviendra peut-être de ce nom dans son histoire. »

... « L'Angleterre ferait mieux, » ajoute Grattan, qui publie cette lettre, « de ne pas envoyer en trop grand nombre de tels ennemis dans ces parages. » Thomas Addis Emmet mourut en 1827, dans sa soixante-quatrième année. Ses funérailles furent cé-

lébrées avec les mêmes honneurs que celles de Washington et de Franklin, et sur sa tombe on grava l'inscription suivante en anglais et en latin :

A la mémoire de Thomas Addis Emmet,
qui honora par ses talents et ses vertus
La politique et les principes des Irlandais Unis.
Et pour cela,
mystérieuse destinée du juste sur cette terre!
fut exilé de son pays natal.
Dans l'Amérique, pays de la liberté,
il trouva une seconde patrie,
qui respecta son caractère
et admira son génie.
Désirant perpétuer
le nom et l'exemple d'un tel homme
illustre par ses talents, ses vertus,
ses sacrifices, ses périls,
et les calamités plus profondes encore de ses parents
pour une juste et sainte cause
ses compatriotes reconnaissants
ont élevé ce monument.

VII

Ce n'est pas sans un mélancolique intérêt et quelque retour sur soi-même que l'on contemple aujourd'hui ces nobles débris du naufrage des causes vaincues. L'Irlande, la Pologne, la Hongrie, faut-il dire aussi l'Italie? que de bonnes causes ont succombé dans ce brillant et triste siècle, dont l'avenir reste encore un impénétrable secret! L'intelligence, les grands dévouements, l'amour sincère de la liberté, n'ont pourtant pas manqué à ces nations généreuses. Mais le succès en ce monde, tout au moins le succès définitif, est-il peut-être au prix de qualités qui ne sont pas précisément de premier ordre. Les négociants habiles font mieux leurs affaires que les héros et les saints. On voit tous les jours l'homme qui se ruine égal, ou quelquefois même supérieur, à celui qui, près de lui, fait sa

fortune. L'esprit de conduite, et surtout l'instinct politique, cette sagacité qui, dans une situation, discernant aussitôt où est le véritable intérêt, sait faire à cet intérêt tous les sacrifices d'orgueil, de passion, de vanité, quelquefois même (faut-il le dire?) d'honneur et de vertu, telles paraissent être les qualités qui assurent le succès. Les trois nations dont les révolutions heureuses brillent comme les phares de l'humanité, l'Amérique, l'Angleterre, les Provinces unies, possèdent à un haut degré ces facultés particulières qui maintiennent les institutions des peuples libres, aussi bien que leurs conquêtes. On a remarqué que ces peuples sont en général commerçants et conquérants. L'Angleterre a fondé dans son sein un gouvernement libre, elle s'est définitivement approprié l'Irlande. La grande démocratie qui s'élève de l'autre côté de l'Océan, si jalouse de sa propre liberté, ne semble pas beaucoup plus que sa sœur aînée, respectueuse du droit des gens et des intérêts des nations

voisines. L'esprit de gouvernement qui rend ces peuples maîtres chez eux en fait souvent les oppresseurs de ceux qui, moins heureusement doués, ne savent pas comme eux défendre leurs droits.

S'il est permis de le dire encore aujourd'hui, où chacun médit volontiers de son pays tout en se plaçant dans une honorable exception, la France a le droit de se croire une des premières nations du monde, et peut, sans trop de vanité, penser d'elle-même ce que toute l'Europe pense de son armée. Elle a eu cependant un tort, le plus grand de tous aux yeux des Français; elle a échoué là où d'autres ont réussi. Ne serait-ce pas par hasard qu'elle manque des qualités qui assurent le succès? Et pourtant, s'agit-il de parler ou d'écrire, qui a plus de bon sens qu'un Français? Cette nation si vive et si brillante a conquis la moitié de l'Europe, et n'a pas gardé ses conquêtes; par la même raison peut-être a-t-elle laissé ses libertés et ses institu-

tions s'échapper de ses mains. Il semble qu'une fée malfaisante l'ait condamnée à ne pas conserver ce qu'elle sait prendre d'un bond rapide et impétueux.

A entendre quelques amateurs de paradoxes, qui se plaisent à élever des théories sur des accidents d'un jour, la France n'a jamais aimé la liberté, et cette fleur merveilleuse transplantée d'une terre étrangère n'a pu croître sur un sol ingrat. Que les illustres morts de 1789 et de 1830 protestent du fond de leurs tombeaux contre cette injurieuse assertion. En vérité elle est étrange dans le siècle et le pays qui ont vu naître Malesherbes, Barnave, Mirabeau, monsieur de Lafayette, madame de Staël, etc., et de nos jours monsieur Royer-Collard, monsieur de Serre, le général Foy, Casimir Périer, et tant d'autres grandes âmes, pour ne pas désigner ici les vivants. La France n'a jamais aimé la liberté, dit-on, et qui donc s'est plus résolûment embarqué, comme Christophe Colomb, sur la

foi d'une idée, enflammée par le pur amour de la justice et du droit? On retrouverait la trace de cette noble passion jusque dans ses égarements. Mais pour s'entendre à ce sujet, peut-être faudrait-il distinguer l'amour, du sens pratique de la liberté, bien qu'en vue du succès il soit très-nécessaire de les unir. En fait de science pratique nos voisins sont nos maîtres, et la France devra longtemps encore s'instruire à l'école de l'Angleterre et des États-Unis. Le dédain de sa part, après ses échecs successifs, serait aussi ridicule qu'insensé. Au risque de provoquer le sourire, on peut cependant affirmer que cette nation, si inhabile pour elle-même, a rendu, par son amour généreux et désintéressé, plus de services à la cause de la liberté dans le monde que l'Angleterre; et ce n'est pas sans raison que les peuples de l'Europe, dans leurs rêves d'espérances et d'avenir, regardent du côté de la France. L'Angleterre elle-même, l'orgueilleuse Angleterre, n'a pas été sans ressentir l'influence de la France

libérale, et c'est à la révolution de 1830 que le parti whig a dû le bill de réforme.

L'intelligence pratique de son véritable intérêt, une habileté qui tient plutôt encore de l'instinct que du calcul, telle est, ce me semble, la vraie, la grande supériorité de la race anglo-saxonne sur la nôtre. Sans adopter complétement la théorie des races si fort à la mode aujourd'hui, on peut dire que cette race anglo-saxonne, si admirablement douée de sens politique, est portée à regarder la liberté comme un privilége dont elle est fière pour elle-même et se soucie peu pour les autres. Elle dirait volontiers avec Corneille :

« La liberté n'est rien si tout le monde est libre. »

Par là, peut s'expliquer le scandale qu'offre au monde une grande république maintenant la dernière, au sein du monde civilisé, l'institution de

l'esclavage. Je crois qu'il eût été impossible à la France libre de tenir pendant des siècles le pied sur la gorge à une nation voisine, et de jouir du bien suprême qu'elle aurait impitoyablement refusé à l'Irlande.

Qui n'a été involontairement amené à comparer la révolution française de 1830 à la révolution d'Angleterre de 1788? On peut, à leur sujet, différer d'opinion; mais entre elles un juge impartial, à quelque parti qu'il appartienne, n'hésitera jamais longtemps. La France a-t-elle eu besoin pour repousser l'agression d'une faction absolutiste d'aller chercher une armée et un prince étrangers? Les ministres du roi Louis-Philippe conspiraient-ils avec la cour d'Holyrood, et trahissaient-ils à la fois les deux partis qu'ils servaient, comme le faisaient les ministres de Guillaume III? On pourrait pousser plus loin la comparaison, et certes elle ne serait pas au désavantage de la France. Ce ne sont pas les vertus et les talents qui lui ont manqué, mais

ce grand sens et ce tact merveilleux qui font avancer lentement l'Angleterre dans la voie du progrès, céder quand il le faut, et ne pas tout compromettre en voulant tout gagner. Il y avait, du temps des guerres de l'Empire, un maréchal qui, entrant dans une ville conquise, demandait pour passer la nuit un lit d'or et de soie ; on lui fit quelques difficultés. « Alors, » dit-il, « donnez-moi » une botte de paille, » et il s'en contenta. Telle est souvent l'histoire de la France. Après ses élans impétueux et prématurés vers un idéal qui lui échappe, elle se résigne découragée à la plus humble des conditions. Jamais peut-être les qualités diverses des deux nations n'ont mieux éclaté que dans de récents événements. Qui, lors de la guerre d'Orient, a déployé le plus d'intelligence et d'activité? qui s'est fait le plus d'honneur aux yeux de l'Europe? Assurément la nation française. Qui de cette guerre retirera en définitive les plus utiles profits? Ce ne sera peut-être pas la nation française. Chose étrange !

le peuple dont la vanité craint par-dessus tout d'être dupe, est précisément celui qui s'expose le plus souvent à ce malheur par défaut de prévoyance et d'esprit de conduite. Malheureusement, si l'expérience instruit les hommes, elle n'instruit guère les nations. Et les hommes eux-mêmes, qu'apprennent-ils par l'expérience? Il en est des peuples comme des individus; ce qu'on appelle la fatalité de leur destinée, n'est le plus souvent que la fatalité de leur caractère.

Revenons à Robert Emmet. Il a été, de son vivant, très-diversement jugé, comme il arrive naturellement à tout homme de parti; peu à peu le temps s'éloignant et les passions se calmant, on a de plus en plus rendu justice à sa mémoire. Nous avons évoqué et instruit sa cause; c'est au public à décider si l'on doit se ranger contre lui du parti de la destinée. Quel que soit le jugement qu'on porte sur son entreprise, le lecteur pensera, je crois, qu'il y avait chez lui un rare mélange

d'heureuses qualités. L'éclat de ses talents, son âme ingénue et généreuse, l'héroïque délicatesse de son cœur aux prises avec l'épreuve suprême de l'adversité le rendent digne d'un tendre et respectueux intérêt. Mais l'originalité de cette nature, à la fois fine et vigoureuse, consiste surtout dans l'union de la race irlandaise et de la race anglaise ; l'ardeur d'imagination et de passion s'alliait en lui à la fermeté d'esprit et à la tranquillité d'âme. Intrépide vis-à-vis des puissants de ce monde, compatissant aux faibles et aux opprimés, il appartient à la race des héros populaires, peut-être l'élite de l'humanité; sortis comme les Gracques, dans l'antiquité, du rang des classes supérieures, ils se prennent de passion pour la cause du peuple, et se dévouent à son service. Malheureusement leur histoire est souvent celle du jeune héros de l'Irlande; compromis par les violences et l'incapacité de ceux qui les suivent, ils tombent entre les mains d'un lord Norbury, ou d'un lord

Castlereagh, et sont ainsi écrasés entre deux forces. Chef d'une insurrection, Robert Emmet n'avait cependant aucun des vices qu'on reproche quelquefois aux partis révolutionnaires, l'impatience de la règle, la haine des supériorités sociales, l'indifférence quant au choix des moyens. Maintenant faut-il convenir avec ceux qui ont eu sur lui la supériorité de la prudence dans la conduite, que plus chevaleresque que politique, il ait manqué de sagesse et de jugement? Deux sortes de personnes sont intéressées à déprécier ceux qui ont ainsi inutilement sacrifié leur vie; leurs vainqueurs d'abord et puis les vaincus résignés; ne voulant pas recommencer des luttes inutiles, ils écartent comme un souvenir importun tout ce qui les leur rappelle [1].

[1] L'auteur du remarquable article auquel nous avons déjà emprunté plusieurs citations, le juge Johnston, écrivait en 1825 : « C'est le destin du patriotisme lorsqu'il dépasse le niveau de l'intelligence commune, d'attirer sur lui la vengeance du pouvoir irrité et d'être faiblement soutenu par de timides amis. Persécuté

En fait, il est très-certain que Robert Emmet s'est trompé en évoquant « ce droit délicat et terrible qui sommeille au pied de toutes les institutions. » Le hardi coup de main qu'il a tenté pouvait réussir comme il a échoué. Mais il augurait pour son pays dans l'avenir des destinées que ce pays ne devait pas réaliser. Il faut toutefois se souvenir que, lorsqu'il est mort, il avait à peine vingt-trois ans; et quel homme, même supérieur, se reportant à l'âge de vingt-trois ans, ne se souvient d'avoir été sous l'influence d'une passion, susceptible d'illusions et

d'un côté, abandonné de l'autre, le génie s'élève seul comme les ruines de Palmyre dans le désert, et emprunte je ne sais quelle solennelle sublimité à la désolation qui l'entoure. Faut-il donc attendre pour résister à la tyrannie que les hommes aient appris à connaître et à défendre leurs droits? l'apprendront-ils jamais s'il ne se trouve quelque messager de la vérité qui leur enseigne la voie du salut par le martyre? Ce n'est pas en vain que la Providence a implanté dans le cœur de l'homme l'instinct de la résistance à l'oppression..... » *Robert Emmet, and his contemporaries.*

de chimères? Il peut y avoir dans la première jeunesse un certain manque d'équilibre entre les facultés qui ne prouve pas du tout l'absence de ces mêmes facultés. Quand l'imagination est forte, elle voile la réalité. « L'énergie touche à l'exaltation, » a dit monsieur Cousin, « et l'exaltation est presque une folie sublime. Il y a du héros de roman dans tout héros véritable, et nos plus grandes qualités ont une rançon dans leurs excès. » Rien n'aurait sans doute manqué à cette riche nature le jour où les années lui auraient apporté ce qu'aucune faculté ne supplée : l'expérience. La moralité de cette courte histoire serait peut-être que les jeunes gens feraient mieux, même pour de justes causes, de ne se mêler jamais de conspiration. Malheureusement la sagesse des nations dit : Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait; et quand vient l'âge où l'on a appris à se défier des chances du sort, l'ardeur est passée; cette ardeur nécessaire pour risquer ce qu'il faut risquer afin de réussir. Se soumettre aux cir-

constances est une vertu assurément, si aisée toutefois à pratiquer, qu'on n'est guère tenté de l'admirer; mais le mouvement de l'âme qui fait jeter au vent les biens de la vie, et braver la tyrannie au mépris de tous les périls, est aussi une vertu; et de ces deux vertus, laquelle est la plus rare? Une génération tout entière disparaît de la scène du monde, ensevelie dans la poussière du tombeau; quel sort, se demande-t-on alors, fut le plus digne d'envie, du jeune homme qui périt dans la fleur de l'âge,

« Et meurt en vaincu, même en butte à l'insulte;
Mais n'ayant pas douté des objets de son culte, »

ou de ceux qui, survivant à toutes leurs illusions, ont fini par ne plus demander au gouvernement de leur pays qu'une tente pour abriter leur sommeil?

La cause de la liberté est éternelle comme celle de la justice; elle compte en tous temps et en tous lieux ses soldats et ses martyrs; mais pour les vaincus,

la postérité n'est souvent pas plus juste que les contemporains; aussi bien qu'eux, elle est idolâtre de la force et du succès, aussi peu soucieuse de recueillir avec respect ces filons d'or qui brillent épars dans les tristes annales de l'humanité. A voir cependant ceux que la fortune se plaît à combler de ses faveurs, on se sent pris de quelque intérêt pour ceux qu'elle maltraite. L'histoire devrait être le dernier refuge des malheureux et des vaincus. Il peut être écrit au livre des destinées, que les nations comme les souverains doivent souvent « jouir en paix du prix de leurs forfaits, » mais que du moins l'histoire « voie et les juge. » Si la monarchie absolue et les Stuarts avaient triomphé en Angleterre, les noms populaires d'Hampden, de Russel, d'Algernon Sydney seraient aujourd'hui aussi peu connus parmi nous que ceux de lord Fitz Gerald, de Robert Emmet, de Theobald Wolfe Tone, et ne vivraient plus que dans le pieux souvenir de quelques âmes fières et fidèles.

Faut-il donc que l'avenir ait couronné leur cause pour que ces illustres victimes obtiennent l'hommage d'une respectueuse sympathie? Ne doit-on de larmes qu'aux martyrs de la victoire? Et pourtant ne serait-elle pas en droit de compter ces généreux esprits au nombre de ses enfants, cette noble vaincue de l'histoire, cette France de 89;

« Divine Juliette au cercueil étendue, »

et destinée comme elle à se réveiller un jour? C'est à son école qu'ils apprirent à aimer l'humanité et à respecter les droits de la conscience. Peut-être le public français, arbitre sûr et délicat de toute renommée, sera-t-il tenté de s'intéresser aux défenseurs d'une cause que, dans ses jours d'orgueil, il appelait la sienne.

On ne lira pas sans intérêt la pièce de vers suivante inédite, et cependant si populaire en Irlande que tous les enfants la répètent par cœur. Les vers sont beaux, le sentiment vrai et touchant.

ON THE UNINSCRIBED TOMB
OF
ROBERT EMMET

Pray, tell me I said to an old man who stray'd
Drooping over the graves which his own hand had made,
Pray, tell me the name of the tenant who sleeps
"Beneath yonder lone stone, where the sad willow weeps;
Every stone is engraved with the name of the dead,
But, yon blank slab declares not whose spirit is fled."

In silence he bowed, then he beckoned me nigh,
Till we stood o'er the grave — then he said with a sigh:
«Yes, they dare not to trace e'en a word on this stone,
To the memory of him who sleeps coldly and lone;
He told them — commanded — the lines o'er his grave
Should never be traced by the hand of a slave.

"He bade them to shade e'en his name in the gloom,
Till the morning of freedom should dawn on his tomb;
When the flag of my country for liberty flies
Then, then let my name and my monument rise!"
You see they obeyed him — 'tis thirty two years
And they come still to moisten his grave with their tears.

He was young like yourself and aspired to o'er throw
The tyrants, who filled his loved island with woe;
They crushed his bold spirit — this earth was confined
Too scant for the range of his luminous mind."
He paused, and the old man went slowly away,
And I felt as he left me an impulse to pray.

" Grant heaven! I may see, ere my own days are done
A monument rise o'er my country's last son,
And, oh, proudest task, be it mine to indite
The long delay'd tribute a freeman must write;
Till then shall its theme in my heart deeply dwell
So, peace to thy slumber, dear shade, fare-thee-well.

THE BROKEN HEART.

(Washington Irving. — The Sketch book.)

I never heard
Of any true affection, but 'twas nipt
With care, that, like the carterpillar, eats
The leaves of the spring's sweetest book — the rose.
MIDDLETON.

It is a common practice with those who have outlived the susceptibility of early feeling, or have been brought up in the gay heartlessness of dissipated life, to laugh at all love stories, and to treat the tales of romantic passion as mere fictions of novelists and poets. My observations of human nature have induced me to

think otherwise. They have convinced me, that however the surface of the character may be chilled and frozen by the cares of the world, or cultivated into mere smiles by the arts of society, still there are dormant fires lurking in the depths of the coldest bosom, which, when once enkindled, become impetuous, and are sometimes desolating in their effects. Indeed, I am a true believer in the blind deity, and go to the full extent of his doctrines. Shall I confess it?—I believe in broken hearts, and the possibility of dying of disapointed love. I do not, however, consider it a malady often fatal to my own sex: but I firmly believe that it withers down many a lovely woman into an early grave.

Man is the creature of interest and ambition. His nature leads him forth into the struggle and bustle o the world. Love is but the embellishment of his early life, or a song piped in the intervals of the acts. He seeks for fame, for fortune, for space in the world's thought, and dominion over his fellow-men. But a woman's whole life is a history of the affections. The heart is her world: it is there her ambition strives for empire; it is there her avarice seeks for hidden trea-

sures. She sends forth her sympathies on adventure; she embarks her whole soul in the traffic of affection; and if shipwrecked, her case is hopeless—for it is a bankruptcy of the heart.

To a man the disappointment of love may occasion some bitter pangs : it wounds some feelings of tenderness—it blasts some prospects of felicity; but he is an active being—he may dissipate his thoughts in the whirl of varied occupation, or may plunge into a tide of pleasure; or, if the scene of disappointment be too full of painful associations, he can shift his abode at will, and taking as it were the wings of the morning, can "fly to the uttermost parts of the earth, and be at rest."

But woman's is comparatively a fixed, a secluded, and meditative life. She is more the companion of her own thoughts and feelings; and if they are turned to ministers of sorrow, where shall she look for consolation? Her lot is to be wooed and won; and if unhappy in her love, her heart is like some fortress that has been captured, and sacked, and abandoned, and left desolate.

How many bright eyes grow dim—how many soft

cheeks grow pale—how many lovely forms fade away into the tomb, and none can tell the cause that blighted their loveliness! As the dove will clasp its wings to its side, and cover and conceal the arrow that is preying on its vitals, so is it the nature of woman to hide from the world the pangs of wounded affection. The love of a delicate female is always shy and silent. Even when fortunate, she scarcely breathes it to herself; but when otherwise, she buries it in the recesses of her bosom, and there lets it cower and brood among the ruins of her peace. With her the desire of the heart has failed. The great charm of existence is at an end. She neglects all the cheerful exercises which gladden the spirits, quicken the pulses, and send the tide of life in healthful currents through the veins. Her rest is broken—the sweet refreshment of sleep is poisoned by melancholy dreams—"dry sorrow drinks her blood," until her enfeebled frame sinks under the slightest external injury. Look for her, after a little while, and you find friendship weeping over her untimely grave, and wondering that one, who but lately glowed with all the radiance of health and beauty, should so speedily be brought down to "darkness and

the worm." You will be told of some wintry chill, some casual indisposition, that laid her low;—but no one knows of the mental malady which previously sapped her strength, and made her so easy a prey to the spoiler.

She is like some tender tree, the pride and beauty of the grove; graceful in its form, bright in its foliage, but with the worm preying at its heart. We find it suddenly withering, when it should be most fresh and luxuriant. We see it drooping its branches to the earth, and shedding leaf by leaf, until, wasted and perished away, it falls even in the stillness of the forest; and as we muse over the beautiful ruin, we strive in vain to recollect the blast or thunderbolt that could have smitten it with decay.

I have seen many instances of women running to waste and self-neglect, and disappearing gradually from the earth, almost as if they had been exhaled to heaven; and have repeatedly fancied that I could trace their death through the various declensions of consumption, cold, debility, languor, melancholy, until I reached the first symptoms of disappointed love. But an instance of the kind was lately told to me; the circumstances

are well known in the country where they happened, and I shall but give them in the manner in which they were related.

Every one must recollect the tragical story of young E——, the Irish patriot; it was too touching to be soon forgotten. During the troubles in Ireland, he was tried, condemned, and executed on a charge of treason. His fate made a deep impression on public sympathy. He was so young—so intelligent—so generous—so brave—so everything that we are apt to like in a young man. His conduct under trial, too, was so lofty and intrepid. The noble indignation with which he repelled the charge of treason against his country—the eloquent vindication of his name—and his pathetic appeal to posterity, in the hopeless hour of condemnation—all these entered deeply into every generous bosom, and even his enemies lamented the stern policy that dictated his execution.

But there was one heart whose anguish it would be impossible to describe. In happier days and fairer fortunes he had won the affections of a beautiful and interesting girl, the daughter of a late celebrated Irish barrister. She loved him with the disinterested fer-

vour of a woman's first and early love. When every worldly maxim arrayed itself against him; when blasted in fortune, and disgrace and danger darkened around his name, she loved him the more ardenly for his very sufferings. If, then, his fate could awaken the sympathy even of his foes, what must have been the agony of her, whose whole soul was occupied by his image! Let those tell who have had the portals of the tomb suddenly closed between them and the being they most loved on earth—who have sat at its threshold, as one shut out in a cold and lonely world, whence all that was most lovely and loving had departed.

But then the horrors of such a grave! so frightful, so dishonoured! there was nothing for memory to dwell on that could soothe the pang of separation—none of those tender though melancholy circumstances, which endear the parting scene—nothing to melt sorrow into those blessed tears, sent like the dews of heaven to revive the heart in the parting hour of anguish.

To render her widowed situation more desolate, she had incurred her father's displeasure by her unfortunate attachment, and was an exile from the paternal roof. But could the sympathy and kind offices of friends

have reached a spirit so shocked and driven in by horror, she would have experienced no want of consolation, for the Irish are a people of quick and generous sensibilities. The most delicate and cherishing attentions were paid her by families of wealth and distinction. She was led into society, and they tried by all kinds of occupation and amusement to dissipate her grief, and wean her from the tragical story of her love. But it was all in vain. There are some strokes of calamity which scathe and scorch the soul—which penetrate to the vital seat of happiness—and blast, it. never again to put forth bud or blossom. She never objected to frequent the haunts of pleasure, but was as much alone there as in the depths of solitude; walking about in a sad reverie, apparently unconscious of the world around her. She carried with her an inward woe that mocked at all the blandishments of friendship, and "heeded not the song of the charmer, charm he never so wisely."

The person who told me her story had seen her at a masquerade. There can be no exhibition of far-gone wretchedness more striking and painful than to meet in such a scene. To find it wandering like a spectre, lonely and joyless, where all around is gay—to see it

dressed out in the trappings of mirth, and looking so wan and woe-begone, as if it had tried in vain to cheat the poor heart into a momentary forgetfulness of sorrow. After strolling through the splendid rooms and giddy crowd with an air of utter abstraction, she sat herself down on the steps of an orchestra, and, looking about for some time with a vacant air, that showed her insensibility to the garish scene, she began, with the capriciousness of a sickly heart, to warble a little plaintive air. She had an exquisite voice; but on this occasion it was so simple, so touching, it breathed forth such a soul of wretchedness, that she drew a crowd mute and silent around her, and melted every one into tears.

The story of one so true and tender could not but excite great interest in a country remarkable for enthusiasm. It completely won the heart of a brave officer, who paid his addresses to her, and thought that one so true to the dead could not but prove affectionate to the living. She declined his attentions, for her thoughts were irrevocably engrossed by the memory of her former lover. He, however, persisted in his suit. He solicited not her tenderness, but her esteem. He was assisted by her con-

viction of his worth, and her sense of her own destitute and dependent situation, for she was existing on the kindness of friends. In a word, he at length succeeded in gaining her hand, though with the solemn assurance that her heart was unalterably another's.

He took her with him to Sicily, hoping that a change of scene might wear out the remembrance of early woes. She was an amiable and exemplary wife, and made an effort to be a happy one; but nothing could cure the silent and devouring melancholy that had entered into her very soul. She wasted away in a slow, but hopeless decline, and at length sunk into the grave, the victim of a broken hearth.

It was on her that Moore, the distinguished Irish poet, composed the following lines:

She is far from the land where her young hero sleeps,
And lovers around her are sighing:
But coldly she turns from their gaze, and weeps,
For her heart in his grave is lying.
She sings the wild songs of her dear native plains,
Every note which he loved awaking—
Ah! little they think, who delight in her strains,
How the heart of the minstrel is breaking!

He had lived for his love, for his country he died—
The were all that to life had entwined him—
Nor soon shall the tears of his country be dried,
Nor long will his love stay behind, him!
Oh! make her a grave where the sunbeams rest,
When they promise a glorious morrow;
They'll shine o'er her sleep, like a smile from the west,
From her own loved island of sorrow!

(WASHINGTON IRVING.-The Sketch book.)

FIN.

42 H 3919